

[illegible]

2ème Éd.

[illegible] Tiphaigne de la Roche.

cfr. Lichtenberger, A. Le socialisme utopique.
Paris 1898. p. 48 sq.

HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET POLITIQUE DES GALLIGENES ANTIPODES DE LA NATION FRANÇOISE,

DONT ILS TIRENT LEUR ORIGINE;

Où l'on développe la naiſſance, les progrès, les mœurs & les vertus ſingulieres de ces Inſulaires.

Les révolutions & les productions merveilleuſes de leur Iſle, avec l'hiſtoire de leur Fondateur.

TOME PREMIER.



Tiphaigne de la Roche, C.F.

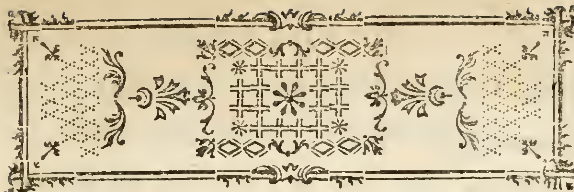
A GENÈVE,

Chez les Freres CRAMER.

Et ſe trouve à Paris,

Chez HUMAIRE, Libraire, rue du Marché Palû, vis-à-vis la Vierge de l'Hôtel-Dieu.

M. DCC. LXX.



HISTOIRE DES *GALLIGÈNES*, OU MÉMOIRES DE DUNCAN.



CHAPITRE I.

Embarquement, naufrage, & arrivée de Duncan dans une isle inconnue, où il se trouve en pays de connoissance.

Un Navigateur François, embarqué sous de mauvais auspices, avoit essuyé dans un long voyage toutes les disgraces réservées aux gens de mer, qu'elles ne corrigent point. Presque

tout l'équipage avoit ſuccombé ; qui n'étoit pas mort, étoit mourant. Le vaiſſeau, ſans Pilote, flottoit au hazard dans une mer inconnue, & Duncan (c'eſt le nom de notre Voyageur) accablé de tant de maux, n'attendoit plus que le dernier de tous. Il ne tarda pas ; le vaiſſeau toucha un écueil & ſe briſa. Le reſte de l'équipage infortuné périt ; Duncan ſeul échappa à la faveur d'une planche qui le ſoutint une journée entiere, & le dépoſa ſur le ſoir dans une iſle inconnue de toute la terre.

Son premier ſentiment fut un mouvement de joie ; il venoit d'échapper à une mort preſque certaine. L'inquiétude ſuccéda ; il étoit à l'autre bout du monde, dans une terre inconnue, & ne ſçavoit ce qu'il devoit craindre le plus, des hommes ou des bêtes féroces qui pouvoient l'habiter. Il paſſa une partie de la nuit, occupé de pen-

ſées auſſi triſtes qu'inutiles. Enfin, accablé de fatigues & de réfléxions, il s'endormit.

Dès l'aurore en ouvrant les yeux, il apperçut auprès de lui deux hommes qui attendoient ſon réveil, pour lui préſenter des rafraîchiſſemens, & lui offrir leurs ſervices. Le ſommeil de Duncan avoit un peu calmé ſes ſens, & réparé ſes forces. Mais ſon eſtomac oiſif depuis plus de vingt-quatre heures, demandoit, & vivement. Il ſe ſaiſit avec empreſſement de ce qu'on lui préſentoit, & mangea avec tant d'avidité & d'action qu'il ne lui reſtoit pas un moment pour porter la parole aux deux inconnus qui le régaloient. Ceux-ci, ne voulant pas troubler un opération ſi active, garderent auſſi le ſilence.

A meſure que ſon eſtomac s'appaiſoit, Duncan prenoit plus de part à ce qui ſe paſſoit autour de lui. Il re-

gardoit successivement & les deux inconnus, & l'intérieur des terres, & la mer où il venoit de faire naufrage. Enfin il prit la parole : « puis-je sçavoir, dit-il, quels sont les généreux » inconnus qui m'ont accueilli avec » tant d'humanité ? «

» Nous l'entendons, s'écrierent avec » vivacité les deux inconnus, nous » l'entendons ; c'est un de nos freres » Européens. Suivez-nous, ne craignez » rien, vous êtes en pays de connois- » sance. N'êtes-vous pas François ? » Nous le sommes aussi. Comment » vont nos freres en Europe ? Et » vous, par quel accident vous trou- » vez-vous ici, en si mauvais équi- » page ? «

A tant de questions, & faites en si bel ordre, Duncan, tout stupefait, répondit de son mieux. » Je suis » François ; je voyageois ; je viens de » faire naufrage. Vos freres vont com-

» me ils peuvent, & comme le tems
» le veut. Pour moi, je nè ſçais où je
» ſuis, je n'entends rien à ce que vous
» me dites de pays de connoiſſance
» & de fraternité, & je doute ſi je
» ſuis éveillé ou ſi je rêve. «

Tout en diſcourant ils avançoient dans l'intérieur de l'iſle, &, après une demi-heure de chemin, ils entrerent dans une grande ville. » Venez ci-
» toyens, s'écrierent les deux intro-
» ducteurs de Duncan, venez voir un
» de vos freres d'Europe. « Et auſſi-tôt hommes, femmes, enfans, d'accourir, de regarder, & de ſuivre. Le Voyageur François, encore tout mouillé, & qui ne repréſentoit pas comme un ambaſſadeur qui fait ſon entrée, n'étoit rien moins que flaté du concours. Il traverſa toute la ville, & enfin on l'introduiſit dans un château qui ne lui parut habité que par des vieillards. Il en fut reçu avec huma-

nité ; on lui donna un appartement dans le château même, où il trouva des habits & tout ce qui lui étoit nécessaire.





CHAPITRE II.

Description de l'isle & de la ville des Galligènes.

QUAND Duncan, dont la tête resta un peu étonnée pendant quelques jours, eut repris toute sa raison, & se fut assuré qu'il ne dormoit pas, il commença à parcourir l'isle où il se trouvoit, & voici la description qu'il en a faite.

L'isle des Galligènes a douze lieues de longueur sur huit de largeur, & s'étend du nord au midi. Sa surface s'incline un peu vers l'orient & semble se déployer & s'ouvrir à toute la bénignité des rayons du soleil levant. Quoique peu éloignée de l'un des Tropiques, l'air y est habituellement plutôt froid que chaud; & ce qu'il y a de plus singulier, il n'y pleut presque

jamais. Apparemment que la chaleur tempérée par les vapeurs abondantes qui s'élevent des mers ſpacieuſes dont l'iſle eſt environnée, ne s'affoiblit point aſſez pour que ces vapeurs rapprochées tombent en pluyes. Ce n'eſt pas que les nuits ne ſoient pour l'ordinaire très fraîches, mais cette fraîcheur n'occaſionne que des roſées copieuſes qui humectent la terre, & raniment les plantes.

De toute part l'iſle eſt environnée d'amas de roches, dont les piéces rompues & confuſement entaſſées, annoncent l'effet du déſordre & du bouleverſement. Entre cette ceinture de rochers, une plaine unie & le ſol preſque partout de niveau, annoncent l'effet du repos & de l'ordre; choſes qui feroient incompréhenſibles ſans l'évenement qui a donné lieu à la naiſſance de l'iſle, & dont nous parlerons dans la ſuite.

Comme les terres forment une pente douce du côté de l'orient, il n'eſt gueres d'endroits d'où l'œil n'embraſſe tout le territoire des Galligènes. Dans les détails, on découvre des campagnes labourées, des vergers, des vignobles, de longues avenues, de boſquets, des parterres, tout ce que l'induſtrie champêtre a pu imaginer & pour l'utilité & pour l'agrément.

Les Galligènes n'ont qu'une ſeule ville. Elle forme un quarré long. L'une des extrémités eſt occupée par un grand bâtiment, où l'on éleve les enfans de la république, juſqu'à l'âge de ſept ans. Cet édifice eſt très-bien bâti. Il préſente du côté de la ville une belle colonnade, décorée de ſtatues d'un goût médiocre & d'un grand nombre de bas-reliefs, dont l'exécution n'a rien de rare, mais dont les ſujets emblématiques ſont très-ſinguliere-

ment imaginés. Au-deſſus de la grande porte, par exemple, on a repréſenté la nature & ſes bienfaits. Le ſculpteur a tâché de réunir dans ſes traits la délicateſſe, la majeſté & plus de beauté que de fineſſe. Son aſpect n'eſt ni gai ni mélancolique, mais ſerein & intéreſſant. Elle eſt comme ſoutenue en l'air; ſes pieds portent ſur un croiſſant, ſa robe eſt parſemée d'étoiles, & ſa tête eſt couronnée du ſoleil. Plus bas ſe déploye & ſe perd dans le lointain une campagne couverte des productions de la terre les plus utiles & les plus riantes; la nature a le ſein découvert; elle le preſſe de ſes mains & fait jaillir deux jets qui à leur chûte ſur la terre forment de chaque côté un ruiſſeau de lait, qui ſerpente dans la plaine. Sur le bord de ces ruiſſeaux, ſont repréſentés des enfans nuds, ſans nombre. Les uns couchés par terre boivent dans le ruiſ-

ſeau même ; les autres, formant un vaſe étroit de leur main, puiſent & ſe raſſaſient ; d'autres boivent dans des coquilles. Quelques-uns dorment d'un ſommeil profond ; quelques autres, diſtribués par groupes, s'amuſent aux jeux de l'enfance. Pluſieurs, élevant leurs mains vers la nature, ſemblent, avec un viſage riant, rendre hommage à cette nourrice commune de tous les êtres.

A l'extrémité oppoſée de la ville, un autre grand bâtiment, appellé la maiſon d'occident ou le palais des anciens, répond à l'hôtel des enfans. De l'un à l'autre de ces palais, à droite & à gauche, un grand nombre de maiſons plus agréables les unes que les autres & dont aucune ne ſe reſſemble, forment des rues aſſez courtes, mais larges, & toutes tirées au cordeau. Du palais d'orient à celui d'occident (c'eſt-à-dire l'eſpace de plus

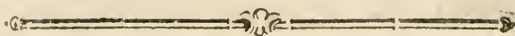
d'un mille) regne une grande & belle rue de plus de trois cens pas de largeur, au milieu de laquelle coule un ruiſſeau bordé d'un gazon toujours verd. De diſtance en diſtance des réſervoirs décorés de différens morceaux d'architecture & de ſculpture, reçoivent le ruiſſeau & forment des fontaines auſſi agréables à la vue que commodes aux citoyens. Toute la ville eſt ceinte de quatre rangées d'arbres qui forment trois allées à perte de vue & donnent un ombrage impénétrable aux rayons du ſoleil ; c'eſt la promenade ordinaire des Galligènes.

Les maiſons & les rues ſont tellement diſtribuées, qu'en fermant un petit nombre de portes, on peut couper toute communication de tel quartier que l'on veut, avec le reſte de la ville.

Les enfans, à l'âge de ſept ans, quittent, comme nous l'avons dit, la

maiſon d'orient ; les filles vont à droite, les garçons à gauche, habiter les maiſons voiſines. Ils changent de domicile ; à meſure qu'ils avancent en âge, ils approchent de la maiſon d'occident, où les hommes qu'une mort précoce n'a point enlevés, vont terminer leur carriere, en administrant la république ſous le nom d'anciens.





CHAPITRE III.

Mœurs des Galligènes.

Les Galligènes tirent leur origine des François, leur nom l'indique aſſez, & nous ne tarderons pas à dire par quelle avanture extraordinaire, ils ſe trouvent tranſplantés ſi loin de leur pays natal. Soit à cauſe du climat, ſoit à cauſe du gouvernement, le naturel françois ſe trouve très-alteré dans ces hommes expatriés. Cette légereté inattentive, cette gaieté de diſtraction, cette aiſance à tout effleurer, ces graces dans toute les petites choſes; à peine en reſte-t-il quelque trace; & Duncan ne ſçait ſi les Galligènes y perdent ou y gagnent. La langue n'eſt pas moins défigurée, elle eſt pourtant intelligible pour un François. Le fond de l'idiome eſt l'ancien gaulois que

les Galligènes parloient dans leur origine. Mais outre que la plûpart des conſtructions ſont changées, ils ont ajouté beaucoup de mots, la plûpart tirés de la nature des choſes qu'ils vouloient déſigner, & non du grec, ni du latin, ni de toute autre langue qu'ils ignorent. Il eſt arrivé de-là que leur langue a peut-être plus de rudeſſe, mais auſſi plus de force que la nôtre.

Une iſle auſſi petite que celle qu'ils habitent, ne peut nourrir un grand peuple. Auſſi les Galligènes ne vont pas tout-à-fait à cent mille. Comme ce n'eſt en quelque ſorte qu'une famille qui s'eſt acrue peu-à-peu, rien ne les a empêché de former une république, telle à peu près que celle de Platon, & de s'accommoder d'un gouvernement qui ne s'eſt jamais établi nulle part, qui, ſans doute partout ailleurs, ſeroit impraticable, & qui même

ne ſubſiſtera peut-être pas long-tems parmi eux. Ils vivent en commun : terres, alimens, habitations, femmes, enfans, tout eſt à tous, rien n'eſt à perſonne en particulier.

Ils n'ont aucune égliſe, aucune ſynagogue, aucune moſquée, aucun minarès. L'univers, diſent-ils, eſt le ſeul temple digne de Dieu, & nous devons l'adorer partout. Ils s'aſſemblent pourtant dans certains jours, tantôt en un endroit, tantôt en un autre; on chante quelques hymnes, on fait la lecture de leur loi; des vieillards exhortent le peuple, & c'eſt en quoi conſiſte le culte des Galligènes. Ils n'ont point de prêtres, & même ils entrent ſi peu dans la ſageſſe de nos établiſſemens, qu'ils demandent d'où vient qu'il ſe trouve parmi nous des hommes ſpécialement deſtinés à Dieu, puiſque tous ſont également tenus envers lui, & que les devoirs de reli-

gion doivent être communs à chaque membre de la ſociété.

Tout enfant appartient à la république, comme nous l'avons dit. Dès l'inſtant de ſa naiſſance, on l'enléve à ſa mere, à laquelle on ne permet pas même de le conſidérer, dans la crainte qu'elle ne le reconnoiſſe à l'avenir. Ainſi chez les Galligènes point de mere, de pere, de parens, d'époux, d'alliés; ils ſont tous freres, diſent-ils, & la république eſt leur mere.

L'éducation eſt la même pour les deux ſexes, quant à ce qui regarde les ſciences; & quand Duncan leur racontoit de quelle maniere nous nous comportons à cet égard, ils lui demandoient ſi nous étions dans l'opinion, que les femmes ne penſent pas. On auroit peine à croire à quel point cette conduite leur réuſſit. Quant aux connoiſſances, au génie, au goût, les femmes égalent les hommes, & réuſſiſ-

ſiſſent beaucoup mieux dans certains genres.

Leur hiſtoire ſeroit une mauvaiſe école pour un militaire. Aucune guerre n'illuſtra jamais cette nation aſſez heureuſe pour reſter dans l'obſcurité. Ils ne s'exercent à l'art militaire, que pour ſe défendre, s'il arrivoit qu'ils fuſſent attaqués.

Il n'exiſte aucune ſorte de diſtinction entr'eux. Perſonne ne s'éléve, perſonne ne rampe. On ne connoît ni cet abaiſſement qui flétrit le cœur, ni cette élévation qui enorgueillit l'ame. Nul n'eſt petit, parce que nul n'eſt grand. Conſéquemment tous doivent le travail de leurs mains à la République. L'impuiſſance de l'âge qui acquiert des forces, ou les perd, en exempte les jeunes gens & les vieillards; de ſorte qu'il n'y a guère que la moitié des citoyens qui ſoient employés, & cela deux fois la ſemaine ſeulement. Les

autres jours ſont des jours de loiſir. Ce travail leger ſuffit, parce que leur terroir produit beaucoup, & que le luxe ne dévore rien.

De toute ſociété naît l'ambition, & de l'ambition, l'amour de la propriété. Où tout eſt commun, comme chez les Galligènes, on ne peut ſatisfaire cette paſſion, & c'eſt une peine pour chacun d'eux. Où les loix donnent le droit de propriété, les uns ont beaucoup, les autres peu, la plûpart rien. Ceux qui n'ont rien, deſirent quelque choſe; ceux qui ont beaucoup, deſirent encore plus; & voilà encore des ſujets de peine & de trouble. Prenez à cet égard comme à tout autre, tel parti que vous voudrez, vous rencontrerez toujours des obſtacles au bonheur des hommes; vous les verrez toujours deſirer d'être autrement qu'ils ne ſont. Il y a pourtant des gens paiſibles & peu ambitieux qui s'accommodent du gouverne-

ment des Galligènes, où rien ne leur manque : comme il y a parmi nous des gens remuans & pleins d'ambition qui s'accommodent de notre gouvernement, où leurs desirs peuvent se déployer. Dans l'un & dans l'autre, il se trouve encore des esprits éclairés, des hommes sages qui s'accommodent par raison des loix du pays où ils ont pris naissance, & vivent en paix : mais ceux-là sont rares.

L'industrie, les arts, les sciences, rien, parmi les Galligènes, ne peut être encouragé par les récompenses & les prérogatives. Il ne peut y avoir de récompense où rien n'est en propriété, ni de distinction où tous doivent rester dans une parfaite égalité. Le desir même de s'attirer l'estime de ses concitoyens, desir si louable par-tout ailleurs, est suspect, & passe pour une foiblesse qui approche du vice ; tant on craint que quelqu'un ne s'éléve au-des-

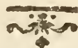
ſus du niveau. Ainſi la vertu eſt ſa propre récompenſe, & n'a d'autre aiguillon que l'amour de ſes compatriotes & le deſir de leur être utile. Eſt-ce un grand mal? » Oui, dit notre voyageur, » & très-grand. Par elle-même la vertu » ne peut rien; & quand elle pourroit » ſur certaines ames, combien d'autres » ne ſe remuent que par l'eſprit d'inté- » rêt? Si vous voulez multiplier les ac- » tions vertueuſes, attachez-y des ré- » compenſes «. Je doute que Duncan ait raiſon. Où ſe trouve des récompenſes, des rangs, des titres, des diſtinctions, là ſe multiplient les concurrences, qui ſouvent, au lieu d'exciter l'émulation, ſont une ſource intariſſable d'animoſités & de déſordres. Le méchant qui ne ſe ſoucie que du prix & non du mérite, pour y parvenir, eſſaye ſouvent des voies indirectes & des crimes couverts. Enfin les mains qui diſtribuent les fruits deſtinés à la vertu, ne

s'en acquittent preſque jamais avec intégrité, & cette conduite enhardit le mauvais citoyen, & décourage les bons. L'abus des récompenſes produit au moins autant de mal, que le bon uſage qu'on en fait quelquefois produit de bien. Ne vaudroit-il pas autant qu'il n'y en eût point du tout ?

Comme les Galligènes n'ont rien en propre, on ne voit perſonne ſe ruiner, ni perſonne s'enrichir; on ne connoît ni prodigalité, ni libéralité, ni avarice. Cependant ils naiſſent comme les autres avec les diſpoſitions naturelles qui font l'avare, l'économe, le prodigue, & chacun voudroit que les biens de la République fuſſent adminiſtrés à ſa maniere. » Nous n'uſons d'aucune » précaution, diſent les uns; nous ne » mettons preſque rien en réſerve, & » nous abandonnons au haſard la vie » des citoyens. Que deviendroit-on, » par exemple, ſi nos moiſſons alloient

» manquer deux ou trois années consé-
» cutives. Nous ne jouissons pas, disent
» les autres : à quoi bon ces magasins
» fournis jusqu'au toît de tant de den-
» rées, dont la plûpart se gâtent ? On
» voit bien que nous sommes gouver-
» nés par des vieillards qui, toujours
» inquiets sur l'avenir, ne pensent ja-
» mais à jouir du présent «. Un homme laborieux voudroit que l'on doublât les jours de travail, & s'employe lors même qu'on n'exige rien de lui. Le paresseux voudroit les diminuer, & s'esquive comme il peut, dès qu'il s'agit de se mettre à l'ouvrage. L'homme de lettres ne sçauroit se résoudre à quitter la plume pour la bêche & le rateau : il voudroit qu'on employât chacun selon son talent ; qu'on donnât des filets au pêcheur, & des livres au curieux, & qu'on dît à l'un & à l'autre, voilà de quoi vous occuper toute votre vie. D'un autre côté, l'artiste & l'ouvrier ne com-

prennent pas comment on tolére les oisives occupations de la littérature : ils pensent que les lettres ne sont propres qu'à fomenter l'indolence,& donner de la maladresse dans les travaux essentiels à la vie. » On voit, disent-ils, des gens » qui font de très-bonnes odes, & qui » ne pourroient pas faire cuire un pain » à propos. Voilà des hommes grande- » ment utiles à la société. Quand un » poëte se présente à table, on devroit » lui servir les meilleures épigrammes » & les plus beaux vers qui se soient faits » dans la République «. Avec une religion, des loix, des usages & des mœurs si différentes de ce qu'on remarque parmi toutes les autres nations, les Galligènes ont, comme on voit, les mêmes défauts, font les mêmes plaintes, & sont sujets aux mêmes troubles.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Querelles & injures d'un nouveau genre. Etonnement de DUNCAN. *Il s'explique & s'étonne de plus en plus.*

DEUX citoyens ſe diſputoient un jour avec aigreur : Duncan étoit préſent, & s'en applaudiſſoit ; car il vouloit connoître à fond les Galligènes, & trouvoit l'occaſion de s'inſtruire ſur leur maniere de quereller. Mon Dieu, diſoit l'un, ne me force point à te dire des vérités que tu trouverois ſans doute un peu dures. Je ne crains rien, diſoit l'autre, tu peux parler ; je veux même que tu t'expliques : à t'entendre, on me prendroit pour un homme des plus coupables ; &, grace au Ciel, je n'ai rien à me reprocher. Ne diroit-on pas, reprit l'agreſſeur, que voilà l'ame la plus nette qui exiſte ? Tout le monde

ſçait pourtant que c'eſt l'ami le plus ardent qui ſe trouve dans la République. Qui, moi, un ami ardent, repliqua l'accuſé ? Jamais perſonne ne le fut moins. Je conviens que j'ai quelques habitudes, puiſqu'aujourd'hui c'eſt la mode; mais d'amitié, je n'en eus jamais. Et vous, Monſieur le Cenſeur, y a-t-il long-tems que vous n'avez vu celui qui, l'autre jour, comme vous vous noyiez, ſe donna tant de peine pour vous ſauver la vie ? On n'ignore pas combien vous êtes reconnoïſſant : vous ne pouvez plus perdre votre bienfaiteur de vûe, & vous vous êtes entiérement dévoué à lui. Voilà bien le reproche le plus mal fondé que l'on me puiſſe faire, reprit l'autre : depuis cette aventure, je n'ai pas vu trois fois celui à qui je dois la vie; au contraire, je le fuis, & je ne crois pas qu'on puiſſe oublier plus parfaitement un bienfait.

A côté de Duncan, étoit un Galligè-

ne de ſa connoiſſance, appellé Dorville, qui, comme lui, écoutoit tranquillement cette belle diſpute. Duncan lui adreſſa la parole : Eſt-ce l'uſage, dit-il, dans ce pays-ci, de laiſſer courir les rues aux foux.

DORVILLE.

Il eſt vrai que voilà deux têtes bien vertes. Ils ne penſent guère à quoi ils s'expoſent. S'ils ſont tels qu'ils ſe diſent, & que nos Magiſtrats viennent à l'apprendre, on pourroit bien faire un exemple, & renfermer ces querelleurs. Peut-on ſe dire de pareilles duretés !

DUNCAN.

Miſéricorde ! je me trouve ſans doute dans les petites-maiſons de l'Iſle. Mon cher Monſieur Dorville, la tête vous a donc auſſi tourné ? Je vous le diſois bien, vous vous appliquiez à l'étude d'une force .... Mais conſolez-vous,

cela pourra revenir ; j'en ai vu d'auſſi fous que vous....

DORVILLE.

Entendons-nous, mon frere. Vous dites qu'en bonne police on devroit renfermer ces querelleurs ; j'en conviens avec vous : que trouvez-vous d'extravagant en cela ?

DUNCAN.

Qu'y pourrois-je trouver ? Voilà deux gens qui, pour s'inſulter, ſe traitent d'amis zélés & d'hommes reconnoiſſans ; & vous ajoutez, *s'ils ſont tels, il faut les renfermer*. Oh ! tout cela eſt ſans doute fort ſenſé.

DORVILLE.

Je voyois bien que nous ne nous entendions pas. Ainſi, Monſieur Duncan, depuis que vous êtes parmi nous, examinant nos figures & nos mœurs, vous

n'avez pas encore appris que nous regardons les liaiſons particulieres & l'amitié, comme des peſtes dans la République.

DUNCAN.

A dire vrai, je pourrois bien avoir tort. J'ai vu & entendu ici tant de choſes extraordinaires, & directement opposées à l'opinion générale & au ſens commun, que je devois bien penſer que l'amitié ſi reſpectée & ſi reſpectable par-tout ailleurs, ſeroit ici en diſcrédit & de nulle eſtime.

DORVILLE.

Un peu plus de douceur, Monſieur Duncan, & ne penſez pas que nous regardions l'amitié priſe en elle-même, comme quelque choſe de reprochable. Nous reſpectons trop les liens qui peuvent unir les hommes entr'eux, leur aſſurer des ſecours mutuels, & adoucir

les peines inséparables de l'humanité. Où rien ne peut suppléer aux ressources de l'amitié, là nous la croyons nécessaire & digne des belles ames : mais ici d'autres liens nous unissent, & ces liens ne pourroient être qu'affoiblis par l'amitié ; nous la rejettons avec justice. Ainsi ces liaisons si étroites, ce commerce si agréable, cette tendre sollicitude, ces doux épanchemens des plus secrettes pensées, tout cela est fort louable en Europe, & très-blâmable ici. En Europe, formez prudemment des liaisons particulieres, & soyez ami fidéle ; c'est une vertu. Ici, point de liaisons particulieres, ni d'amitié ; c'est un crime.

DUNCAN.

Ce que vous dites-là peut être raisonnable, mais certainement n'est pas clair. Voudriez-vous bien me développer cette énigme, & m'expliquer comment les hommes qui cherchent à vivre

dans la paix & l'union, peuvent se faire un crime de l'amitié ?

DORVILLE.

Dans votre pays, chacun seme pour soi, moissonne pour soi, ne s'occupe que de soi. Le bien public présente une idée vague des devoirs que l'on doit à la collection de tous les citoyens, & n'emporte point l'idée des secours que l'on doit à chaque particulier. Il est bon que l'on cultive ce qu'on appelle amitié; il est bon qu'elle multiplie les liaisons particulieres; il est bon que ses liens soient respectés, & ses loix appellées saintes. Sans elle, à qui auroit recours le citoyen dans ses besoins les plus pressans? Souvent ceux qu'il appelloit ses amis, l'abandonnent, que feront les autres? Mais ici, c'est à la République à remplir les besoins de chaque particulier : on ne doit donc s'occuper qu'à mettre la République en

état d'y pourvoir. L'un n'a pas plus de bien que l'autre ; rien n'eſt à perſonne ; tout eſt à tous : on n'a donc pas plus de ſecours à ſe promettre de celui-ci, que de celui-là ; les liaiſons particulieres deviennent donc inutiles, & ne peuvent ſoulager le citoyen : il y a plus, elles ſont nuiſibles. Nous n'avons qu'une mere, qui eſt la République ; nous ſommes tous freres, & ne faiſons qu'une famille ; & pour le bien d'une famille, il faut que ceux qui la compoſent s'aiment également. Dans une ſociété où des liaiſons particulieres forment d'autres petites ſociétés, les intérêts ſe diviſent, & bientôt la jalouſie, le mécontentement, la cabale & la haine y jettent le trouble & les malheurs qui le ſuivent. Chacun de nous travaille pour tous les autres ; c'eſt la loi. Il faut donc les aimer tous, afin de trouver de la douceur dans les peines que nous nous donnons pour eux. Mais, comme le cœur

ſhumain n'a qu'une meſure d'attachement, ce que nous en donnons de plus à quelques citoyens, nous l'ôtons à la totalité; & ſi nous donnons tout notre attachement à quelques particuliers, il ne nous reſte pour les autres qu'un intérêt vague & de nul effet. Jugez-en par vous-même & par vos compatriotes : votre amitié ne va-t-elle pas toujours en diminuant, de vos enfans à vos amis, de vos amis à vos parens, de vos parens à vos connoiſſances, où elle s'éteint preſque totalement ? Qu'en reſte-t-il pour ceux qui ne ſont que vos concitoyens ? Que feriez-vous pour eux, & que ne feriez-vous pas pour un ami ? Ainſi notre conſtitution qui ſe propoſe de lier intimement chaque citoyen à tous les autres, ne peut ſe diſpenſer de rejetter l'amitié, & de la regarder comme un foible du côté du cœur, & un vice à l'égard de la ſociété.

DUNCAN.

A ce que je vois, vous pouvez justifier tellement quellement votre aversion pour l'amitié. Mais comment justifierez-vous l'ingratitude, peut-être le plus odieux de tous les vices? C'est où je vous attends.

DORVILLE.

Pour rendre suspecte la reconnoissance, & nous la faire regarder comme contraire aux bonnes mœurs, il suffiroit de considérer que c'est une des sources des liaisons particulieres & de l'amitié : mais nous avons encore d'autres raisons. La République nous reçoit dès le berceau, prend soin de notre enfance & de notre éducation, & tant que nous existons, pourvoit à tous nos besoins. C'est donc à la République que nous devons toute notre reconnoissance : nous ne la devons point à la

nourrice qui nous a donné le lait, au maître qui nous donne des leçons, au citoyen qui nous délivre d'un péril; mais à la République, qui nous a donné une nourrice, un maître, un concitoyen officieux. Nous ſommes bien éloignés d'exiger qu'on oublie un bienfait; nous voulons au contraire qu'on s'en ſouvienne toujours, non pour chérir particuliérement la main de laquelle nous le tenons, mais pour chérir plus que jamais la République qui nous a préſenté cette main. Ainſi nous n'anéantiſſons pas la reconnoiſſance; nous lui donnons ſeulement un autre objet, & d'autant ſupérieur à celui que vous lui propoſez, qu'il eſt plus vaſte, & qu'il embraſſe tous les citoyens. Il y a plus, les ſervices ſont également, & peut-être plus récompenſés dans nos mœurs, que dans les vôtres. Car ſi celui que j'oblige partage ſa reconnoiſſance & l'étend à tous les citoyens, ces citoyens, obligés

par d'autres, partageront auſſi leur reconnoiſſance, & l'étendront juſqu'à moi. Ce que j'aurois reçu en totalité d'un ſeul, je le reçois de tous en détail.

DUNCAN.

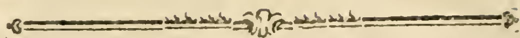
Peut-être n'y a-t-il guère de ſolidité dans tout ce que vous dites; au moins y a-t-il quelque choſe de bien ſpécieux. Mais, je vous prie, éclairciſſez-moi ſur un point. Chez nous, où l'amitié eſt ſi vantée & ſi utile, nous n'avons preſque point d'amis. En trouver un, c'eſt trouver un tréſor. Chez vous où l'on crie tant contre l'amitié, comment vous en trouvez-vous?

DORVILLE.

Nous nous plaignons auſſi, & non ſans raiſon. Nos mœurs ſe corrompent viſiblement. Les liaiſons particulieres ſe multiplient de jour en jour, & l'amitié lie chacun des citoyens à un au-

tre. Chez vous, le refroidiſſement ſur le bien public & la rareté des amis, annoncent le déclin d'un état : chez nous, le refroidiſſement ſur le bien public & la multiplicité des amitiés, annoncent la décadence des mœurs & la chûte de la République.





CHAPITRE V.

Histoire d'Almont. Il fuit sa patrie, & s'embarque. Son vaisseau menace de couler à fond. Il se lie au mât, pour plus de sûreté, & l'instant d'après est englouti.

ICI Duncan juge à propos de raconter quelle a été l'origine des Galligènes. Des choses qu'on va lire, il en a vu plusieurs, & garantit celles-là. Moi qui ne suis pas moins prudent que Duncan, & qui n'ai rien vu, je ne garantis rien du tout.

ALMONT, victime d'une querelle de religion, fuyoit la France, sa patrie, & la persécution de quelques compatriotes, dont le zéle s'acharnoit à le perdre. Sa propre infortune le touchoit peu; mais une épouse vertueuse, une fille âgée de quinze mois, un fils âgé de deux ans, partageoient ses malheurs,

&fuyoient avec lui : pere tendre, époux fidéle & affectionné, leur ſort le pénétroit de douleur. Il s'étoit embarqué avec eux, & alloit chercher le repos auprès d'un frere richement établi dans un climat fort éloigné. Sa navigation fut heureuſe pendant trois mois ; mais la fortune, qui ſembloit l'avoir oublié, lui préparoit des malheurs plus grands qu'il n'en eut eſſuyé. Vers le commencement du quatriéme mois, la femme d'Almont mourut ; & ce fut le premier ſignal des infortunes qui l'attendoient. Peu de tems après, le vent, changé & devenu impétueux au point de n'y pouvoir plus réſiſter, emporta le navire, pendant quinze jours, loin de ſa route, dans une mer vaſte que les navigateurs ne fréquenterent jamais.

A cette tempête en ſuccéda une autre beaucoup plus dangereuſe. Le vent tomba, le ciel étoit ſans nuages, aucune vague ne ridoit la ſurface des eaux,

lorſqu'on entendit tout-à-coup un bruit ſourd, aſſez ſemblable à celui du tonnerre qui gronde dans le lointain. A l'inſtant l'air s'obſcurcit, ſans pourtant ſe troubler; la mer commença à bouillonner de toute part; des vagues ſans nombre ſe portoient impétueuſement en tout ſens, &, groſſiſſant peu à peu, formerent enfin des collines d'eau qui s'élevoient de tous côtés, ſe précipitoient les unes ſur les autres, & ſe briſoient avec un horrible fracas. Le navire ne réſiſta pas long-tems aux chocs violens qu'il eſſuyoit. La charpente lâchée en pluſieurs endroits, ouvrit des voies à l'eau qui pénétra de tous côtés. Alors les matelots, perdant tout eſpoir, abandonnerent la manœuvre, & n'attendirent plus que l'inſtant où le vaiſſeau alloit couler à fond. Egarés dans une mer immenſe, & preſque ſûrs qu'aucune terre ne leur offriroit un refuge, que pouvoit leur ſervir de ſe jet-

ter à la mer, & de lutter quelque tems contre les flots? On ſe perſuade toujours qu'un heureux hazard peut nous arracher au péril le plus éminent; & la derniere choſe qui s'éteigne dans le cœur humain, c'eſt l'eſpoir. Matelots & paſſagers, tous ſe diſpoſerent à ſe jetter à la nage: » Prolongeons, di-
» ſoient-ils, notre vie autant que nous
» pouvons, & donnons à la fortune le
» tems de nous mettre en ſûreté «.

Le ſeul Almont ne prit point ce parti. Chacun des autres ne s'occupoit que de lui-même; & dans la douleur que leur cauſoit le ſouvenir de leur famille & de leurs amis, au moins avoient-ils la conſolation de penſer que ceux qu'ils regrettoient n'étoient pas expoſés au même danger. Mais ce qui reſtoit de plus cher au malheureux Almont, éprouvoit le même ſort que lui. Ses enfans étoient ſous ſes yeux; il leur donnoit les derniers embraſſemens, &

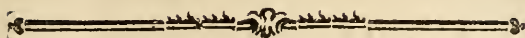
les arroſoit de ſes larmes. Le plus âgé répondoit à ſa tendreſſe d'une maniere d'autant plus touchante, que, hors d'état de connoître le péril, il mêloit à ſes careſſes une ſérénité qui perçoit le cœur de l'infortuné Almont. A quoi ſe réſoudre ? Se chargera-t-il de ſes deux enfans, & ſe jettera-t-il à la mer comme les autres ? Mais ce cher fardeau, en lui ôtant la liberté des mouvemens, l'empêcheroit de nager; il faudroit périr avec lui. Les abandonnera-t-il dans le vaiſſeau qui va s'enſevelir ſous les eaux? Eſſayera-t-il de ſe ſauver ſeul? Mais l'image de ſes enfans abandonnés, engloutis & ſuffoqués, eſt pour lui mille fois plus cruelle que la mort. Il ne peut ſe ſauver avec eux; il ne veut pas ſe ſauver ſans eux. Sans mouvement & le regard fixe, il reſta un inſtant comme tranquille, car rien ne reſſemble tant à l'inſenſibilité, que l'extrême accablement, & comme ſe réveillant d'un

aſſoupiſſement : » Enfin, dit-il, voici
» le terme que la Providence a preſcrit
» à mes infortunes : elle finit les mal-
» heurs du pere ; & prévient ceux des
» enfans. Innocentes victimes, pour-
» quoi m'attendrir ſur votre ſort ? Nés
» dans le ſein de l'adverſité, quels
» biens auriez-vous à eſpérer ? La for-
» tune acharnée contre moi, m'auroit
» encore pourſuivi dans vous. Termi-
» nons une vie conſumée par moi dans
» l'amertume, & commencée par vous
» ſous de ſi malheureux auſpices. Quand
» on eſt ainſi né, le meilleur eſt de
» mourir au plutôt «. En diſant ces pa-
roles, il plaça ſes enfans ſur ſon ſein,
s'enveloppa avec eux dans ſon manteau,
&, afin que la mort même ne pût les ſé-
parer, il ſe fit lier au pied d'un mât,
par un matelot qui, malgré ſon pro-
pre malheur, trouvoit encore des lar-
mes pour pleurer celui d'Almont. Ainſi
ce pere tendre préféra la douceur de

mourir dans les embraſſemens de ſes enfans, à l'eſpoir qu'il pouvoit, comme les autres, conſerver, de ſauver ſa vie.

Cependant le moment fatal approche, l'eau gagne de plus en plus, les gémiſſemens & les cris redoublent, le navire, hors d'équilibre, plonge & s'enſevelit.





CHAPITRE VI.

ALMONT sort du fond de la mer, accompagné d'une isle.

ALMONT ne peut dire combien de tems il resta sous les eaux; il perdit bientôt connoissance. En reprenant ses sens, il vit avec étonnement qu'il n'étoit plus au fond de la mer, mais en plein air. Cet étonnement fit place à une passion plus forte : l'aîné de ses enfans pleuroit amerement, & sa fille étoit sans mouvement. Il perdit de vûe tout autre objet; & prenant entre ses bras cet enfant qu'il croyoit mort, il ne vit point sur son visage ces traits tristement défigurés qui annoncent une destruction irrémédiable. Il lui entrouvrit la bouche, & y appliquant la sienne, son souffle souleva à différentes reprises la poitrine de l'enfant, qui ensuite s'a-

baiſſoit d'elle-même. Ce mouvement répété remit peu à peu le ſang en mouvement, & bientôt des pleurs & des cris lui annoncerent qu'il avoit rendu la vie à ſa fille. Alors le pere mêlant ſes larmes avec celles de ſes enfans, les preſſa ſur ſon ſein, & tâchoit de leur faire paſſer le peu de chaleur & de vie qui lui reſtoient. Enfin leurs forces ſe rétablirent peu à peu, le ſang reprit ſes routes ordinaires, & leurs eſprits ſe calmerent.

Ce fut alors qu'Almont jetta les yeux autour de lui, & n'apperçut que quelques piéces de roches où le navire s'étoit engagé; à quelques pas de-là, des plantes extraordinaires, & dans le lointain, une plaine que ſes yeux ne pouvoient ſuivre juſqu'à ſon extrémité. Le vaiſſeau, tout maltraité qu'il étoit, ne s'étoit pas entiérement briſé, & gardoit encore ſa forme: il le quitta pour reconnoître le pays. Les eaux que dif-

férentes profondeurs avoient retenues, étoient ſalées; les plantes qu'il appercevoit de toutes parts, étoient des plantes marines; à chaque pas il rencontroit des poiſſons, ou morts, ou expirans. Son étonnement redoubla; & ce ne fut qu'après bien des réflexions, qu'il conçut enfin comment il étoit ſorti du fond des eaux, & ſe trouvoit dans une iſle.

L'ouragan qu'il avoit eſſuyé, n'avoit point été cauſé par une tempête ordinaire. Les vents les plus impétueux ne mettent en mouvement que la ſuperficie des eaux; ici la mer s'étoit ſoulevée juſques dans ſes profondeurs; les fonds s'étoient ébranlés, & leurs ſecouſſes portant les eaux en ſens contraires, avoient formé ces collines liquides qui ſe heurtoient & ſe briſoient avec tant de fracas. Une ſecouſſe plus forte que les autres, avoit détaché & élevé au-deſſus des eaux un terrein de plu-

ſieurs lieues d'étendue ; & dans le déplacement confus des matériaux, le hazard avoit fourni à ce terrein des fondemens aſſez ſolides pour qu'il reſtât au-deſſus du niveau de la mer. C'eſt ainſi qu'un tremblement de terre avoit ſauvé Almont, & en même tems lui avoit formé une habitation.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Belle économie d'Almont. Il ſeme; il plante; met des œufs à couver, & fait des réflexions morales très-profondes.

ALMONT retira du navire, ſeule reſſource qui lui reſtoit, les matériaux & les outils dont il avoit beſoin, & ſe bâtit une cabane de planches. Il en retira auſſi quelques vivres à moitié corrompus par l'eau de la mer. De poiſſons & de coquillage, il n'y en avoit preſque point encore autour de cette nouvelle terre. Les jours ſuivans, il fit le tour de ſon habitation, & vit que c'étoit une iſle. Il fit quelques obſervations aſtronomiques, & fixa ſa poſition. Enfin il parcourut l'intérieur, examinant les reſſources qu'on en pouvoit tirer. Le réſultat de ſes recherches fut, premiérement, qu'il ſe trouvoit au mi-

lieu d'une mer vaste, dans une isle jettée loin de la route des navigateurs, & qu'il n'y avoit nulle apparence que personne vînt le délivrer ; secondement, que toute l'isle étoit sablonneuse, & conséquemment décidée stérile ; troisiémement, qu'il ne s'y trouvoit pas un seul ruisseau, une seule source d'eau douce : trois observations après lesquelles il ne restoit qu'à mourir. Almont n'en fit pourtant rien.

Quelques jours après, en cheminant dans cette isle qu'il regardoit moins comme son habitation, que comme son tombeau, il apperçut, dans un endroit où les terres s'étoient éboulées, les différentes couches qui formoient le sol. La premiere, qui étoit de sable, avoit un demi-pied de hauteur, & couvroit tout le territoire de l'isle ; celle de dessous étoit d'une tetre franche, & promettoit la plus grande fécondité. A l'instant il s'éloigne, fouille en divers

endroits, & trouve par-tout la même chofe : un mineur qui, après un travail opiniâtre, retrouve enfin la veine qu'il avoit perdue, n'eft pas faifi d'une joie fi vive. Almont courut avec empreffement au navire, &, jettant un coup-d'œil de mépris & d'indignation fur les riches marchandifes dont il étoit chargé, fur cet or & cet argent fi eftimés, & qui lui étoient fi inutiles, il chercha des richeffes plus réelles. Il paffa plufieurs jours dans les perquifitions les plus exactes, & trouva les tréfors dont l'Hiftorien nous laiffe la lifte fuivante. *Une grappe de raifin, quatre pommes & deux poires flétries & prefque entiérement defféchées. Dix noyaux de différens fruits, trouvés dans la chambre du Capitaine. Deux noix, deux marons & fix noifettes, trouvées dans les poches d'un habit de matelot. Beaucoup de menues graines tirées d'un mauvais foin qui avoit fervi à des emballages. Une poignée de différens bleds,*

engagés entre des planches mal unies en différens endroits du navire. Un cornet de papier plein de toutes ſortes de graines de légumes & de fleurs, trouvé dans la caſſette d'un paſſager. Une grande pannerée d'œufs de différentes volailles, dont trois douzaines ſe trouverent ſains & entiers. Voilà les richeſſes d'Almont; richeſſes immenſes qui dans la ſuite couvrirent l'iſle & nourrirent un peuple.

Il confia ſes graines à la terre, après avoir pris toutes les précautions qu'il put imaginer. Quant aux œufs, il les fit éclore ſuivant la méthode de M. de Réaumur; & c'eſt la premiere fois qu'un François l'ait employée utilement. Les grains répondirent au-delà de ſes vœux, & ſes volatiles proſpérerent aſſez pour en pourvoir l'iſle. Trois mois n'étoient pas écoulés, qu'il commença à jouir du fruit de ſes travaux. Des légumes fraîches & ſalubres revivifierent ſon ſang & celui de ſes enfans qui de jour en

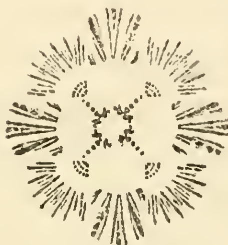
jour dépérissoient : leur santé se fortifia peu à peu, & celle d'Almont fut bientôt rétablie.

Almont étoit pourvu des choses de premiere nécessité : son isle ne lui fournissoit point d'eau, mais il espéroit que les pluies y suppléeroient abondamment ; il commença d'être un peu plus tranquille sur son sort & celui de ses enfans. Jusqu'alors il avoit été plongé dans une continuelle mélancolie. Ses malheurs lui étoient toujours présens ; & l'idée de ce qu'il avoit perdu, lui causoit un chagrin qui étouffoit la joie que les avantages qui lui restoient eussent dû lui causer. » Les hommes sont » donc ainsi faits, disoit-il ; la priva- » tion de ce qu'ils n'ont pas, corrompt » le plaisir dont ils jouissent. Ce qui est » à nous, est vil à nos yeux ; ce qui » nous manque, paroît seul digne de » considération, &, comme le reste, » s'avilit dès que nous en jouissons.

» Notre raiſon ne ſçauroit mettre un
» juſte prix aux choſes, & l'expérience,
» qui tous les jours nous inſtruit, ne
» peut ni convaincre, ni corriger. Quelle
» conduite eſt la mienne? Je me nour-
» ris d'amertume, en réfléchiſſant per-
» pétuellement ſur les infortunes que
» j'ai eſſuyées; & rien de ce qui m'en-
» vironne maintenant, n'eſt capable de
» faire renaître la ſérénité dans mon
» ame. Les forces croiſſent à propor-
» tion qu'on en uſe : eſſayons de ſor-
» tir de cette langueur qui retient mes
» ſens dans les glaces de la mélanco-
» lie. Si je ne puis être ſage au point
» de faire mon bonheur, ſoyons-le du
» moins aſſez pour n'être pas malheu-
» reux «.

Les efforts d'Almont ne furent point infructueux; le calme ſe rétablit peu à peu dans ſon eſprit, &, dès ce moment, ſa triſteſſe, comme une maladie parvenue à ſon plus haut point, ſe diſ-

ſipa par degrés. Il attribua ſa guériſon à la ſageſſe de ſes réflexions ; mais le tems, ſa ſanté rétablie, ſon ſang humecté & rafraîchi, y contribuerent peut-être encore plus.



CHAPITRE VIII.

Soucis d'Almont, qui ne trouva pas une goutte d'eau à boire. Il court après un brouillard. Arbre ſingulier. Duncan le décrit, n'en déſigne ni le genre, ni l'eſpéce, & fait de belles phraſes dont les Naturaliſtes lui ſçauront peu de gré.

CEPENDANT le tems n'amenoit point les pluies qu'avoit attendues Almont. L'eau que le navire lui avoit fournie, commençoit à lui manquer, & ce qui lui reſtoit, tendoit à la corruption. Il voulut s'aſſurer ſi la terre ne renfermeroit point quelque veine cachée de cette eau tant deſirée. Avec des peines incroyables, il creuſa dans les endroits qui lui parurent les plus propres à en contenir. Pluſieurs mois ſe paſſerent dans cette ſollicitude & ces travaux : peines inutiles; il ne trouva que de

l'eau ſalée, ou amere, ou d'un goût rebutant. Déſeſpérant de trouver ce qu'il cherchoit, toutes les extrémités où le réduiroit la diſette d'eau, ſe préſenterent à ſon imagination, qui les groſſit encore; il ne crut plus pouvoir ſubſiſter dans ſon iſle, & n'eut plus devant les yeux, que les beſoins, la langueur, & même la mort dont il étoit menacé.

Un jour d'été, le ſoleil, deux heures après ſon lever, commençant à échauffer l'air, Almont, que la triſteſſe avoit retenu dans ſa cabane, en ſortit, &, jettant les yeux ſur ſon habitation aride, il apperçut, à près de trois lieues de lui, ſur le bord de la mer, un brouillard épais qui lui parut ſortir de terre, & prendre de l'étendue dans l'atmoſphere, à meſure qu'il s'élevoit. Surpris & réjoui d'un phénomene qui ſembloit lui promettre de l'eau douce, il marcha vers cet endroit : mais à proportion qu'il avançoit, le brouillard devenoit

moins ſenſible ; & quand il fut ſur le lieu même, il n'en apperçut plus du tout.

En cet endroit, la mer forme un golphe d'une lieue de large. L'eau n'y monte qu'à peu de hauteur, & les plus bas fonds ne ſont pas à quatre pieds de profondeur. Mais ces fonds, formés de ſables, de fragmens de coquilles, de terres limoneuſes, s'imbibent aiſément, de ſorte qu'autant que l'eau ſurmonte ces fonds, autant elle les pénetre. Les plantes qu'Almont, vers l'origine de l'iſle, avoit obſervées dans ce golphe, dès-lors ſurmontoient l'eau de pluſieurs pieds. Depuis elles s'étoient élevées conſidérablement, mais ne reſſembloient plus à ce qu'elles avoient été. Dès qu'elles furent expoſées à l'air, les anciennes feuilles, qui avoient pris leur naiſſance & leur accroiſſement au fond des eaux, n'étant plus environnées du même élément, moururent ; & le

tronc en avoit jetté de nouvelles & d'une autre forme. Ces plantes, diſtribuées d'endroit en endroit, par touffes, ſembloient de jeunes arbres pleins de vigueur, & paroiſſoient regorger de ſuc. C'eſt tout ce qu'Almont obſerva ſur le lieu : il ne voyoit point d'où avoit pu procéder le brouillard qui faiſoit l'objet de ſes recherches. Il prit le parti de reſter & d'attendre le ſerein, dans l'eſpoir que ce brouillard ſe renouvelleroit. Il s'aſſit à l'extrémité d'une petite langue de terre qui s'avançoit dans le golphe, & paſſa le reſte du jour ſous une touffe formée par ces plantes déja aſſez grandes pour le protéger de leur ombre.

Il ne ſe trompa point : la fraîcheur qui ſuccéda au coucher du ſoleil, fit reparoître les vapeurs ; mais il ne fut pas plus inſtruit ſur leur origine. Tandis qu'il méditoit profondément ſur ce phénomene extraordinaire, le brouillard, qui s'étoit épaiſſi peu à peu, ſe diſſipa

de même, de maniere qu'à l'entrée de la nuit, il n'en reſtoit aucun veſtige. Au même inſtant, Almont ſentit tomber quelques gouttes d'eau ſur lui; il obſerva en même tems qu'il n'en tomboit point aux environs, mais ſeulement au-deſſous des arbriſſeaux ſous leſquels il s'étoit mis à couvert. Surpris, il ſe leva, & porta la main aux feuilles qui ſe trouverent à ſa portée; elles étoient toutes mouillées. Il goûta cette liqueur, & trouva que c'étoit de l'eau pure, ſans la moindre ſaveur.

Ainſi les arbres du golphe pompoient l'eau de la mer, la filtroient abondamment, & la rendoient potable. Dans le cours de la journée, la chaleur réduit l'eau filtrée en vapeurs déliées, inappercevables; vers le ſoir, la fraîcheur condenſe ces vapeurs, & les rend viſibles; pendant la nuit, le froid augmente; il ſe fait peu d'évaporation & point de brouillard; l'eau filtrée par

les pores des feuilles, ſe raſſemble ſur ces feuilles mêmes, forme des gouttes, & tombe : on peut alors préſenter des vaſes aux arbres filtrans, & recevoir l'eau qui découle. C'eſt ainſi qu'Almont découvrit, avec une joie qu'on ne peut exprimer, les ſources d'eau vive qui devoient le déſaltérer, lui & ſa race future.

Almont ne connut pas d'abord tout le prix de la découverte qu'il venoit de faire. Peu de tems après, le Verſeau (c'eſt ainſi qu'il nomma cet arbre ſingulier) donna des fleurs; ces fleurs donnerent des fruits; ces fruits, de l'huile contenue dans une pulpe, & au milieu de cette pulpe, une coque diviſée en cellules pleines de petites ſemences farineuſes. En même tems il ſe forma ſur le pédicule des feuilles, de petites excreſcences de la forme d'une figue, couvertes d'une pellicule aſſez mince, mais impénétrable à l'eau, & remplies

d'une eſpéce de gomme ſaline : de maniere qu'en filtrant l'eau de la mer, le Verſeau la décompoſe en quelque ſorte, & préſente à part chacun de ſes principes ; l'eau coule des feuilles, le ſel s'accumule dans la gomme, les parties huileuſes & bitumineuſes ſe logent dans la pulpe.

Un ſeul arbre donne du pain, de l'huile, du ſel, de l'eau, & ſeul peut ſuffire à la nourriture de l'homme. Mais ce n'eſt pas-là le plus merveilleux : la gomme ſaline s'unit à l'eau & à l'huile, & forme avec elles une liqueur tranſparente, nourriſſante, ſinguliérement agréable à l'œil & au goût, & ſi parfaitement combinée, que rien ne peut la décompoſer. Duncan ne ſe ſouvient pas d'avoir bu aucune liqueur rafraîchiſſante qu'on puiſſe mettre en parallele.

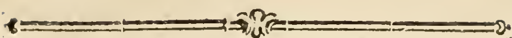
Si jamais nous pouvons joindre nos freres les Galligènes, nous ferons bien

d'acheter d'eux pour rien, & de vendre en Europe très-cher, cette admirable gomme. Il ne ſera pas difficile de la mettre en crédit parmi nous : on ſçait comme nous donnons dans tout ce qu'on veut. On pourroit, par exemple, prendre quelques arrangemens avec la Faculté : les Médecins mettroient la gomme ſaline ſous leur protection, & bientôt elle fortifieroit l'eſtomac, raſſureroit la tête, diſſiperoit les vapeurs ; que ſçais-je moi. Par curioſité, par fantaiſie, par mode, chacun s'empreſſera de s'en pourvoir. Bientôt l'habitude en feroit un beſoin ; & à proportion qu'elle deviendroit néceſſaire, à proportion on en augmenteroit le prix. Quelle nouvelle ſource pour la Finance ! Mais c'eſt trop inſiſter ſur des réflexions que nos gens à projets feront bien ſans moi, & avec bien plus de ſagacité : je reviens aux Galligènes.

Dans la ſuite, les fils d'Almont cou-

vrirent d'une voûte ſpacieuſe, preſque toute l'étendue du golphe. Cette voûte forme en-dehors une plate-forme, &, d'eſpace en eſpace, eſt percée de trous ronds à peu près d'un pied de diamétre. Le verſeau qui naît & végete au-deſſous, ſe courbe quand il atteint la voûte, & rampe juſqu'à ce qu'il rencontre une de ces ouvertures, par laquelle il paſſe, s'éleve & ſe déploie en plein air. La plate-forme eſt tellement diſpoſée, que les gouttes qui tombent du verſeau, s'y raſſemblent par petites veines, qui, par leur réunion, forment un ruiſſeau aſſez conſidérable. C'eſt ce ruiſſeau qui traverſe la ville, comme nous l'avons dit, & fournit aux beſoins des Galligènes.





CHAPITRE IX.

Le fils & la fille d'Almont se disent des douceurs qui les menent un peu loin.

ALMONT s'accoutumoit à sa solitude. Le tems s'écouloit insensiblement, & les années ne lui parurent pas plus longues qu'en Europe. Ses enfans croissoient sous ses yeux ; & le plaisir de les voir, lui tenoit lieu de tout autre. Enfin ils toucherent au printems de l'âge. La nature ornoit Almontine (c'étoit le nom de sa fille) de ces graces touchantes destinées à inspirer les tendres sentimens, & disposoit son cœur à recevoir les mêmes impressions. Telle une fleur long-tems cachée sous les enveloppes de son calice, se dégage peu à peu, &, pénétrée d'une chaleur vivifiante, s'épanouit, & étale toute sa beauté.

Almont avoit plusieurs fois réfléchi sur cet objet : il n'ignoroit pas que le frere & la sœur ne se verroient pas toujours d'un œil tranquille, & ne sçavoit comment se comporter à cet égard. » Hors de la société, se disoit-il à lui-» même, leur prescrirai-je ce que la » société exige ? Si je pouvois détour-» ner leurs desirs, & les fixer sur un » autre objet, je ne balancerois pas un » instant ; mais ne pouvant leur donner » un autre cours, il faut les éteindre. » Que dis-je, les éteindre ? Est-il en » mon pouvoir ? Si je puis seulement » les engager à les vaincre : mais, si » l'amour doit les enflammer, mes soins » seront inutiles ; mes précautions mê-» me pourroient être dangereuses «. Almont prit donc le parti de fermer les yeux sur la conduite du frere & de la sœur.

Almontine, toujours aux côtés d'un frere dont elle étoit aimée tendrement,

ne le chérissoit pas moins : elle n'avoit de plaisirs, que ceux qu'elle partageoit avec lui ; & si la mort l'eût enlevé, elle n'auroit pu survivre. Quel nouveau nœud pouvoit encore resserrer un tel attachement ? L'amour ; ce sentiment flateur, ce charme puissant, ce penchant impérieux, maître de tous les autres qu'il absorbe, ou dont il tient lieu.

Almontin, son frere, jouissoit encore de toute la tranquillité de l'enfance, lorsque sa sœur ressentit les premieres atteintes de l'amour. Elle ne le vit plus sans émotion. Presque sans cesse elle fixoit sur lui des regards tendres, qu'elle n'en détournoit qu'en soupirant. Agitée, inquiéte, troublée par un mélange de peine & de plaisir qu'elle ne pouvoit concevoir, elle perdit cette gaieté vive de l'enfance, & tomba dans une douce mélancolie qui peut-être ne la valoit pas. » Almontin, cher Al-

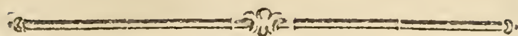
» montin, m'aimes-tu toujours, disoit-
» elle quelquefois ? Toujours avec la
» même tendresse, répondoit-il. Et
» c'est de quoi je me plains, reprenoit
» vivement sa sœur. Je t'aimai long-
» tems comme tu m'aimes : mais au-
» jourd'hui mon attachement croît ; je
» voudrois que le tien augmentât de
» même. Cet attachement que j'avois
» pour toi, je crois plutôt que je ne l'ai
» plus : un autre bien différent, & in-
» finiment plus touchant, a succédé ;
» un charme que je ne puis compren-
» dre, te rend, à mes yeux, tout au-
» tre que tu n'étois. Que ne puis-je
» t'expliquer tout ce qui se passe dans
» mon cœur ; mais je ne le conçois pas
» moi-même : que ne puis-je plutôt te
» le communiquer, & t'inspirer tout
» ce que tu m'inspires ! Mais non : com-
» me un jeune arbre planté & cultivé
» des mains d'Almont, ta beauté croît
» de jour en jour, & ma tendresse croît

» à proportion : chez toi l'âge ne fait
» rien en ma faveur ; ton attachement,
» qui reste toujours au même point, ne
» le prouve que trop «. Almontin ne
répondoit à ces tendres reproches, que
par d'innocentes caresses, qui, loin de
porter le calme dans le cœur d'Almontine, ne faisoient qu'en augmenter le
trouble.

Le frere ne tarda pas à partager les sentimens de la sœur ; le même feu se glissa dans ses veines ; le même charme se répandit sur ses sens : Almontine fut pour lui ce qu'il étoit pour elle. Atteints d'une ardeur dont ils ignoroient la nature, inquiétés par des desirs dont ils ne voyoient pas le but, ils languissoient tout près de la volupté, entre les plaisirs & les peines. Quelquefois, en comparant leur ancien attachement à la passion dont ils étoient agités, ils regrettoient le repos dont ils avoient joui ; mais ils aimoient leur

troublé actuel. » Si nous ne reſſentions » que des peines, diſoient-ils, nous ſe» rions nos efforts pour vaincre nos pen» chans : mais pourrions-nous nous pri» ver du plaiſir de nous aimer? Tant de » douceur peut-elle être mêlée d'amer» tume « ?

Enfin la nature ou le hazard éclaira ces amans. Almont devint grand-pere, & ne ſçut s'il devoit s'en applaudir, ou s'en affliger. D'un côté, l'image de la population future de ſon iſle, le flattoit; d'un autre côté, l'origine des inſulaires le chagrinoit. Il ne put cependant réſiſter long-tems à la joie de donner à ſon iſle, des habitans dont il ſe promettoit de faire le bonheur, par un ſage gouvernement; &, tant les ſentimens des hommes ſont variables, lui-même, dans la ſuite, autoriſa, par ſes loix, ce qu'il n'avoit pu voir d'abord qu'avec répugnance.



CHAPITRE X.

La famille d'Almont est menacée d'une nudité générale. Après bien des perquisitions inutiles, il fait un faux pas, tombe, & trouve ce qu'il cherchoit. Description d'une plante aérienne. Etoffes qui rajeunissent à l'usé.

LA famille d'Almont augmentoit d'année en année, & les soins paternels croissoient à proportion. Du côté des alimens, l'isle étoit suffisamment pourvue ; mais du côté des vêtemens, tout manquoit. Parmi les semences dont il avoit tiré un parti si avantageux, il ne s'en trouva pas une de lin. Un grain unique de chanvre, semé & suivi avec soin, avoit donné une plante vigoureuse, mais une plante femelle qui, n'étant pas atteinte des émanations fécondes du mâle, ne fournit que des se-

mences mortes qui ne produisirent rien. Il n'y avoit pas un seul quadrupede dans toute l'isle, & conséquemment point de laine, point de peaux dont on pût se revêtir. Almont avoit fait des essais sur l'écorce d'un grand nombre d'arbres & d'arbrisseaux, & n'en avoit pu tirer parti. Cependant le magasin d'étoffes tirées du navire, distribuées avec économie, & ménagées avec tout le soin possible, commençoit à s'épuiser : la famille d'Almont étoit menacée d'une nudité générale & prochaine. Il résolut de parcourir de nouveau toute son habitation, & d'y faire une derniere recherche. Lorsque l'isle sortit des eaux, elle étoit couverte de plantes : la plûpart périrent, n'ayant plus d'eau qui les environnât & les nourrît; quelques-unes tirerent leur nourriture de la terre, &, de marines qu'elles avoient été, devinrent maritimes. Ces plantes avoient multiplié, & couvroient tous les endroits

droits de l'iſle qui n'étoient pas cultivés, ſur-tout ceux qui ſe trouvoient à peu de diſtance de la mer. C'étoit parmi toutes ces plantes, que notre pere de famille en cherchoit qu'il pût ſubſtituer au lin & au chanvre. Ses perquiſitions durerent pluſieurs jours, & furent inutiles. Il déſeſpéra de trouver ce qu'il cherchoit ; &, pénétré de chagrin, il reprenoit le chemin de ſa cabane, lorſque ſon pied, engagé dans une ſorte de mouſſe très-déliée, mais très-forte, lui fit faire un faux pas : il perdit l'équilibre, & tomba aſſez rudement. A peine relevé, il porta les yeux ſur ce qui l'avoit arrêté avec tant de force, & vit que c'étoit une plante formée d'un aſſemblage de filets plus minces, plus legers & plus forts que la ſoie : c'étoit un lin aërien. Il s'éléve dans l'air, & flote au gré des vents. Telles, ſous les eaux de la mer, ces plantes, ornées de différentes cou-

leurs, & composées de filamens presque imperceptibles, sans force dans leur tige, sans roideur dans leurs parties, se soutiennent à la faveur de l'eau, & s'agitent au gré des flots. Heureuse chûte, dit-il, qui me fait découvrir ce que je cherche depuis si long-tems ! Il apperçut autour de lui, de côté & d'autre, quelques touffes de la même plante : mais à peine eut-il fait cinquante pas, qu'il n'en trouva plus du tout. Il n'en chercha point ailleurs ; il lui tardoit d'annoncer à ses enfans cette heureuse découverte. Il se rendit auprès d'eux, & leur montra quelques échantillons de la plante aërienne. Allez, leur dit-il, répandez-vous dans l'isle ; cherchez les endroits qui produisent un lin qui nous devient de jour en jour si nécessaire ; moissonnez la moitié de ce que vous trouverez, & revenez le plutôt qu'il sera possible.

Les fils d'Almont partirent, la joie

dans le cœur : en peu de jours, ils eurent parcouru toute l'étendue de l'isle. Le lin aërien y étoit rare ; ils n'en trouverent qu'en trois endroits différens & de peu d'étendue. La récolte fut donc peu abondante ; à peine eut-on de quoi fournir une robe à chacun des enfans d'Almont. Mais cela ne troubla point la joie que cette découverte leur causoit : ils comptoient que la culture multiplieroit ce dont la nature sembloit si avare.

Almont enseigna aux femmes les différentes manieres de filer, & aux hommes, l'art ingénieux du Tisseran. On pense bien que ces nouveaux ouvriers ne firent pas des chefs-d'œuvre : mais les matériaux qu'ils employoient, étoient d'une si grande beauté, que, malgré le peu d'art, les étoffes se trouverent d'un éclat & d'une qualité qui les rendoit égales, & peut-être supérieures à ce que les Européens vantent le plus dans ce genre.

Il n'y a point de couleurs, il n'y a pas même de nuances, dont le lin aërien ne ſoit varié; & les couleurs ſont ſi vives, que l'œil à peine en contient l'éclat. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt qu'à meſure que l'étoffe s'uſe, les couleurs, au lieu de ſe ternir, deviennent plus vives; de ſorte que les habits les plus frais, les plus éclatans & les plus recherchés, ſont ceux qui ont été portés le plus long-tems. D'un autre côté, les étoffes ſont très-fortes, quoique très-minces, & réſiſtent des ſiécles. Duncan a vu des habits preſque auſſi anciens que la République, & c'étoient les plus beaux qu'il y eût dans l'iſle.

Les étoffes des Galligènes ont encore une autre qualité, & non moins admirable. La moindre chaleur, telle que celle du corps humain, en tire des émanations qui embaument l'air. Ces odeurs n'ont de force, que ce qu'il en faut pour être ſenties, & varient com-

me les couleurs. Un bon fabriquant d'étoffes, eſt un bon parfumeur : non-ſeulement il nuance les couleurs de maniere qu'elles frappent agréablement les yeux, mais encore de maniere que les odeurs combinées frappent agréablement l'odorat. Pour l'ordinaire, quand les couleurs ſont bien entendues, le parfum eſt très-ſuave ; & dire qu'une robe ſent bon, c'eſt dire qu'elle eſt belle & de bon goût. C'eſt par les émanations, qu'on diſtingue les habits : on dit, mon habit odeur d'œillet, odeur de violette, fleur d'orange, &c. Il y a plus ; dans les aſſemblées & les cercles, les odeurs de divers habillemens ſe mêlent, ſe confondent, & n'en forment plus qu'une ; plus ou moins agréable, ſuivant les circonſtances. Il y a même des Galligènes qui jugent du ſuccès d'une entrepriſe, par l'odeur combinée des habits de ceux qui ſe réuniſſent pour l'exécution. » Si une

» chaſſe a manqué, & n'a pas fourni, » faut-il s'en étonner, dira-t-on? Quand » les chaſſeurs ſe ſont aſſemblés, l'o- » dorat étoit offenſé à s'en trouver » mal «. Comme parmi nous, on dit chez les Galligènes, avoir bon nez, pour ſignifier être habile à prévoir les événemens : mais ils prennent l'expreſſion au ſens propre, & nous la prenons au figuré. Pour prédire l'avenir, les anciens examinoient la fumée, le feu, le vol des oiſeaux, & autres choſes de cette importance : les Galligènes vont flairant, & réuſſiſſent tout auſſi-bien.

On crut long-tems que le lin aërien étoit une plante; le nom qu'on lui conſerve encore, le déſigne : mais un obſervateur trouva que c'étoit la production d'un inſecte très-mince, & ſi leger, qu'il n'eſt guère plus peſant qu'un égal volume d'air. Cet inſecte forme un très-petit bouton qui termine chaque

filet de la plante aërienne. Quand il a cessé de filer, il se forme une coque, dans laquelle il dépose un nombre infini d'œufs presque imperceptibles, que l'on prenoit pour des graines. Il vit probablement d'air, comme la plûpart des coquillages vivent probablement d'eau; & file le lin aërien, comme la moule file la soie dont elle se sert pour s'attacher aux rochers. Mais la moule est pourvue d'une sorte de colle qui lui sert à fixer, sur le rocher, l'extrémité de son fil; & l'insecte dont nous parlons, en est dépourvu. La colle dont il a besoin, sort des pores d'une plante. Partout où l'on applique cette matiere gluante, les œufs s'y attachent, s'y développent avec la plus grande facilité, & l'insecte, à peine éclos, entame son travail. Ces découvertes ont demandé du tems : il n'y a guère que soixante ans qu'on connoît tous ces mysteres. Auparavant, les étoffes étoient très-

rares parmi les Galligènes, parce qu'ils ne pouvoient réussir à multiplier l'espéce. Ils semoient des œufs, comme on seme du grain, & s'étonnoient de ne rien moissonner.



CHAPITRE XI.

La famille d'Almont découvre, d'elle-même, des vérités qu'il n'auroit pas dû leur cacher. Disputes de religion. Almont les appaise comme il peut; &, pour affoiblir les sectes, il les tolere toutes.

La découverte du lin aërien, fut la derniere que fit Almont; mais elle ne laissoit plus de besoins à sa famille. Cette sûreté, & pour les fils d'Almont, & pour leurs descendans, fit naître, dans les esprits, un calme qui acheva de faire le bonheur de cette République naissante. Dans la suite, Almont devint bisayeul; &, voyant l'isle que la Providence avoit tirée des eaux pour lui servir d'habitation, en état de fournir aux besoins, & même aux plaisirs, il porta ses regards au-delà de ceux de

ſes deſcendans qui étoient autour de lui, & vit, dans l'avenir, le peuple entier qui devoit naître de ſon ſang. Ce tableau toucha ſon cœur : ſes ſoins s'étendirent juſqu'à ce peuple futur; &, pour en aſſurer le bonheur, par des loix ſages, il conçut le projet, je n'oſe dire le plus dangereux, mais le plus ſingulier qui pût lui tomber dans l'eſprit.

Les affaires de religion lui avoient jadis attiré tant de malheurs, &, malgré les loix & la police de ſon pays, il avoit eſſuyé tant de diſgraces, qu'il réſolut de laiſſer ſa famille dans une parfaite ignorance, & de ces loix, & de cette religion. Craignant auſſi d'en ſubſtituer d'autres qui valuſſent moins, il crut que le plus prudent étoit d'abandonner ſes deſcendans à leur propre naturel, & de les laiſſer ſe former eux-mêmes des maximes de conduite & des mœurs, dont il auroit ſoin de tirer

des loix pour l'avenir. La ſeule choſe qu'il leur recommanda, fut de s'aimer mutuellement. » Le même ſang coule » dans vos veines, leur diſoit-il, & » tous vos freres ſont d'autres vous-mê- » mes. L'intérêt de l'un, doit être l'in- » térêt de l'autre. Faites donc du bien » à celui qui vous en fait, à celui qui » ne vous en fait pas, à celui qui vous » fait du mal, s'il s'en trouve dont le » cœur ſoit aſſez dur. Aimez, & par- » donnez; c'eſt le ſeul moyen d'être » heureux, & de faire des heureux, » de vivre en paix avec les autres, avec » ſoi-même «. Chéri & reſpecté comme celui auquel ils devoient tout, Almont avoit, ſur ſes fils, toute l'influence qu'il devoit avoir. Il examinoit leur conduite, leurs plaiſirs, leurs peines, leurs liaiſons, leurs querelles. Il encourageoit les uns, reprimandoit les autres, & les exhortoit tous, & toujours, à s'aimer, à s'obliger, à s'excu-

ſer réciproquement. D'après ce qu'il obſervoit, il dreſſoit ſon plan de légiſlation, qu'il continua de perfectionner le reſte de ſa vie, & qu'il ne publia que peu de tems avant ſa mort.

En formant le cœur de ſes deſcendans, il ne négligeoit pas leur eſprit : il leur donnoit le principe de toutes les ſciences & de tous les arts néceſſaires, utiles & d'agrément. Jamais il ne toucha un mot des uſages, des loix, des mœurs, de l'hiſtoire des autres habitans de la terre ; & dans la ſuite on ſçaura pourquoi. Ainſi l'agriculture, un petit nombre d'arts & l'étude des ſciences partageoient les occupations de la lignée d'Almont.

Un jour qu'il étoit environné de ſa famille, un de ſes fils prit la parole en ces termes : » Ecoute, ſage Almont : » tes enfans te parlent par ma bouche : » ils vont aujourd'hui t'expoſer des dou- » tes ſur leſquels ils réfléchiſſent depuis

» plusieurs années. Ils se sont tus jusqu'à ce jour, parce que toi-même tu
» gardes le silence sur l'objet de leurs
» recherches. Maintenant leurs réflexions les accablent; ils vont s'expliquer : écoute & juge. Nous voyons
» bien qu'une plante naît d'une autre
» plante; un animal, d'un autre animal : mais les premieres de toutes
» ces plantes, les premiers de tous ces
» animaux, qui leur a donné l'être?
» Nous voyons que le feu est un principe d'activité qui met toute la nature
» en mouvement : mais ce principe lui-même, quelle main l'a mis en jeu?
» Il existe des corps; chacun de ces
» corps a sa place dans l'ordre des êtres,
» & tout obéit à des loix immuables :
» mais ces corps, pourquoi existent-ils;
» cette place qu'ils occupent, qui la
» leur a désignée; ces loix qui réglent
» leurs mouvemens, qui les a prescrites? L'ouvrage annonce l'ouvrier;

» le navire, un constructeur; & l'uni-
» vers, un être suprême. C'est lui qui
» allume le soleil pour éclairer les ha-
» bitans de la terre, comme Almont,
» dans l'ombre de la nuit, allume un
» flambeau pour éclairer sa famille.
» Voyez les cantons de notre isle, où
» nos travaux ne se sont pas étendus:
» une nature sauvage annonce que la
» main intelligente de l'homme n'en a
» point approché. Voyez les lieux où
» nous avons planté des bosquets, alli-
» gné des avenues, construit des habi-
» tations, & semé nos grains: tout y
» marque la sagesse d'Almont, le tra-
» vail de ses fils, & l'intelligence acti-
» ve des uns & des autres. Si les élé-
» mens étoient confondus, & que l'u-
» nivers ne formât qu'un cahos, je de-
» manderois encore pourquoi cette
» masse informe existeroit. Mais les élé-
» mens mis en œuvre, toutes choses
» rangées à leur place, les êtres orga-

» niques naiſſant, croiſſant, mouvant
» ſelon les loix qui leur ſont impoſées,
» l'univers entier déployé avec tant
» d'ordre & de magnificence : un tel
» ouvrage peut-il laiſſer le moindre
» doute ſur l'intelligence & la puiſſan-
» ce infinie de l'ouvrier? O ſage Al-
» mont, que ne devons-nous pas à tes
» ſoins ! Tu nous as donné le jour ; tu
» as pourvu à notre ſubſiſtance ; tu nous
» as enſeigné les arts qui font la dou-
» ceur de la vie ; tu as développé les
» facultés de notre ame, & tu nous
» apprends à penſer. Mais que ne de-
» vons-nous pas encore à celui qui nous
» a donné l'être, qui répand autour de
» nous de quoi ſatisfaire nos beſoins,
» de qui nous tenons ce germe d'intel-
» ligence que tu prends tant de ſoin à
» cultiver? Que ne devons-nous pas à
» celui auquel nous te devons toi-mê-
» me? Comment nous expliquer à lui ;
» comment lui marquer notre recon-

» noiſſance ; comment lui rendre les
» hommages qui lui ſont dûs ? Eclaire
» tes enfans, ſage Almont ; ôte-les
» d'erreur, s'ils y ſont tombés ; &, s'ils
» ont entrevu la vérité, acheve de la
» développer à leurs yeux «.

Pénétré des raiſons que ſa bouche annonçoit, l'Orateur des fils d'Almont parloit avec feu ; ſa voix avoit je ne ſçai quoi de touchant ; il intéreſſoit, il faiſoit aimer les vérités qu'il montroit. Ses freres portoient leurs regards, tantôt ſur lui, & ſembloient l'encourager, tantôt ſur Almont, & tâchoient de voir, dans ſes yeux, ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Almont, comme un homme qui apprend inopinément le ſuccès d'un projet important, prêtoit une oreille attentive : ſon ame, ſurpriſe & émue, goûtoit un plaiſir inexprimable, & ſes yeux ſe mouilloient de ces larmes délicieuſes que répandent la tendreſſe & la joie. Il embraſſa ſes enfans,

& les félicita d'être parvenus d'eux-mêmes aux grandes vérités dont il attendoit avec impatience qu'ils lui parlassent. Il les exhorta à se pénétrer de plus en plus de la reconnoissance qu'ils devoient à cet Être créateur & bienfaisant, que les seules lumieres naturelles leur avoient décelé. Enfin il institua des fêtes particuliérement destinées à lui rendre hommage : & telle fut la premiere lueur de religion qui éclaira les Galligènes.

Plusieurs années s'écoulerent, sans que les descendans d'Almont avançassent plus loin, du côté de la religion : mais, dans la suite, de nouvelles réflexions leur firent faire de nouveaux progrès. Ils se demandoient, les uns aux autres, quelle étoit la substance qui, dans eux, sentoit, desiroit, raisonnoit. Les uns crurent que la matiere, par l'organisation, prend la faculté de penser, & la perd par la destruction de

ces mêmes organes. Les autres ne concevoient point qu'un élément pût devenir penſant, par la ſeule raiſon qu'il ſe trouve poſé d'une certaine maniere à côté d'un autre : ils crurent que l'ame eſt immatérielle. L'opinion des premiers arrête l'imagination à la deſtruction de la machine : mais l'opinion des autres ouvre une porte aux conſéquences les plus étendues. Si ce qui penſe dans nous eſt immatériel, il eſt indeſtructible : que devient-il à la mort ? Rentre-t-il dans une maſſe totale de ſubſtance penſante, comme le corps retourne à la maſſe totale des élémens ? Va-t-il animer un autre corps ? Tombe-t-il entre les mains de l'Être tout-puiſſant, qui lui faſſe un ſort heureux, ou malheureux, ſelon ſon mérite ? Chacune de ces opinions, & pluſieurs autres trouverent des partiſans ; de ſorte que la famille d'Almont ſe diviſa en je ne ſçai combien de ſectes. Les diſputes

devinrent fréquentes, & s'animerent; & la diſſenſion vint à tel point, qu'Almont s'en apperçut. Il frémit, en apprenant quelle en étoit la cauſe. » O » ciel ! s'écria-t-il, des hommes igno- » rans, & qui paſſent leur vie ſans pen- » ſer, ne ſont guère au-deſſus de la » brute; & des hommes inſtruits qui » réfléchiſſent, ne peuvent vivre en » paix «. Il calma, de ſon mieux, les eſprits, en remontrant que chacun voyoit à ſa maniere, & qu'il ne falloit, ni s'en étonner, ni s'en choquer; que celui qui ſe croyoit le plus près de la vérité, en étoit ſouvent le plus éloigné; qu'il falloit ſe défier de ſentimens que l'on prend & que l'on quitte avec des raiſons toujours les mêmes, & qui ne perdent ou n'acquierent de poids, que ſelon notre façon de les enviſager; que la diverſité des opinions devoit diminuer la confiance que nous avons aux nôtres, & non pas nous aigrir

contre celles de nos freres ; qu'enfin l'erreur étoit digne de pitié, & non pas de haine. En même tems il prit le parti de porter une loi qui établiroit une pleine liberté de penser sur tous ces objets.

Jamais loi ne fut mieux observée. Il n'y a peut-être pas aujourd'hui cent Galligènes qui tiennent la même opinion ; & la République est divisée en un nombre infini de sectes. De-là, l'esprit de parti, les disputes éternelles, les invectives substituées aux raisons, les repliques ameres, les animosités, dont la plûpart se terminent en haines & en persécutions sourdes : & voilà les hommes. Forcez-les d'adopter telle opinion, la moitié perdra plutôt la vie : laissez-leur la liberté de penser, ils en abuseront, & la moitié sera haïe de l'autre, & la haïra.



CHAPITRE XII.

Siécles d'or des Galligènes. Belles Sentences de Duncan : on les refute.

LE bonheur qui peut ſe troubler par la diſette, & s'affermir par l'abondance, a toujours ſon principe dans le cœur : c'eſt-là qu'il faut le faire germer. Tant qu'Almont vécut, il contint les eſprits, non par cette ſévérité que les loix oppoſent au vice, mais par cette crainte filiale qui attache au devoir & le fait aimer. Dans ces tems fortunés, les Galligènes furent vraiment heureux ; ils avoient de la vertu & le néceſſaire.

De quelque côté qu'on portât les yeux dans l'intérieur & ſur les bords de l'iſle, tout annonçoit l'abondance. Les herbes marines étoient devenues des pâturages. Mille eſpéces de poiſſons en tiroient leur ſubſiſtance, & habitoient

les grottes humides formées par les vuides qui se trouvoient entre les rochers. Des coquillages de tout genre, y trouvoient aussi leur nourriture. Ceux-ci, immobiles & fixés sur les fonds, recevoient leur aliment de l'eau dont ils étoient environnés. Ceux-là, rampans sous les eaux, alloient de côté & d'autre chercher une nourriture plus solide. Divers oiseaux marins s'étoient aussi établis sur les côtes. Les uns voloient en rasant les eaux, observoient leur proie, & se plongeoient rapidement pour la saisir. Les autres, rassasiés & sans besoins, s'élevoient dans l'air, planoient à perte de vue, sembloient s'éloigner pour ne plus revenir, & reparoissoient l'instant d'après : l'air retentissoit des cris que la nature tiroit de leurs organes agréablement affectés. D'autres, pour construire leurs nids, se retiroient au midi de l'isle, où la chaleur favorisoit leurs travaux. Là ils bâ-

tiſſoient leurs nids; là prenoient naiſſance leurs petits; là ſe traçoit le tableau des ſollicitudes maternelles.

Dans l'intérieur de l'iſle, les oiſeaux domeſtiques multiplioient de toute part. De jour en jour les plantations s'embelliſſoient. Nourris dans un terroir neuf & fertile, les arbres s'élevoient avec vigueur; les ombrages devenoient plus épais; les promenades plus agréables; les fruits plus abondans & plus ſavoureux; les moiſſons plus étendues & plus riches: tout prenoit, autour des Galligènes, une face riante, & leur ame, que nul chagrin ne reſſerroit, s'ouvroit toute entiere à ces ſentimens délicieux qu'inſpire la ſimple nature.

Un travail aiſé les occupoit de tems en tems, ſans les fatiguer. C'eſt ainſi que le ſage, qui jouit à la campagne du repos que ne goûterent jamais les habitans des villes, occupe quelquefois

ſon loiſir des travaux, des arts & de l'agriculture.

Ils ne connoiſſoient point ce deſir inquiet d'être tout autre choſe que ce que l'on eſt ; fruit malheureux de la différence & de l'inégalité des conditions. Ils avoient tous le même ſort, & l'un n'étoit point un objet d'envie pour l'autre. Les biens & les maux leur étoient communs : dans l'origine ils avoient eu les mêmes craintes, en conſidérant ce qui leur manquoit ; dans la ſuite ils eurent la même joie, en conſidérant qu'ils étoient pourvus de tout ce qui leur étoit néceſſaire. Sans idées que celles que leur avoit données Almont, ils ne connoiſſoient d'autres uſages, d'autres vertus, d'autres plaiſirs, d'autres biens que les leurs. Sans doute on ne peut être plus heureux qu'ils étoient, ſi on le peut : ils l'ignoroient, & nul deſir ne troubloit leur tranquillité.

Peu

Peu versés dans cette morale subtile, qui fait tant de dissertateurs & si peu de vertueux, ils avoient cette simplicité de cœur qui embrasse la vertu par instinct, & la trouve aimable par elle-même, sans savoir pourquoi.

Almont, qui avoit pourvu à leur nourriture, qui leur avoit donné des vêtemens, qui leur enseignoit les arts, qui leur prêchoit la vertu, la pratiquoit & la faisoit aimer, Almont, qui ne s'étoit occupé que de leur bonheur, étoit l'objet de leur tendresse & de leur vénération. » Quelle douleur pour Al-» mont, disoient-ils, si je néglige ce » devoir, si je me venge de cette in-» jure, si je donne ce chagrin à mon » frere « ! » Quel plaisir pour Almont, » si je rends ce service à sa famille, si » je fais cette action vertueuse, si je » sauve mon frere de ce péril « ! La satisfaction d'Almont étoit la mesure de celle de ses descendans; son cha-

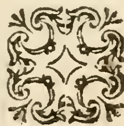
grin faisoit le leur, & sa volonté étoit leur loi. Que de vertus sous la conduite de ce vieillard vertueux ! C'étoit vraiment le siécle d'or des Galligènes.

Duncan, qui raconte tout ceci d'après la tradition, fait en cet endroit de profondes réflexions, comme à son ordinaire. Il ne croit pas plus au siécle d'or des Galligènes, qu'au siécle d'or des poëtes, & au regne des dieux d'Egypte. » Voilà comme les peuples sont » faits, dit-il ; ils voyent ce qu'ils sont, » & sentent ce qu'ils devroient être. » On se forme l'idée d'une societé » beaucoup plus vertueuse que celle » dont on fait partie ; on réalise en- » suite cette idée en l'attachant à ses » ancêtres, &, comparant cette so- » ciété imaginaire avec la société ac- » tuelle, on crie à la corruption. On a » tort ; les hommes ont toujours été » les mêmes, quant au fond ; ils n'ont » changé que dans la forme ; il y a tou-

» jours eu des méchans, des gens bas,
» des traîtres, des scélérats. Un tems
» peut se comparer à l'autre ; si nous
» ne valons rien, nos peres ne valoient
» pas mieux, & sans doute les Galli-
» gènes ont toujours été ce qu'ils sont «.

Je ne suis point du tout de l'avis de Duncan, & je crois assez au siécle d'or de la famille d'Almont. Tous les établissemens sont admirables dans leur nouveauté. L'ardeur des chefs qui veulent fonder solidement leur ouvrage ; le zèle des particuliers qui s'attachent à affermir un établissement dont ils se regardent, sinon comme auteurs, du moins comme coadjuteurs ; le desordre qui n'ose encore se montrer dans ces tems de ferveur ; tout cela contient les esprits, & maintient la loi. Mais, dans le laps des tems, quand l'établissement est devenu solide, les fondateurs & les coadjuteurs n'existent plus ; on cesse de s'intéresser à soutenir, avec

fermeté, un régime qu'on n'a ni établi, ni perfectionné; le zèle se refroidit & s'éteint. Les desordres perdent peu-à-peu ce qu'ils avoient d'odieux, se multiplient, & même deviennent de mode. Les loix sont mal observées; les vices s'accréditent; un siécle de fer succede au siécle d'or. Et, comme avec le tems, la société s'est formée & perfectionnée, avec le tems, & par degrés, elle dégénere, décline & tombe. Ainsi rien n'empêche de croire que les Galligènes ont été beaucoup mieux qu'ils ne sont, qu'entr'eux les vertus sont bien plus rares qu'autrefois, & que leur République penche vers sa chûte, comme beaucoup d'autres.



CHAPITRE XIII.

Loix qui ne plairont pas à bien des Lecteurs. Duncan n'en dit rien ; mais il n'en pense pas moins.

COMME un vieux chêne que la ſeve abandonne peu à peu, laiſſe chaque année quelques rameaux ſans feuilles, & finit par ſe deſſécher entierement, Almont, après une longue vie, déchut peu à peu de ſa vigueur, & menaçoit ruine. Après avoir eſſuyé une longue ſyncope, ſentant que ſa fin n'étoit pas éloignée, il fit aſſembler ſa nombreuſe famille. » Mes enfans, leur dit-il, je » vous ai tous appellés, pour vous faire » mes derniers adieux. Je termine une » carriere dont le commencement a été » orageux, la fin conſolante, & la to- » talité laborieuſe. Depuis votre exiſ- » tence, je me ſuis oublié moi-même,

» pour ne m'occuper que de vous.
» Toutes vos passions m'ont ému, com-
» me vous-mêmes : j'ai vu vos fautes
» avec amertume, comme si je les eusse
» commises, & vos vertus avec joie,
» comme si votre mérite eût été le
» mien. Je vais maintenant, dans le sein
» de la Providence, goûter le repos
» que j'ai toujours desiré, & dont je
» n'ai jamais joui. Je vous quitte ; mais
» mon cœur reste parmi vous, & ma
» tendresse ira au-delà du tombeau.
» Souvenez-vous de votre pere com-
» mun ; souvenez-vous de son amour
» pour vous ; souvenez-vous d'Almont,
» non pour rendre un vain hommage
» à sa mémoire, mais pour vous affer-
» mir dans la pratique des vertus.

» Tant que j'ai vécu, j'ai été le lien de
» votre société : maintenant que la mort
» m'enleve pour jamais de ces lieux,
» qui me représentera parmi-vous ?
» Qui veillera sans cesse à la paix & au

» bon ordre ? Ecoutez, mes enfans,
» j'ai rédigé des loix, dans lesquelles
» j'ai fait passer toute mon ame. Almont ne mourra pas totalement, il
» respirera dans ces loix; il continuera
» de vous éclairer, de vous guider, de
» veiller à votre bien-être. Jurez de les
» observer; jurez pour vous, pour vos
» descendans, pour toute votre postérité; donnez à votre pere commun
» la consolation de voir que vous affermissez pour jamais votre repos &
» votre bonheur «.

On fit ensuite la lecture des loix; elles étoient conçues en ces termes :

» Nous adorerons Dieu, & nous
» l'adorerons en esprit; sans lui élever
» aucun temple, car il est par-tout;
» sans lui dresser aucune statue, car on
» ne le peut figurer; sans lui faire aucun sacrifice, car il ne demande que
» l'hommage du cœur.

» Nous nous aimerons mutuelle-

» ment comme enfans de la même » mere, qui est la République : les » liens du sang que nous ne connoî- » trons pas, ne réuniront point, sur une » seule famille, un attachement que » nous devons au corps des citoyens.

» Aucun n'aura rien qui soit à lui ; » tout sera à la République, tout ap- » partiendra à tous.

» On ne dira jamais, cette femme » est à moi ; car chaque femme sera » l'épouse de tous les citoyens, chaque » citoyen sera l'époux de toutes les » femmes.

» Nul ne verra personne au-dessus » de soi, ni personne au-dessous ; nous » serons tous égaux : les vieillards nous » serviront de Magistrats ; mais la sou- » veraineté résidera dans le peuple as- » semblé.

» De toutes les occupations de la » vie, aucune ne nous paroîtra préfé- » rable aux autres ; car celles qu'on

» pourroit prendre pour les moins re-
» levées, ſont toujours les plus utiles :
» tel, livré hier aux ſciences les plus ſu-
» blimes, aujourd'hui, la bêche à la
» main, laboureta la terre, & ſaura
» qu'il y a tems pour penſer & tems
» pour agir.

» Aucun de nous ne prétendra ſatis-
» faire toutes ſes paſſions, & n'aſpirera
» point à une félicité parfaite qui ne ſe
» trouve nulle part : nous tendrons au
» plus grand bonheur poſſible, & nous
» le trouverons en ne nous écartant
» jamais des loix «.

Pendant le diſcours d'Almont, pendant la lecture des loix qu'il propoſoit, l'aſſemblée étoit l'image de la déſolation. Les uns, proſternés contre terre; les autres, triſtement penchés ſur le lit d'Almont; ceux-ci, la tête baiſſée & le regard abattu; ceux-là, les yeux & les mains élevés vers le ciel; tous baignés de leurs larmes, annonçoient,

par des ſanglots, leur reconnoiſſance, leur tendreſſe, leur douleur & leur ſoumiſſion.

Almont les fit approcher l'un après l'autre, & leur fit prêter ſerment entre ſes mains. Il les embraſſoit enſuite, en leur recommandant la douceur, la paix & l'amour de leurs freres.

Cette triſte cérémonie demanda du tems. Almont ſembloit devoir ſuccomber; mais l'importance qu'il attachoit à cet acte authentique, ſon amour paternel porté au plus haut point, en ce moment où il alloit s'éteindre avec ſa vie, enfin le ſpectacle de ſa famille affligée & ſoumiſe, avoient ému ſes ſens: un mouvement de fievre lui prêta une force paſſagere; ſon viſage s'étoit revivifié; ſes yeux éclatoient d'une lumiere douce & vive, & ſa voix avoit quelque choſe de plus qu'humain.

Mais à peine eut-il achevé, que la fiévre tombée l'abandonna à toute ſa

foibleſſe : ſon teint pâlit ; ſes yeux s'obſcurcirent ; ſa voix mal aſſurée à peine ſe fit entendre : » Je meurs, dit-» il ; adieu, chers enfans, ſoyez fidèles » à vos ſermens, & ſur-tout aimez-» vous mutuellement «. Il ne prononça pas diſtinctement ces derniers mots : il expiroit.

En ce moment fatal, les fils d'Almont jetterent des cris douloureux : ils s'embraſſoient, ils ſe ſerroient étroitement, en gémiſſant. Ils jurerent de nouveau, ſur le cadavre de leur pere commun, qu'ils ſeroient à jamais obſervateurs de ſes loix. » Almont eſt » mort, diſoient-ils, &, avec lui, no-» tre plus douce ſatisfaction. Ses yeux » ne verront plus le bonheur de ſes en-» fans ; ſes paroles ne nous encourage-» ront plus à la vertu. Qui nous aimera » comme il nous aimoit ? Qu'aime-» rons-nous autant que nous l'aimions ? » Il n'eſt plus : qu'au moins ſes dernie-

» res volontés vivent à jamais parmi
» nous, & paſſent chez nos derniers
» neveux «.

Ainſi mourut Almont; & telles ſont les loix qu'il laiſſoit aux Galligènes. De ces loix tirent origne leurs uſages divers, leurs opinions dominantes, leur morale, ſouvent ſi ſinguliere, & quelquefois biſarre. Les anciens lui ſuccéderent ſous le nom de Magiſtrats. On ſuivit exactement ſes plans, & pour le gouvernement, & pour les établiſſemens qu'on devoit faire, à proportion que la population augmenteroit. On bâtit la ville ſur le lieu même qu'il avoit déſigné. Enfin toutes ſes volontés ont été exécutées de point en point : Almont ſemble encore gouverner les Galligènes. Mais tout eſt bien déchu, diſent-ils, quant aux mœurs, aux vertus, & conſéquemment au bonheur.

CHAPITRE XIV.

Profonde ſageſſe de Duncan, qu'on n'en veut pourtant pas croire.

Outre ces loix, il y a, chez les Galligènes, bien des réglemens, que notre frere de France n'a jamais pu goûter. Tel eſt, par exemple, celui dont nous allons parler. L'étendue & la fécondité de l'iſle conſidérées, & calcul fait, Almont avoit trouvé que ſon habitation ne pouvoit fournir à une ſubſiſtance aiſée, que pour cent mille hommes. En conſéquence, il avoit fait un réglement, par lequel il étoit ordonné que, dès que le nombre des citoyens auroit monté à plus de cent mille, on feroit abſtinence des femmes, juſqu'au tems où ce nombre ſeroit diminué. Voilà ce que Duncan ne pouvoit paſſer à un Légiſlateur de Galligenie.

» Un principe que toute ſaine poli-
» tique doit ſe propoſer, diſoit-il,
» c'eſt de favoriſer la population. Dans
» une ſociété, comme dans une famille,
» c'eſt une choſe horrible que de dire,
» nous aurons ſoin de n'avoir que tel
» nombre d'enfans. Favoriſer la popu-
» lation, c'eſt être, après Dieu, le
» créateur des hommes. Mettre obſta-
» cle à leur naiſſance, équivaut à les
» tuer. Plus les hommes multiplient,
» plus l'induſtrie trouve de reſſources à
» leur ſubſiſtance. Ces terres ſont-elles
» auſſi fécondes, qu'elles peuvent le
» devenir par un travail aſſidu ? A quoi
» bon ces boſquets & ces promenades ?
» Que ne deſſéche-t-on cet étang d'eau
» ſalée, plus propre à vos plaiſirs, qu'à
» rien d'utile « ?

En vain on lui repréſentoit qu'il ne
ſuffiſoit pas de multiplier les hommes,
pour les nourrir ſeulement, qu'il fal-
loit auſſi penſer à leur bonheur ; qu'on

ne voyoit pas qu'il fût si beau de donner l'être à des hommes, pour les attacher à des rochers, & leur faire gagner, à force de travail & de sueur, une vie qui ne promettroit qu'une continuation de peines. Duncan vouloit absolument qu'on multipliât, qu'importe quel dût être le sort des multipliés.

» Nous autres, ajoutoit-il, qui sommes philosophes, & qui entendons si bien les intérêts de l'humanité, quoique nous ne pensions guère à rendre les hommes heureux, cela n'empêche pas que nous ne cherchions tous les moyens possibles d'en accroître le nombre; & nous avons là-dessus les beaux livres du monde. Parmi vos freres d'Europe, beaucoup ne se marient point: ce sont autant de fleurs qui avortent & ne produisent aucun fruit. De ceux qui se marient, la plûpart ne veulent avoir

» qu'un petit nombre d'enfans, & se
» comportent en conséquence : ils crai-
» gnent autant d'en avoir une certaine
» quantité, que de n'en avoir point du
» tout. La politique n'a jamais pu réuſ-
» ſir à détruire ces ſyſtêmes dangereux ;
» & même la religion a menacé en vain.
» Quoi qu'on leur diſe à cet égard, ils
» vous répondent tous : rendez-nous
» heureux, nous voudrons bientôt avoir
» des enfans auxquels nous puiſſions
» faire part de notre bonheur. Mauvais
» raiſonnement, comme vous voyez ;
» car il faut commencer par avoir des
» enfans, avant que de s'occuper de
» leur ſubſiſtance & de leur bien-être.
» Quand on a vu donc qu'il n'y avoit
» rien à gagner ſur ces gens-là, la po-
» litique s'eſt tournée habilement d'un
» autre côté, & l'on a pris un biais. On
» s'eſt aviſé d'introduire & de favoriſer
» de toutes ſes forces, les arts pure-
» ment de luxe. Des familles ſans nom-

» bre y trouvent leur ſubſiſtance, &
» multiplient à la place de ceux qui ſe
» refuſent à la population, mais dont
» les dépenſes nourriſſent les autres.
» Outre cela, nous avons des terres ſté-
» riles, & nous avons dit, plaçons là
» des hommes qui multiplient, & qui
» tirent, comme ils pourront, leur
» nourriture de ces terroirs ingrats.
» Vous voyez qu'aſſez peu ſoucieux de
» ce qu'ils deviendront, nous faiſons
» pourtant tout ce qu'il eſt en nous pour
» avoir des hommes. Il eſt vrai que
» nous ne réuſſiſſons guère. Il n'y a pas
» un ſiécle que nous avions beaucoup de
» terres en friche, & qu'à peine on
» avoit une idée du luxe : la popula-
» tion cependant alloit beaucoup mieux
» qu'aujourd'hui. Mais cela viendra :
» au moins tous nos livres diſent que
» cela doit venir «.

J'admire les raiſonnemens de Dun-

can : mais mon avis eſt qu'Almont avoit raiſon, & que les Galligènes ont une bonne loi.



CHAPITRE XV.

Des connoiſſances, interdites aux Galligènes, deviennent, comme de raiſon, les plus répandues parmi eux.

LES deux Galligènes qui, les premiers, avoient accueilli Duncan ſur le bord de la mer, avoient eu raiſon de lui dire que, ſi loin de ſa patrie, il ſe trouveroit pourtant en pays de connoiſſance. Il vit, avec étonnement, qu'un peuple, reclus dans une petite iſle, & ſequeſtré du reſte des nations, les connoiſſoit pourtant, comme s'il les avoit fréquemment pratiquées. A chaque inſtant, ils entroient avec lui dans les détails les plus curieux; &, comme il le dit lui-même, il trouvoit à s'inſtruire ſur ſes propres mœurs, à pluſieurs milliers de lieues loin de chez lui.

Il leur demanda comment, ſans

avoir aucune communication avec les hommes, ils les connoiſſoient ſi bien, & par quels moyens inouis ils pouvoient ſe faire un tableau ſi précis de toute la terre, ſans qu'aucun d'eux eût jamais ſorti de ſon étroite habitation. » Nous » n'avons eu qu'un Maître, lui répon- » dit-on, mais un grand Maître : c'é- » toit Almont. Almont, heureuſement » pour ſes deſcendans, étoit inſtruit. » Conſommé dans pluſieurs genres, il » avoit, ſur les autres, ces principes » lumineux qui menent ſi loin un eſprit » clairvoyant. Il ſe fit un devoir de » faire paſſer à ſes fils, toutes ſes con- » noiſſances, ſur-tout celles qui con- » cernoient la phyſique, les mathéma- » tiques, les arts & métiers. Ce que les » circonſtances & le petit nombre des » ſiens lui permettoient, il le mettoit » en pratique; le reſte, il l'enſeignoit » de bouche; il en écrivoit des traités, » & donnoit ainſi des leçons à ſes deſ-

» cendans futurs. Tandis qu'Almont
» s'occupoit de ces écrits utiles, qui
» devoient paſſer dans les mains de
» tous ſes deſcendans indiſtinctement,
» il travailloit à un autre, qui, tant
» qu'il vécut, ne fut lu de perſonne,
» & qui, après ſa mort, ne devoit être
» confié qu'aux ſeuls anciens. Pluſieurs
» fois il fut tenté de jetter ce manuſcrit
» au feu. Il n'en fit rien, &, dans ſa
» préface, il en dit les raiſons. *Les*
» *choſes*, dit-il, *que je traite ici, ſont*
» *d'une telle nature, que je ne ſçai s'il*
» *n'eût pas été prudent de les laiſſer pour*
» *jamais dans l'oubli. Le bien qui peut*
» *réſulter des connoiſſances qu'on y trou-*
» *vera répandues, m'a paru d'un aſſez*
» *grand poids, pour l'emporter ſur le mal*
» *qui pareillement peut en réſulter. Il eſt*
» *des connoiſſances utiles, tant qu'elles ne*
» *paſſent qu'aux ſages, & qui deviennent*
» *dangereuſes, dès qu'elles ſe divulguent.*
» *Celles-ci, ou nulle autre, ſont de ce genre.*

» *Si les anciens ſe les tranſmettent ſucceſſi-*
» *vement, je ne doute nullement qu'elles*
» *ne leur ſoient très-avantageuſes ; mais,*
» *s'ils les rendent publiques, je crains que*
» *le fruit qu'ils en auroient retiré, ne de-*
» *vienne un poiſon entre les mains des au-*
» *tres. Au reſte, j'écris pour le bien : mal-*
» *heur à quiconque y puiſera le mal.* Vous
» ne diriez jamais de quoi traitoit ce
» livre, interdit avec tant de rigueur.
» C'étoit un abrégé raiſonné de l'hiſ-
» toire & des mœurs de toutes les na-
» tions. En Europe, vous faites lire ces
» ſortes d'ouvrages à des enfans ; cela
» même entre dans le plan de leur édu-
» cation ; & le ſage Almont à peine
» permet cette lecture à des vieillards
» affermis dans la vertu. On vit dans
» la ſuite, & nous voyons encore au-
» jourd'hui, combien ſes idées étoient
» judicieuſes, & ſes craintes bien fon-
» dées. Son manuſcrit, comme il l'a-
» voit exigé, reſta inviolablement en-

» tre les mains des anciens : jamais Gal-
» ligène n'en lit une ſeule ligne, que
» l'âge, en le mettant au nombre des
» Magiſtrats, ne lui ouvre ce livre ſa-
» cré. Mais en quel lieu de la terre, des
» connoiſſances ſecrettes, confiées à
» pluſieurs perſonnes, ne ſe ſont ja-
» mais répandues au-delà ? Une liqueur
» verſée ſucceſſivement dans pluſieurs
» vaſes, en trouve toujours quelques-
» uns qui la laiſſent fuir. C'eſt ce qui
» ne manqua pas d'arriver au ſecret des
» anciens. Toujours quelqu'un d'entre
» eux hazardoit quelques lignes du livre
» défendu : peu à peu tout fut révélé.
» Vous ſçavez avec quelle facilité les
» connoiſſances qui nous ſont interdi-
» tes, ſe placent dans la mémoire. Au-
» jourd'hui, il n'eſt peut-être pas un
» Galligène qui ne ſoit auſſi inſtruit
» que les anciens, de l'hiſtoire des dif-
» férentes nations, de leur politique,
» de leurs loix, de leurs religions. Cha-

» cun voit toutes ces choſes à ſa ma-
» niere : les uns, avec des paſſions dou-
» ces & peu de lumieres, admirent la
» bizarrerie des autres peuples. *Quoi!*
» diſent-ils, *nous ſommes ſur la terre les*
» *ſeuls hommes raiſonnables! Les Euro-*
» *péens, ces gens ſi ingénieux, nos freres*
» *même, plus ingénieux que tous les au-*
» *tres, ont une conduite & des loix ſi éloi-*
» *gnées de la ſimple nature! Chacun d'eux*
» *a une femme qui eſt à lui, & n'en a*
» *point d'autres; il a des enfans qui ſont*
» *les ſiens, & ceux des autres ne le tou-*
» *chent en rien; il a un coin de terre en*
» *propriété, & n'a droit à nul autre!*
» *Qu'arrive-t-il donc, quand ſa terre ne*
» *rapporte point, quand ſes enfans meu-*
» *rent, & qu'il ſe dégoûte de ſa femme?*
» *Se paſſe-t-il du ſexe, demeure-t-il ſans*
» *appui, & meurt-il de faim?* Les au-
» tres, avec des paſſions fortes, & ſur-
» tout ceux que l'ambition domine,
» donnent toute leur approbation à la
» politique

» politique étrangere, qui les mettroit
» à portée de ſatisfaire leurs paſſions.
» A les entendre, nos loix ne ſont bon-
» nes que pour des enfans. Les étran-
» gers ont connu l'homme, & lui don-
» nent les moyens de ſatisfaire ſes paſ-
» ſions, ſans troubler l'ordre. Chez
» eux, par exemple, un ambitieux peut
» parvenir aux plus grands honneurs,
» & les actions qui l'y conduiſent, ſont
» préciſément les plus utiles au bien
» général. Pluſieurs, en conſidérant
» tant de religions, de loix, d'uſages
» divers & ſouvent oppoſés, voyant
» que ce qui étoit juſte dans un pays,
» étoit injuſte ailleurs, & que les ver-
» tus d'un peuple étoient les vices d'un
» autre, ont cru que toutes ces choſes
» étoient de convention, & qu'il n'y
» avoit eſſentiellement, ni bien, ni
» mal moral, ni vice, ni vertu. Quel-
» ques-uns, & ceux-ci ſont les plus ra-
» res, toutes réflexions faites, ont penſé

» qu'à l'égard de la ſociété, il n'exiſte
» qu'une ſeule vertu élémentaire &
» immuable, qui eſt l'amour de ſes ſem-
» blables; que, de cette vertu univer-
» ſellement reconnue & applaudie de
» toutes les nations, découlent celles
» qui varient ſelon les climats, les ca-
» ractères, les beſoins des différens
» peuples. Ils ſçavent que, dans toute
» ſociété, il faut un frein aux cupidi-
» tés, & ſont les premiers à ſe l'impo-
» ſer. Ils ſe ſoumettent ſtrictement à
» la loi, qu'ils reſpectent lors même
» qu'ils ne l'approuvent pas; &, tou-
» jours prêts d'excuſer les négligences
» des autres, ils ne s'en permettent
» aucune «.



CHAPITRE XVI.

Duncan reçoit une leçon de morale d'une Galligène. Il se fâche, s'appaise, & convient de ses torts.

Il y avoit, parmi les Galligènes, une femme célebre, & généralement considérée : son nom étoit Alcine. Elle étoit belle, disoit-on, & l'ignoroit seule; sçavante, & n'en avoit point les prétentions; judicieuse, & ne s'en doutoit pas. Duncan, qui sçavoit qu'on est toujours indulgent pour le sexe, & que, parmi les femmes, de petits mérites se font souvent de grandes réputations, voulut juger Alcine par lui-même. Il eut plusieurs entretiens avec elle, & parla, avec éloge, de ses graces, de son esprit & de ses connoissances.

Un jour, ils s'entretenoient de litté-

rature, & Duncan apprécioit les talens des nations. Pour les belles choſes, diſoit-il, je veux croire que les Galligènes & les autres peuples y réuſſiſſent auſſi-bien que nous autres François; mais, pour le joli, à nous la palme. Par exemple, il n'eſt point d'endroit, dans le monde, où l'on tourne auſſi adroitement un vaudeville, une chanſon bachique, un air tendre.

ALCINE.

Nous avons auſſi nos chanſonniers, & leur verve n'eſt point à mépriſer. Je vous citerois mille petites choſes de ce genre, plus charmantes les unes que les autres. Que trouvez-vous de celle-ci, par exemple :

* *Cruelle Eglé, pourquoi me fuyez-*

---

* Nous avons dit que la langue de Galligenie n'eſt pas tout-à-fait la nôtre : la chanſon eſt traduite. Duncan ne s'eſt pas donné la peine de la mettre en vers, ni moi non plus.

vous, comme le poisson fuit devant l'oiseau cruel qui s'élance dans l'eau pour le dévorer. Mes soins & mon amour n'adouciront-ils jamais cette fierté sauvage qui s'oppose à mon bonheur ? Comme vous, le fruit de la vigne a d'abord je ne sçai quoi d'austere ; mais bientôt il prend cette douce saveur qui nous le rend si agréable. Que craignez-vous de moi ? Ai-je jamais prétendu vous engager dans ces longues passions qui sont le tourment du cœur, juste punition de la constance ? Non, Eglé, votre amant est digne de vous : toute la République n'en peut fournir un plus inconstant & plus leger. Semblable à la diligente abeille, je voltige de fleurs en fleurs, &, sans m'arrêter nulle part, je cueille par-tout le miel de la volupté.

DUNCAN.

Il y a toujours, dans vos écrits, je ne sçai quoi d'étranger & d'extraordinaire, tout-à-fait éloigné du goût Fran-

çois, c'eſt-à-dire, du bon goût. Par exemple, dans cette bagatelle que vous venez de me citer, à propos de quoi cette froide plaiſanterie qui la termine.

ALCINE.

Où eſt-elle cette plaiſanterie ? Où prenez-vous cet air étranger ? Quoi ! vous trouvez extraordinaire qu'un amant qui veut plaire, s'annonce par ſes bonnes qualités !

DUNCAN.

Au contraire, je trouve extraordinaire qu'il s'annonce par ſes mauvaiſes. Se donner pour le plus inconſtant des hommes, ſi l'on ne plaiſante pas, c'eſt une extravagance des plus complettes ; &, ſi c'eſt plaiſanterie, c'en eſt une bien froide.

ALCINE.

Je crois vous entendre, & ne ſuis plus ſurpriſe que, n'étant pas entré

dans le ſens du poëte, vous ne puiſſiez le goûter. Vous lui rendrez plus de juſtice, quand vous ſçaurez qu'en amour l'inconſtance eſt une vertu.

DUNCAN.

L'inconſtance, une vertu ?

ALCINE.

Très-recommandable.

DUNCAN.

Et la conſtance ?

ALCINE.

Un vice très-repréhenſible.

DUNCAN.

Je crois que les Galligènes me feront perdre l'entendement. Les vertus de mon pays ſont des vices : ce que j'appellois bien, eſt mal ; ce que j'appellois mal, eſt bien ; je ne ſçai plus comment qualifier les choſes, & toutes mes idées ſe bouleverſent.

ALCINE.

Il faut pourtant tâcher d'arranger tout cela dans votre tête, & vous persuader que les Galligènes pensent très-sensément à l'égard de l'amour.

DUNCAN.

Quoi ! cette constance si recherchée & si applaudie, cette force qui résiste à tous les plaisirs qu'une imagination déréglée montre par-tout ailleurs que dans l'objet auquel on a voué son cœur, cette qualité qui fait les délices de l'amour, cette vertu . . .

ALCINE.

Mais sçavez-vous, Monsieur Duncan, que vous tenez-là le langage du libertin le plus décidé. Tout autre oreille seroit choquée de vos discours. Pour moi, je sçai combien un étranger, en parlant de la vertu, doit s'éloigner de la raison. Votre intention est bonne ;

mais les préjugés vous aveuglent d'une maniere à me faire pitié.

DUNCAN.

Adieu, je vous quitte, & ne veux plus de converſation ſuivie avec aucun Galligène. Le ſens commun de mon pays, n'eſt plus ici ſens commun. J'ai beau parler raiſon, j'ai toujours tort; &, quand je tiens le langage d'un homme vertueux, je dis des choſes à faire trembler.

ALCINE.

Un inſtant, Monſieur Duncan, & ne vous fâchez pas. Vous êtes un honnête homme; & je ſuis perſuadée qu'il y a, dans vous, de quoi faire l'amant le plus inconſtant, c'eſt-à-dire, le plus eſtimable qui ſoit. Deux mots ſeulement, & vous ſentirez la néceſſité de devenir tel. Vous verrez que, ſi vous avez raiſon, nous n'avons pas tort; & que le ſens commun de France, eſt ce-

lui de ce pays-ci & de toute la terre. Où les femmes ſont en communauté, comme chez les Galligènes, la conſtance s'oppoſe au bon ordre ; car une femme ne doit pas être à un ſeul, & c'eſt ce que la conſtance exigeroit : elle doit être à tous, & c'eſt à quoi diſpoſe la légereté. Chez vous, au contraire, une femme doit s'attacher à un ſeul : le bon ordre demande donc de la conſtance, & condamne la légereté. Ainſi la légereté doit être un vice dans votre pays, & une vertu dans le nôtre ; la conſtance doit être une vertu parmi vous, & un vice parmi nous.

DUNCAN.

J'entre à préſent dans vos vûes, belle Alcine, & je commence à croire qu'il faut vous laiſſer tranquille ſur vos vertus, puiſque vous me laiſſez tranquille ſur les miennes. L'éloge que je faiſois de la conſtance, eſt bon pour mon pays,

& mal ſonnant dans celui-ci. Je ne déſapprouve plus votre maniere de penſer; toutefois je garde la mienne. Au reſte, je vous félicite ſur votre morale. Un précepte qui ordonne la légereté, doit être aiſé à obſerver. Sans doute vous ne manquez pas de vertueux en ce genre; à cet égard, la conduite des Galligènes eſt irréprochable.

ALCINE.

Vous vous trompez. Tandis qu'on nous prône l'inconſtance, on ne voit, parmi nous, que fermeté, longues paſſions, amours ſans fin.

DUNCAN.

Cela m'étonne infiniment. O que vos freres de France auroient de mérite dans ce pays-ci. Il n'y en a pas un qui ne reſtât ſcrupuleuſement ſoumis à votre morale admirable; car, chez nous où l'on exige de la ſolidité, on ne voit qu'inconſtance.

ALCINE.

Vous vous trompez encore. Je ne ſçai par quelle fatalité l'eſprit humain ſe porte toujours à ce qui lui eſt interdit. Vos François, tout legers qu'ils ſont, deviendroient probablement conſtans parmi nous.

DUNCAN.

Si cela eſt, il faut que l'eſpéce humaine ſoit bien violemment induite à la contradiction.

ALCINE.

On ne peut plus violemment.

DUNCAN.

Mais eſt-il bien ſûr que l'eſprit humain ſoit ainſi tourné, & qu'il ſuffit de commander, ou d'interdire une choſe, pour que nous nous ſentions portés à ce qu'on interdit, & éloignés de ce que l'on commande ? Ne feroit-ce point une erreur qui procede de ce que nous n'avons pas

aſſez réfléchi ſur les motifs de nos actions. Il y a des gens ſoumis aux loix, & attachés à la vertu; il y en a qui ne ſortent jamais du déſordre. Les premiers ne ſont pas vertueux, parce qu'on leur preſcrit de l'être; les ſeconds ne ſont pas vicieux, parce qu'on leur interdit le vice : mais ceux-là ſont vertueux, & ceux-ci vicieux, parce que la raiſon, & peut-être plus encore le naturel, guident les uns, & manquent aux autres.

ALCINE.

Il y a quelque choſe de plus. L'homme eſt né libre; &, à proportion que ſon eſprit ſe fortifie, à proportion il chérit la liberté. Ainſi, lorſque la morale ſe préſente pour lui donner des entraves, la premiere impreſſion eſt un mouvement de répugnance. De ſoi-même il ſe porte à haïr une choſe, par cette ſeule raiſon qu'on la commande;

il ſe porte à l'aimer, par cette ſeule raiſon qu'on la défend. Nés avec le penchant de faire tout ce qui nous plaît, nous nous refroidiſſons néceſſairement ſur ce qu'on exige de nous. Commandez à quelqu'un ce qu'il deſire le plus; cet ordre ſeul eſt capable d'éteindre ſon deſir. Il ne faut donc pas s'étonner ſi, lorſqu'on exige de la légereté, on a tant de gens conſtans, & ſi, lorſqu'on exige de la conſtance, on a tant de gens legers. Vous voyez par-là combien ſe trompent ceux qui, conſidérant les mœurs d'une nation, & voyant qu'elle ſe porte avec ardeur à tout ce qui paroît oppoſé à l'eſprit de ſes réglemens & de ſa morale, s'imaginent que les loix de ce peuple ne ſont pas analogues à ſon caractere. Ils ne voyent pas qu'une des raiſons de cette conduite, eſt qu'on en preſcrit une autre : de maniere que, ſi l'on venoit à l'autoriſer, & qu'on lui preſcrivît de ſe comporter comme il

fait, cela suffiroit pour faire une révolution dans les mœurs, & les changer totalement : tant l'esprit de liberté est inhérent à l'homme. Un politique qui examine l'inconduite & le désordre d'un peuple, ne doit donc pas, comme on fait tous les jours, conclure qu'il faudroit abroger les anciennes loix, pour en substituer de nouvelles : car cette inconduite peut venir du penchant que tout homme a pour s'élever contre ce qu'on lui commande, & courir après ce qu'on lui défend. Alors ce ne seroit pas les loix qu'il faudroit changer ; ce seroit les esprits qu'il faudroit refrener & ramener à la raison.



CHAPITRE XVII.

Un Galligène s'enivre pour mieux parler raiſon.

DANS les divers quartiers de la ville, il y a des endroits où l'on prépare à manger. Les Galligènes vont y prendre leur repas à telle heure que bon leur ſemble ; chacun ſelon ſon régime, l'habitude, le beſoin, la fantaiſie. On ſe renferme ſolitairement, ou l'on ſe place dans de grandes ſales très-fréquentées. L'aventure du jour, le dernier bon mot, jolies femmes, hommes connus, liaiſons, amours, débats des uns & des autres ; tout peut s'y propoſer, & ſe diſcuter. Cependant vous êtes ſervi dans la plus grande exactitude, & vous vous retirez quand vous jugez à propos.

Un jour, Duncan ayant pris ſon re-

pas, ſe retiroit, lorſqu'un Galligène de ſa connoiſſance l'arrêta. Quoi ! lui dit-il, vous ne vous ſouciez donc pas d'entendre l'oracle ? De quel oracle venez-vous me parler, répondit Duncan ? Je vois bien, reprit le Galligène, que la choſe, peut-être la plus curieuſe de ce pays-ci, vous eſt encore inconnue. Avez-vous fait attention à ce grand homme ſec, que vous voyez à dix pas de vous ? Oui, répliqua Duncan, &, de long-tems, je n'ai vu boire auſſi largement qu'il vient de faire. Auſſi, pourſuivit le Galligène, va-t-il nous dire vraiſemblablement des choſes bien admirables. C'eſt donc, reprit Duncan, un homme qui s'enivre pour mieux parler raiſon ? Préciſément, dit le Galligène, c'eſt la tête la plus ſinguliérement conſtituée qui ait jamais exiſté.

Voyez-le, le matin, à jeûn, c'eſt un imbécille, mais un imbécille dans

toute la force du mot : qu'il déjeûne & qu'il boive d'autant, c'eſt un homme qui pétille d'eſprit, non de cet eſprit qui s'évapore en propos legers, mais de cet eſprit ſolide & aiſé qui vous éclaire en même tems qu'il vous amuſe. C'eſt une eſpéce d'oracle dans la République. Il donne ſes réponſes à table, & le verre à la main. Ceux que vous voyez autour de lui, ſont probablement venus le conſulter : il boit ſa doſe, & vous allez bientôt entendre ſa réponſe.

Duncan s'approcha. L'oracle bachique tenoit quelques propos généraux, en attendant que ſa tête ſe montât, & que ſon démon vînt s'emparer de lui. » Il y a, diſoit-il, des vins querelleurs, babillards, dévots, amoureux ; tout le monde ſçait cela : mais » je ſçai, moi, qu'il y a des vins conteurs, raiſonneurs, géometres, phyſiciens, & autres. J'ai fait, depuis

» long-tems, ces utiles obſervations, &
» je me conduis en conſéquence. L'au-
» tre jour, je fus cité au tribunal des
» anciens, pour une bagatelle dans la-
» quelle je n'étois nullement coupa-
» ble. Il falloit plaider ma cauſe; je
» vins ici puiſer de l'éloquence. Je de-
» mandai du vin du côteau *ſud-oueſt*:
» les échanſons ſe tromperent; on m'en
» donna du côteau *ſud-eſt*. Je venois
» pour me faire orateur, je bus, & je
» devins poëte. Me voilà donc au tri-
» bunal, plaidant en vers, faiſant des
» épigrammes, des ballades, des ron-
» deaux, & jouant ſur tout ce qui s'of-
» froit à mon imagination. Je ne ſçai
» ſi j'amuſai mes Juges; mais je ſçai
» que je ne les perſuadai pas: on m'en-
» voya quelques mois aux champs, pour
» me rafraîchir un peu la tête. Mon
» affaire étoit excellente; mais je m'é-
» tois trompé en vin; je perdis mon
» procès. Ce malheureux vin *ſud-eſt* eſt

» le plus poëtique que je connoiſſe : il
» n'y a point de bouteille qui ne four-
» niſſe ſon ode, & point de verre qui
» ne donne ſa ſtrophe. Celui que nous
» buvons actuellement, éclaire l'en-
» tendement. J'en uſe ſur-tout pour
» éclaircir les queſtions de morale, &
» je ne manque guère mon coup. Vous
» allez bientôt en être témoins; car je
» ſens qu'il ne tardera pas d'opérer «.

En effet, à peine l'homme aux oracles eut-il achevé de débiter ces maximes, que la ſcène changea. Ses yeux ſe fermerent; ſes coudes, ſur la table, reçurent le poids de ſon corps chancelant, & ſes mains fixerent ſa tête mal aſſurée. Duncan, ſinguliérement étonné (&, pour le coup, je crois que je l'aurois été tout autant que lui), admiroit comment des gens qui paroiſſoient ſenſés, ſe faiſoient un amuſement d'enivrer un homme, pour avoir le plaiſir de le voir s'endormir, en diſ-

courant comme le vin le vouloit. Mais il fut encore bien plus étonné, quand il vit le prétendu dormeur se lever subitement, & répondre, en ces termes, à ce qu'on avoit demandé de lui.

» Vous voulez que je vous parle de » la nature, de l'origine & des progrès » de la décence circonspecte, & de » la pudeur craintive : écoutez ; voici » ce que m'inspire le génie puissant qui » s'empare de moi. Le grand jour, la » multiplicité des objets, la distrac- » tion sont contraires à la volupté. Ne » voyons-nous pas ceux qui entendent » les plaisirs de la table, se faire, en » plein jour, une nuit artificielle, & » préférer la foible lueur des flambeaux, » à la lumiere trop éclatante du soleil? » Si les plaisirs de la table croissent dans » la retraite, que n'y doivent pas ga- » gner ceux de l'amour ? N'en doutons » point ; dès que les hommes commen- » cerent à les bien connoître, ils les

» environnerent d'un voile. Le ſilence
» de la nuit, le demi-jour des grottes,
» l'ombre des bois firent les délices des
» amans; le ſoleil n'éclaira plus leurs
» careſſes, & la ſolitude devint le ſé-
» jour de la volupté. De-là, les occa-
» ſions plus rares, & les deſirs plus
» vifs; les rencontres ménagées, & les
» larcins amoureux; de-là, les plaiſirs
» plus piquans. On vit alors que l'a-
» mour croiſſoit par la difficulté, &
» que ſes faveurs devenoient plus pré-
» cieuſes, à proportion de la peine
» qu'on avoit à les obtenir. Ainſi les
» hommes apprirent à deſirer; les fem-
» mes, à réſiſter; &, ſemblable aux
» eaux qui accélerent leur mouvement
» à proportion que leurs canaux ſe ré-
» tréciſſent, l'amour devint plus actif,
» par les régles étroites qu'on lui preſ-
» crivit. Le voile jetté ſur les actions,
» s'étendit bientôt ſur les paroles. Ce
» qu'on ne pratiquoit plus qu'en ca-

» chette, on ne le demanda plus ou-
» vertement : on mit du myſtere à ex-
» primer ſes deſirs, comme à les ſatis-
» faire. Amans heureux, qui deman-
» dez, qui preſſez, qui obtenez ces
» tendres aveux qui vous comblent de
» plaiſirs, & vous en font eſpérer d'au-
» tres plus grands encore, c'eſt à vous
» de dire combien votre ſenſibilité s'ai-
» guiſe par le myſtere. Ceux qui, plus
» emportés qu'amoureux, négligerent
» ces ménagemens, paſſerent pour gens
» groſſiers, incapables d'être affectés
» de ce que l'amour a de plus délicat,
» & dont les lourdes mains fanoient les
» fleurs qu'elles touchoient. Enfin,
» quand on vint à réfléchir ſur des de-
» ſirs dont il ne falloit point ſuivre les
» impreſſions que dans l'ombre, & qu'il
» ne falloit montrer qu'en les cachant,
» la plûpart des hommes n'eurent pas
» de peine à ſe perſuader qu'il y avoit
» quelque choſe d'indécent & de hon-
» teux «.

Ici l'Orateur s'arrêta. Pour fournir aux dépenſes qu'il faiſoit en eſprit, il but trois grands verres de vin; puis, allégre comme un voyageur repoſé, il pourſuivit.

» Voilà donc la pudeur qui naît par-» mi les hommes; cette pudeur qui » marque le deſir en même tems que » l'éloignement; qui veut & ne veut » pas; qui jamais n'accorde qu'en re-» fuſant. Autant qu'elle ſemble con-» traire à l'amour, autant elle lui eſt » favorable; lors même qu'elle en con-» damne les tranſports, elle leur donne » un prix qu'ils n'avoient pas. Quel ju-» gement devons-nous maintenant por-» ter ſur ces écrivains inattentifs qui » la regardent comme le fruit d'un aveu-» gle préjugé? Qu'ils remontent à ſon » origine; qu'ils voyent le genre hu-» main qui ne ſe trompe jamais ſur ſes » plaiſirs, en dicter les loix; qu'ils la » voyent elle-même accroître, pro-

» longer,

» longer, animer les plaisirs, & même
» les faire naître où, sans elle, il n'en
» eût jamais existé; qu'ils la suivent
» dans ses développemens, lorsqu'elle
» s'épanouit sur le visage qu'elle colo-
» re, se montre dans toutes ses nuan-
» ces, s'affoiblit peu à peu, & se perd
» enfin dans les délices de l'amour
» qu'elle vivifie; &, s'ils l'osent, qu'ils
» l'appellent encore foiblesse & chi-
» mere. Mais gardons-nous de nous
» tromper sur ses différentes espéces.
» Il en est de deux sortes. Celles des
» hommes éclairés, qui connoissent la
» nature de la volupté, n'en appro-
» chent qu'avec circonspection, & n'y
» touchent que légerement, de crainte
» d'en ternir la fleur. Celles des hom-
» mes vulgaires, qui, pensant que les
» desirs qu'inspire l'amour, ont en eux-
» mêmes je ne sçai quoi de honteux,
» ne s'y livrent qu'avec modération, &
» comme contraints & emportés par

» une passion excessive. L'une & l'au-
» tre vont au même but, je veux dire
» aiguisent, multiplient, prolongent
» nos plaisirs, & conservent, dans
» l'homme, le trésor le plus précieux
» dont il puisse jouir, la fraîcheur du
» sentiment. Ayons-en, de quelque
» espéce qu'elle soit ; c'est l'ame de la
» volupté. Si nous manquons de l'une
» & de l'autre, non-seulement nous
» annonçons une honteuse incapacité
» de goûter ce que les délices du cœur
» ont de plus délicat, mais encore, en
» nous livrant sans réserve au plaisir,
» nous ne tarderons pas à cesser d'en
» être touchés, &, parcourant rapide-
» ment la carriere de l'amour, nous
» rencontrerons bientôt son tombeau,
» qui est la satiété. Que nos discours
» même soient modestes, &, s'il se
» peut, jusqu'à la timidité. Le propos
» libre équivaut presque à l'abus réel :
» on s'accoutume bientôt à des choses

» dont on parle avec ſi peu de rete-
» nue, & dès qu'on eſt accoutumé
» aux plaiſirs, ils ceſſent d'être plaiſirs.
» Les faveurs de l'amour n'ont que le
» prix qu'on y attache : un homme trop
» libre dans ſes paroles, les déprécie ;
» une femme les avilit : l'un & l'autre
» les dégradent à leurs propres yeux,
» & ſe rendent tout-à-la-fois incapables
» de goûter & d'inſpirer la volupté,
» dont ils flétriſſent toutes les graces «.

Duncan ſoutient que ce diſcours ſe ſent un peu de l'état du diſcoureur.





CHAPITRE XVIII.

Duncan disserte avec un Ancien, & a toujours raison.

PLUS notre voyageur examinoit certaines branches de la police des Galligènes, moins il les approuvoit : non pas qu'il vît clairement par quel endroit elles étoient contraires au bon ordre ; car Duncan n'étoit pas un politique de la premiere force ; il en jugeoit par une certaine répugnance qu'il pensoit tenir de la nature, & qu'il regardoit comme beaucoup plus sûre que le raisonnement. Un jour il s'en expliquoit à un Ancien, l'homme de toute la République, qui passoit pour le plus instruit dans les loix des Galligènes. Je ne vous le déguise point, lui disoit-il, vous avez des usages que je ne puis goûter. Cette communauté des femmes, par

exemple, me répugne ſinguliérement. Que vous êtes à plaindre de ne pouvoir jouir des douceurs de ces heureuſes unions, où deux cœurs vertueux, guidés par l'eſtime & inclinés par l'amour, ſe dévouent pour jamais l'un à l'autre! Les ſoins & les peines deviennent des plaiſirs, parce qu'un objet aimé doit en goûter le fruit. Les ſuccès & les heureux événemens flattent moins en ce qu'ils nous regardent, qu'en ce qu'ils touchent l'autre moitié de nous-mêmes. Une ſeule ame ſemble animer deux corps, ou l'ame de l'un animer l'autre. Les enfans qui naiſſent de ces unions fortunées, ſont encore de nouvelles ſources de douceurs. Ils croiſſent autour de nous, comme de jeunes plantes cultivées avec ſoin, qui doivent un jour donner des fruits qui feront nos délices.

L'ANCIEN.

Vous avez raiſon : le lien conjugal a bien des douceurs, & j'en imagine encore plus que vous n'en dites; mais je crois que les Galligènes ont à ſe féliciter d'en être privés. On les achete par bien des ſollicitudes, & quelquefois on n'en jouit jamais : la peine eſt sûre; la récompenſe, incertaine. Qu'il eſt rare d'avoir une femme & des enfans ſelon ſon cœur ! Si l'amour & la tendreſſe n'aveugloient pas un pere de famille, qu'il ſeroit ſouvent à plaindre ! Le lien conjugal & paternel multiplie les plaiſirs, j'en conviens; mais auſſi il multiplie les chagrins, & dans la même proportion; car tout ce qui nous affecte croît alors en action. Une épouſe & des enfans ſont autant de miroirs qui réfléchiſſent tout, agréable & déſagréable. Ainſi je ne vois pas qu'il y ait à gagner; &, ſi vous calcu-

liez bien, peut-être trouveriez-vous qu'on y perd. En général, il eſt bon de vanter les mariages dans votre pays; mais il eſt prudent de s'en abſtenir. D'ailleurs ne penſez pas qu'il ne ſe trouve parmi nous aucune trace de cet attachement tendre qu'un pere reſſent pour ſes enfans. Un homme, pour peu qu'il ait de naturel, ne ſera-t-il pas ému à la vûe d'une troupe d'enfans, dont quelques-uns lui doivent probablement le jour. Ne s'intéreſſera-t-il pas à leur ſort? Ne s'attendrira-t-il pas à la vûe de leurs maux? Ne ſe réjouira-t-il pas à la vûe de leur bien-être? Et ces affections vraiment paternelles ne ſeront-elles pas d'autant plus utiles au bien général, qu'aucun citoyen ne peut & ne doit les fixer ſur un objet particulier. Chacun de ces enfans lui ſera cher, parce qu'il aura toujours à ſe dire, c'eſt peut-être celui-ci qui eſt mon ſang. Quant aux douceurs que vous attachez à l'union

de deux époux, nous en ſommes totalement privés, il eſt vrai : mais l'amour en eſt-il moins réel, moins vif, moins piquant, pour n'être pas conjugal ?

DUNCAN.

Quand il n'y auroit rien à gagner dans nos mœurs, quand même il y auroit à perdre, au moins notre conduite n'a point cet air de libertinage que l'on reſpire ici. Des femmes qui, par devoir, ſe livrent au premier venu, ne méritent l'attachement de perſonne, & ſont dignes du mépris de quiconque aime l'ordre & la modération.

L'ANCIEN.

Vous avez raiſon. Des femmes livrées à toute l'ardeur d'un tempérament effréné ; des filles enivrées de débauches ; un trafic honteux qui couvre d'infamie les plus douces faveurs que la nature ait faites aux hommes ; voilà ce

que vous imaginez dans la communauté des femmes. Sous ce point de vûe, vous l'avez, & vous devez l'avoir en horreur. Mais une femme qui suit, avec modération, des desirs & des goûts qui naissent dans son cœur, ou qu'elle fait naître dans le cœur des autres, qui pourra la condamner, si la loi ne la condamne pas? Qui, au contraire, ne l'approuvera pas, si la loi l'approuve? Tels sont les Galligènes. La seule chose que la nature recommande, dans l'usage des plaisirs, c'est la tempérance: mais les divers besoins des sociétés ont obligé à les restreindre plus ou moins; notre République leur a laissé le plus de liberté, tant mieux pour les citoyens.

DUNCAN.

Je doute qu'il y ait beaucoup de justesse dans ces raisonnemens & dans la façon de penser des Galligènes, à l'égard des femmes; mais je sçai certai-

nement qu'il n'y a guère de délicateſſe.

L'ANCIEN.

Vous avez raiſon. Auſſi ſommes-nous bien éloignés de vouloir y en mettre ; & , ſans y penſer, vous nous faites un compliment très-flateur. Cette délicateſſe eſt un des vices que tout honnête Galligène évite avec le plus d'attention : elle naît de l'amour-propre. On veut des plaiſirs qui ſoient à ſoi : celui que l'on partageroit, ceſſeroit d'en être un ; on veut jouir des douceurs d'une propriété excluſive. Je m'étonne que, chez vous, on ne ſe diſpute pas auſſi l'air qu'on reſpire, & que l'on puiſe paiſiblement à la même riviere. Votre politique nourrit cette délicateſſe, & même en fait une ſorte de vertu, parce que naturellement elle incline à l'obſervation de la loi, qui défend aux femmes la pluralité des hommes, & aux hommes la pluralité des

femmes. Pour s'attacher exclusivement une femme, on prend sur soi de renoncer à toutes les autres; & c'est ce que la loi demande. Par une raison contraire, notre politique dégrade cette même délicatesse, & en fait un vice; car, parmi nous, une femme doit être l'épouse de tous les hommes, & un homme, l'époux de toutes les femmes.

DUNCAN.

Mais enfin vous conviendrez qu'une femme qui s'attache inviolablement à un seul homme, qu'elle regarde comme un autre soi-même, vaut bien celle qui se donne à tous, & ne s'attache à personne.

L'ANCIEN.

Vous avez encore raison. En Europe, un état n'est point chargé de nourrir, d'élever, d'éduquer les enfans; chaque pere de famille est chargé du

ſoin des ſiens : c'eſt un fardeau, & il faut toute la tendreſſe paternelle pour le rendre leger. Il eſt donc très-important pour le bon ordre, que les péres de famille ſoient aſſurés, par la conduite de leurs épouſes, que les peines qu'ils ſe donnent ne ſont pas pour les enfans des autres. De-là, ce genre de ſageſſe d'une femme, qui conſiſte à s'attacher fidélement à un ſeul homme; & c'eſt en effet une vertu très-recommandable, relativement à vos mœurs. Quant à nous, la République ſe charge de l'éducation des enfans : il lui importe peu quel en eſt le pere; il importe peu au citoyen quel eſt ſon fils. Ainſi l'attachement inviolable à un ſeul homme, devient inutile; &, comme en elle-même cette union trop gênante a de grands inconvéniens, nous la rejettons, & nous avons raiſon. En Europe, on paſſe ſur ces inconvéniens, à cauſe de la néceſſité de s'aſſurer des

générations, & l'on a raiſon auſſi. Chaque loi ſe conforme au beſoin : nous ſommes auſſi conſéquens les uns que les autres, & nos femmes ſe valent bien.

DUNCAN.

Au moins m'avouerez-vous que votre légiſlateur n'a pas fait aſſez d'attention aux inconvéniens qui, entre le pere & la fille, la mere & le fils, le frere & la ſœur, peuvent réſulter de la communauté des femmes. Pour moi, cette ſeule idée me révolte.

L'ANCIEN.

Vous avez toujours raiſon, & votre répugnance eſt très-louable. Je vous parlois tantôt de la néceſſité où, dans votre pays, un état ſe trouve de tenir la main à la vertu des femmes, pour multiplier les mariages, & encourager les ſoins paternels. Les filles doivent donc être ſages; premiérement, parce

que les enfans qui naîtroient hors le mariage, au lieu d'être une richesse pour l'état, lui seroient plutôt à charge; secondement, afin que les hommes y attachent leur confiance, & les épousent. Ainsi la politique, qui doit punir tout commerce illicite, doit punir plus rigoureusement ceux qui, par état, ayant un accès aisé dans les familles, des occasions fréquentes, de l'influence sur les esprits, & d'autres voies ouvertes à la séduction, oublient leur devoir, au point d'abuser de ces facilités. Vos loix sévissent, à bon droit, contre un maître qui séduit une éleve, un frere qui séduit sa sœur, un pere .... Mais sans doute il n'en est point d'assez lâches pour jetter l'opprobre dans leur propre sein. Ce n'est donc pas sans raison que vous voyez avec horreur ces mélanges en effet très-criminels, puisqu'ils sont capables de jetter le trouble & la confusion dans la

ſociété. Mais chez nous, où de ſemblables déſordres ne ſont point à craindre, ces ſortes de commerces ceſſent d'être criminels; & ce que vous verriez en Europe avec un œil d'indignation, vous le devez voir ici avec un œil d'indifférence.

DUNCAN.

Je ne puis: ces mélanges monſtrueux nous répugnent par eux-mêmes. Cela eſt ſi vrai, que le mariage, qui, chez nous juſtifie tout, eſt interdit entre parens. Si nous en tolérons quelques-uns, c'eſt en dérogeant à la loi, qui les défend tous; & je crois que vous auriez peine à trouver par quel endroit cette conduite manque de ſageſſe.

L'ANCIEN.

Vous aurez raiſon juſqu'à la fin. On interdit, dans votre pays, le mariage entre parens, & cela doit être; non

pas que ces alliances ſoient contre nature, mais parce qu'elles ſont contraires aux vûes de la loi. Vous le ſçavez, chacun, chez vous, ſe fait centre, & tâche de ramener tout à ſoi : la politique fait tout ce qu'elle peut pour faire ſortir de ce centre, & intéreſſer un citoyen pour l'autre. De-là, cette recommandation où elle met les amitiés, les alliances, les liaiſons particulieres : on les multiplie le plus qu'il eſt poſſible, afin qu'il ne reſte aucun ſujet iſolé, qui, dans le beſoin, manque de reſſource. Les peres & les enfans, les freres & les ſœurs, les parens proches, on les regarde comme unis par les liens du ſang ; on ne croit pas néceſſaire d'y joindre les liens du mariage : on les attache donc à d'autres, auxquels ils ne tenoient en rien ; on tâche que tous les citoyens ſoient, ou amis, ou parens, ou alliés les uns des autres, afin qu'ils s'aiment réciproquement,

& qu'ils ſe rendent des ſervices mutuels. Ici nous n'avons qu'une mere, qui eſt la République, & nous ſommes tous freres; nous devons aimer l'un autant que l'autre; & tout lien qui tendroit à nous attacher ſpécialement à qui que ce ſoit, ſeroit contre l'eſprit de nos loix. Vous faites tout pour multiplier les liaiſons particulieres; nous faiſons tout pour les abolir. Dans votre conſtitution, vous avez raiſon; dans la nôtre, nous avons auſſi raiſon. Que l'un ne blâme donc pas les mœurs & les loix de l'autre; que chacun vive en paix, & qu'il ſoit vertueux à la mode de ſon pays.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

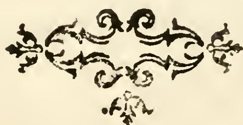
Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET POLITIQUE DES GALLIGENES ANTIPODES DE LA NATION FRANÇOISE, DONT ILS TIRENT LEUR ORIGINE;

Où l'on développe la naissance, les progrès, les mœurs & les vertus singulieres de ces Insulaires.

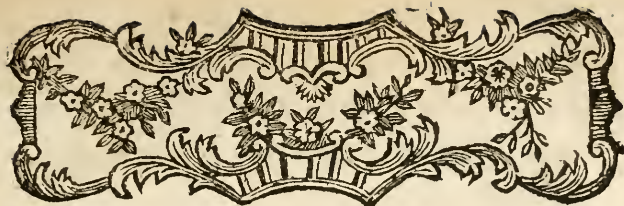
Les révolutions & les productions merveilleuses de leur Isle, avec l'histoire de leur Fondateur.

TOME SECOND.



A GENÈVE,
Chez les Freres CRAMER.
Et se trouve à Paris.
Chez HUMAIRE, Libraire, rue du Marché Palû, vis-à-vis la Vierge de l'Hôtel-Dieu.

M. DCC. LXX.



HISTOIRE DES *GALLIGÈNES,* OU MÉMOIRES DE DUNCAN.



CHAPITRE I.

Anatomie de la volupté. Eſt-ce découverte réelle? Eſt-ce plaiſanterie phyſique? Duncan n'en dit rien: & quand il le diroit . . .

JE crois vous avoir parlé de cette ceinture d'arbres touffus qui environne la ville des Galligènes. C'eſt tout-à-la-fois leur promenade, leur école, leur aca-

démie. Chacun y va publier ſes découvertes, ou s'inſtruire de celles des autres. Tous les genres y ſont reçus. Le mathématicien trace des figures ſur le ſable ; le peintre & le ſculpteur expoſent leurs deſſeins ; l'architecte déploye ſes plans ; le muſicien tente le goût du public. Ici l'orateur déclame ; plus loin on eſſaye des danſes ; à quelques pas de-là on parle morale : tout eſt bon. L'un ſe fixe ; l'autre parcourt ſucceſſivement ces grouppes de poëtes, d'artiſtes, d'orateurs, de danſeurs, de philoſophes ; un autre ſe promene, ſans prendre part à rien : grande liberté à tous égards. Hommes, femmes, jeunes, vieux, chacun montre, ou regarde, écoute, ou parle, prend avis, ou le donne ; tout eſt égal ; on fait ce qu'on veut faire ; on eſt ce qu'on veut être.

Un jour Duncan étoit à cette promenade ſinguliere, examinant, diſcourant, critiquant, ſur-tout s'éton-

nant grandement de beaucoup de choſes ; car c'étoit ſon fort. Il apperçut un petit auditoire qui ſe formoit ſur des ſiéges de gazon ; il s'approche, & prend ſéance. Le diſſertateur, jugeant ſon aſſemblée aſſez conſidérable, après avoir captivé la bienveillance de ſes auditeurs, par un compliment aſſez froid, commença la diſſertation ſuivante.

» En vain on voudroit ſe le diſſimu-» ler : nous avons en commun avec les » animaux, la plûpart des facultés dont » nous nous applaudiſſons le plus. Mais, » à mon ſens, une des prérogatives les » plus précieuſes de l'humanité, c'eſt » celle qu'elle a du côté de l'amour : non-» ſeulement elle releve la dignité du » genre humain, mais, ce qu'on trou-» vera peut-être plus important, elle » eſt la ſource de ceux de nos plaiſirs » qui nous touchent le plus.

» Parmi les animaux, l'amour n'eſt » qu'un deſir aveugle qui les porte à

» la reproduction : parmi les hommes,
» c'eſt une réunion de deux ſentimens
» qu'il faut bien ſe garder de confon-
» dre. Le premier de ces ſentimens eſt
» le deſir de la reproduction, celui
» dont nous venons de parler : le ſe-
» cond procede de la ſympathie ; c'eſt
» ce goût, cette inclination, ce je ne
» ſçai quoi qui nous attache avec tant
» de douceur.

» Le penchant reproductif nous por-
» te indifféremment vers l'autre ſexe ;
» le ſympathique nous arrête ſur un
» objet : le premier nous promet le
» plaiſir des organes ; le ſecond, la
» volupté du cœur : celui-là ne ſemble
» fait que pour le corps ; celui-ci pour
» l'ame.

» Le deſir de la reproduction & ſes
» plaiſirs, ſont communs aux hommes
» & aux animaux : que ſçai-je ſi les
» plantes n'en ſont pas ſuſceptibles ?
» Ces petits filets couverts d'une fine

» poussiere que vous voyez au milieu
» des fleurs, sont les parties mâles des
» plantes; l'éminence qui s'éleve du
» centre, est la partie femelle; ces
» feuilles, qui contiennent les unes &
» les autres, & dont vous admirez les
» vives couleurs, forment le lit que la
» nature prépare au mystere de la gé-
» nération. Que ce mystere se consom-
» me sans aucune volupté, qui osera le
» décider?

» La nature a varié les ressorts de la
» reproduction dans les plantes & dans
» les animaux: mais, quels qu'ils soient,
» leur action est périodique, & n'a lieu
» qu'en certains tems. A l'égard de
» l'homme, la nature n'a point posé
» ces limites: l'amour germe dans son
» cœur, selon les circonstances, & non
» pas selon les tems; & c'est un avan-
» tage qui l'éleve au-dessus de la brute
» & de la plante, même en ce qu'il a
» de commun avec elles. En vain les

» neiges & les glaces couvrent la surface de la terre, & jettent dans l'engourdissement tout ce qui croît & végete ; la volupté de l'homme résiste à la rigueur des hivers, & la nature qui se cherche en vain par-tout ailleurs, se retrouve encore dans le cœur humain. Dans un cercle où l'on demandoit pourquoi les femelles des animaux ne se prêtoient que rarement, & dans certains tems, aux mâles, la fille d'un Empereur célebre répondit que cela venoit de ce que ces femelles n'étoient que des bêtes. Les uns trouvent de l'esprit & de la vivacité dans cette réponse ; d'autres y trouvent du libertinage : pour moi, j'y vois une vérité philosophique.

» Le desir sympathique & le desir reproductif ont chacun leur apanage. Mais quel est-il ? Quelles sont les influences de l'un & de l'autre ? Quels

» ſont les effets & les plaiſirs qui leur
» ſont particuliers ? Jamais queſtion
» ne fut plus intéreſſante, & jamais
» queſtion ne fut moins approfondie.
» Faiſons nos derniers efforts, &, s'il ſe
» peut, démêlons les prérogatives de
» l'humanité.

» Puiſque les animaux n'ont que le
» deſir reproductif, tout ce qui ſe paſſe
» entr'eux, du côté de l'amour, ſe doit
» néceſſairement à ce deſir. La même
» cauſe ſe trouve dans l'homme, &
» doit y produire les mêmes effets. Ce
» qui ſe paſſe donc à cet égard parmi
» nous, & reſſemble à ce qui ſe paſſe
» parmi les animaux, eſt pareillement
» dû au deſir reproductif. Mais tout ce
» qui, dans ces circonſtances, ſe re-
» marque parmi nous, & ne ſe remar-
» que point parmi les animaux, ſort
» d'une autre ſource; & cette autre
» ſource ne peut être que le deſir ſym-
» pathique. Par ce partage fondé ſur la

» nature même, on voit combien se
» retrécit l'apanage du desir reproduc-
» tif, & combien s'étend celui du de-
» sir sympathique. Les effets du pre-
» mier sont vifs, mais passagers; ce
» sont des fusées qui s'élancent, bril-
» lent & s'éteignent. Le second semble
» un feu lent, mais doux & durable.
» Que ne puis-je vous peindre ici ces
» épanchemens du cœur, ces élance-
» mens de l'ame, ces caresses touchan-
» tes, ces douces langueurs! Je l'en-
» treprendrois en vain : de telles im-
» pressions sont faites pour être senties,
» non pour être décrites. Que celui qui
» n'a point aimé, aime; & tous con-
» cevront ce que je veux dire.

» On connoît assez le but que se
» propose le penchant reproductif : on
» ne voit pas si clairement à quoi tend
» le desir sympathique. Bien des phi-
» losophes trouvent, dans l'amour, un
» desir de s'unir intimement à l'objet

» aimé ; de confondre, en quelque
» ſorte, ſa ſubſtance avec la ſienne ;
» de ne faire qu'un avec lui. Je penſe
» qu'ils ont raiſon ; & je n'en juge pas
» ſur leur parole, mais ſur ce que les
» amans éprouvent tous les jours. Qu'on
» ſe les repréſente lorſqu'ils ſe prodi-
» guent les plus tendres careſſes : le
» lierre embraſſe-t-il plus étroitement
» l'arbre auquel il s'eſt attaché ? De-
» mande-t-on encore quel eſt le but du
» deſir ſympathique ? N'eſt-il pas ma-
» nifeſte qu'il tend à la pénétration ré-
» ciproque des corps, à la tranſmuta-
» tion de ſubſtance ? Ce que l'attrac-
» tion eſt au fer & à l'aiman, au verre
» électrique & à la paille, le deſir ſym-
» pathique l'eſt à l'amant & à l'objet
» aimé : tous tendent à n'avoir qu'un
» centre commun, à n'occuper que le
» même eſpace, à ſe perdre l'un dans
» l'autre. Vains efforts : la nature op-
» poſe une barriere invincible à des

» desirs qu'elle ne fait naître que pour
» unir les amans par les liens les plus
» tendres.

» De ce que nous avons dit, il est
» aisé de conclure que l'organe du tou-
» cher est le plus intéressant pour le
» desir sympathique, & que c'est de-là
» qu'il tire plus de volupté, en appro-
» chant le plus de son but. Aussi la na-
» ture nous a-t-elle favorisés à l'égard
» du tact. Les animaux ont les autres
» sens plus parfaits que nous ; nous
» avons le tact plus parfait que les ani-
» maux. Qu'ils ayent l'ouie de la plus
» grande subtilité, la vûe perçante,
» l'odorat exquis : ne leur envions point
» ces foibles avantages ; nous avons la
» délicatesse du toucher au plus haut
» point, & cela suffit pour nous com-
» bler de plaisirs.

» Quoiqu'en général l'organe du tou-
» cher soit exquis, il ne l'est pourtant
» pas également par toute la surface du

» corps. Il eſt, par exemple plus par-
» fait dans les doigts, que dans les au-
» tres parties, & plus dans les levres,
» que dans les doigts. Tout le corps eſt
» donc pour nous une ſource de volup-
» té; mais cette volupté réſide plus
» particuliérement dans la main, plus
» particuliérement encore ſur la bou-
» che. C'eſt-là que ſe rencontrent &
» s'uniſſent ces tendres ſoupirs, ces
» doux murmures, ces paroles entre-
» coupées, langage expreſſif des amans
» heureux : c'eſt-là que s'appaiſe, ſans
» s'éteindre, le feu pénétrant de l'a-
» mour; plus on y puiſe, plus on y
» veut puiſer,& la ſource de ces plaiſirs
» purs ne tarit jamais.

» Avancerai-je dans ces ſentiers dé-
» tournés, mais couverts de fleurs, où
» je me trouve engagé ? Dévoilerai-je
» à vos yeux les myſteres de l'amour ?
» Mais pourquoi vous cacherois-je les
» reſſorts de la volupté, & l'une des

» plus intéreſſantes opérations de la na-
» ture ? La connoiſſance des cauſes
» phyſiques de nos plaiſirs, n'eſt-elle
» pas elle-même un plaiſir ?

» Vous le ſçavez, cette ſéve féconde
» d'où les nations tirent leur origine,
» commence à ſe former dans l'un &
» l'autre ſexe, vers l'âge de puberté.
» Elle ſéjourne quelque tems dans les
» organes où elle s'eſt filtrée, & bien-
» tôt après elle eſt repompée en partie,
» remonte à ſa ſource, & repaſſe dans
» le ſang : alors elle ſe diſtribue à tou-
» tes les parties, & donne lieu à des
» changemens trop connus, pour que
» je m'arrête à les détailler. Je la ſui-
» vrai ſeulement dans les voies qu'elle
» s'ouvre ſur la ſurface du corps, &
» j'eſſayerai de dévoiler les phénome-
» nes cachés qu'elle y produit.

» Quiconque examine dans l'hom-
» me l'organiſation de la peau, & n'eſt
» point ſaiſi d'étonnement, ne connoît

» point le prix des ouvrages de la na-
» ture. Mais ce qui, ſans doute, eſt le
» plus digne d'admiration, c'eſt la mul-
» titude prodigieuſe de petits corps
» glanduleux, de petits filtres, de pe-
» tits réſervoirs, de petits canaux de
» tout genre, dont la peau de l'homme
» eſt parſemée, & dont celle des ani-
» maux eſt dépourvue. A quoi bon, je
» vous prie, ces glandes, ces filieres,
» ces réſervoirs? Eſt-ce pour ſéparer &
» tranſmettre au-dehors la matiere de
» la tranſpiration inſenſible? Mais
» quoi, ne perce-t-elle pas par-tout ail-
» leurs? Les ſimples pores dont la peau
» eſt pénétrée de toutes parts, ne lui
» ouvrent-ils pas un libre paſſage? A
» quoi bon la nature lui auroit-elle pré-
» paré ſi curieuſement les organes dont
» nous parlons? Sans doute elle a deſ-
» tiné à d'autres uſages, des reſſorts d'u-
» ne ſtructure ſi recherchée.

» Diſons-le : c'eſt-là que ſe porte &

» s'accumule la portion la plus ſpiri-
» tueuſe & la plus ſubtile de la liqueur
» vivifiante dont nous avons parlé. A
» la vûe d'un objet aimé, une émotion
» ſubite s'empare de ces organes, &
» inſpire le deſir ſympathique, le deſir
» du tact. Alors la titillation & la preſ-
» ſion font épancher le fluide inviſible
» contenu dans les petits réſervoirs de
» la peau : il en jaillit de toutes parts un
» eſprit de volupté ; & c'eſt le myſtere
» que j'avois à vous dévoiler «.





CHAPITRE II.

Peu d'eſtime attachée à de grandes choſes. Duncan diſſerte. Il s'échauffe, & ne s'en défend pas mieux.

DEPUIS quelque tems, il couroit un de ces bruits incertains qui affligent toujours le bon citoyen, inquietent le magiſtrat, & qui, même lorſqu'ils ſont faux, ſont encore dangereux. On diſoit qu'il ſe formoit dans la République un parti conſidérable, & qui ne ſe propoſoit pas moins que d'anéantir l'ancienne diſcipline. Trois citoyens ſoupçonnés d'être entrés dans le complot, furent cités au tribunal des anciens. L'un d'eux vint trouver ſon juge, & lui remit une ſorte d'atteſtation du cenſeur de ſon quartier. Duncan étoit préſent, & fut fort étonné d'entendre lire la lettre ſuivante.

Je ſuis d'autant plus alarmé des bruits qui ſe répandent, que j'ai de fortes raiſons pour les croire fondés. A portée d'obſerver les mœurs dans le plus grand détail, je les trouve ſi déchues de leur ancienne ſimplicité, & je vois la dépravation faire des progrès ſi rapides, qu'il y auroit à s'étonner ſi l'eſprit de ſédition manquoit où tant de vices pullulent. Mes ſoupçons n'ont pourtant jamais tombé ſur celui qui vous préſente cette lettre. Simple, paiſible, fort éloigné du goût des innovations, penchant plus à la ſtupidité qu'à l'emportement, mille fois je l'ai propoſé pour modéle. Qu'il ſeroit à ſouhaiter en effet que la plûpart de ſes compatriotes lui reſſemblaſſent! Je ne penſe pas que, dans toute la République, il y ait un homme plus puſillanime; qualité d'autant plus précieuſe, qu'elle devient rare de jour en jour. Pour ceux avec leſquels il ſe trouve compliqué, je n'en ai pas la même idée. Leur réputation, à beaucoup près, ne réclame pas en leur fa-

veur ; au contraire, elle dépoſeroit contre eux ; & , pour vous dire en un mot combien on a droit de les ſoupçonner, c'eſt qu'ils ont toujours paſſé pour magnanimes. O que cette magnanimité devient de mode, & que je crains que toute cette grandeur d'ame n'accable quelque jour la République !

Le Galligène, enchanté des éloges que le Cenſeur lui donnoit, avoit peine à contenir ſa joie : le Magiſtrat, charmé de rencontrer un ſi heureux naturel, lui dit mille choſes obligeantes ; & Duncan, dans un étonnement dont il ne pouvoit revenir, ne ſçavoit trop ſi cette ſcène étoit ſérieuſe, ou badine, plaiſante, ou ridicule. Enfin, le Citoyen congédié, il prit la parole : Telle eſt donc, dit-il au Magiſtrat, l'eſtime que l'on fait, dans ce pays-ci, des cœurs magnanimes ?

LE MAGISTRAT.

Oui ; & je crois qu'on leur rend juſtice.

DUNCAN.

Et le ſoupçon de magnanimité ſuffit pour incliner les Juges à croire un accuſé, coupable ?

LE MAGISTRAT.

Il eſt ſûr que, dans bien des circonſtances, on en doit tirer des inductions qui ne lui ſont pas favorables.

DUNCAN.

Il faut bien que la juſtice ſe conduiſe comme le reſte, afin que tout ſoit ici dans l'ordre renverſé. Mais ſçavez-vous que, de tout tems & par toute la terre, on a regardé la grandeur d'ame comme la plus éminente de toutes les qualités ? Sçavez-vous qu'on ne ſe contente pas de l'eſtimer, on l'admire, on la croit digne de vénération ? Toute la terre eſt-elle dans une erreur groſſiere, & les Galligènes ſont-ils les ſeuls qui ſçachent apprécier les choſes ?

le Magistrat.

Je ne dis pas cela. Les autres hommes ont leurs raiſons pour penſer comme ils font; & nous avons les nôtres, pour ne pas être de leur avis.

Duncan.

Et quelles raiſons pouvez-vous avoir pour méſeſtimer ce que tout le monde admire?

le Magistrat.

Et quelles raiſons a-t-on pour admirer ce que nous méſeſtimons? Voyons, montrez-nous ces rares & ſublimes qualités qui doivent attirer tant d'hommages au magnanime.

Duncan.

Que voulez-vous que je vous montre, & que puis-je objecter à gens qui, par principes, approuvent ce que les autres blâment; aiment ce que les autres haïſſent; interdiſent ce que les

autres recommandent ; dont les vertus ſont des vices par-tout ailleurs, & qui ſont perpétuellement en contradiction avec tout le genre humain ? Que me ſervira de vous dire que, de tout ſexe, de tout âge, de toute condition, la magnanimité forme également le citoyen paiſible & vertueux, & le guerrier intrépide, l'honnête bourgeois, & le ſublime héros. Capable de ſoutenir la proſpérité & l'adverſité, le magnanime reſte inébranlablement le même dans la pauvreté & l'opulence, dans les derniers rangs de la ſociété, & dans la plus haute élévation. Sa conſtance s'accroît par les obſtacles, ſon courage, par les dangers ; & jamais il n'eſt ſi grand, que dans l'aviliſſement, les pertes, l'infortune.

LE MAGISTRAT.

Je vous avoue que, ſi vous n'alléguez rien autre choſe en faveur de la ma-

gnanimité, vous aurez peine à la rendre recommendable dans ce pays-ci. Que voulez-vous qu'un Galligène faſſe d'une vertu qui lui apprenne à ſupporter, ſans émotion, la perte de ſon patrimoine, la mort de ſes enfans, le renverſement de ſa famille, lui qui n'a ni patrimoine, ni enfans, ni famille? La magnanimité montre comment on doit ſe comporter dans les derniers ou les premiers rangs de la ſociété: mais ici nous n'avons point de rangs, nous ſommes tous égaux. Elle donne la vaillance militaire, & forme les héros: mais nous n'avons ni guerre, ni beſoin d'héroïſme. Nous ſommes gens paiſibles, qui ne nous brouillons jamais avec nos voiſins, parce que nous n'en avons point. Le deſtin nous a cachés aux yeux de toute la terre, & nous avons lieu d'eſpérer que jamais les Européens ne nous apporteront ni leurs bonnes loix, ni leurs mauvaiſes mœurs, ni leurs

maximes d'humanité, ni leurs vertus politiques, guerrieres & ſanguinaires. Depuis que la République exiſte, vous êtes le ſeul étranger qui ait abordé dans cette iſle; & faſſe le ciel que vous ſoyez le dernier.

DUNCAN.

Cependant, ſi l'on en croit le bruit commun & la judicieuſe lettre dont vous avez bien voulu me faire part, n'êtes-vous pas menacés d'une révolte? De mauvais citoyens ne vont-ils pas s'armer contre la Republique? De meilleurs citoyens ne s'armeront-ils pas pour ſa défenſe? Vous touchez à une guerre civile, & vous dites que vous n'avez beſoin ni de héros, ni de magnanimité?

LE MAGISTRAT.

Mais cette malheureuſe guerre, ſuppoſé qu'en effet elle nous menace, qui

l'excite & la fomente ? Eſt-ce un puſil-lanime ?

DUNCAN.

Je ne ſçai ; mais ce n'eſt certainement pas un homme magnanime.

LE MAGISTRAT.

Cela peut être : mais voyons s'il n'y a pas plus à craindre d'un côté que de l'autre. Des vûes étendues, des paſſions fortes, de la confiance en ſoi-même, & de l'attachement à la vertu, voilà ce qu'on appelle magnanimité. Des vûes étroites, des paſſions foibles, de la défiance de ſoi-même, & de l'attachement à ſes devoirs, voilà ce que nous appellons puſillanimité. Ainſi le puſillanime & le magnanime ſont vertueux. S'ils ne l'étoient pas, la magnanimité dégénérée deviendroit orgueil ; la puſillanimité dégénérée deviendroit baſſeſſe. L'un & l'autre ſoutient l'ad-

verſité, pardonne les injures, & tombe dans l'humiliation, ſans tomber dans le découragement : le puſillanime, parce qu'il ne ſent pas vivement; le magnanime, parce qu'il voit au-delà. L'un eſt au-deſſus des événemens; l'autre eſt au-deſſous. Il n'y a que les caracteres moyens qui s'affectent juſqu'à perdre courage, ou s'enorgueillir. Mais vous m'avouerez qu'il n'eſt guère de magnanimes toujours tels dans la riguenr du terme; je veux dire, ſi attachés à la vertu, qu'ils ne la perdent jamais de vûe.

DUNCAN.

J'en conviens; & c'eſt en quoi la magnanimité mérite d'autant plus nos hommages : plus il y a de difficulté, plus il y a de gloire.

LE MAGISTRAT.

Il en eſt de même du puſillanime : rien n'eſt ſi ordinaire que de le voir dégénérer,

dégénérer, & s'éloigner de ses devoirs. Vous conviendrez encore que, de deux bonnes qualités qui dégénerent, on doit donner la préférence à celle dont la dégradation entraîne les suites les moins fâcheuses. Voyez maintenant, & jugez vous-même. La magnanimité dégénere en orgueil, ambition, témérité, audace : ses grandes vûes restent, car elles tiennent à l'esprit, qui demeure le même, quoique le cœur se corrompe. Mais quels malheurs n'occasionnent pas l'orgueil & l'audace occupés de grandes vûes & de vastes desseins. Ouvrez vos histoires, & passez en revue les calamités des différens siécles ; voyez les campagnes arrosées de sang ; des villes en cendre ; des trônes renversés ; des régions ravagées, & toute la terre couverte de crimes : voilà l'ouvrage de la magnanimité, ou manquée, ou dégénérée. En peut-il être ainsi de la pusillanimité ? dégénérée, c'est bassesse

& lâcheté ; & ces vices rampans ne s'occupent que de vûes étroites & de petits objets : ses crimes sont de particulier à particulier ; le repos public n'en est point altéré. L'attention des Magistrats peut réprimer ces désordres de détail : mais qui résistera aux efforts puissans d'une ambition audacieuse & éclairée ? Vous voyez donc que le magnanime doit être incomparablement plus suspect dans un état, que le pusillanime ; & que, si notre République est menacée en ce moment d'une sédition, c'est dans la magnanimité dégénérée, qu'il en faut chercher le principe.

DUNCAN.

Je le suppose : mais, pour arrêter les progrès menaçans de cette vertu dégénérée, il faut avoir recours à cette même vertu pure & soutenue.

LE MAGISTRAT.

Point du tout. Il eſt d'autres reſſources ; & l'on peut très-bien ſe paſſer de la magnanimité, dans quelque circonſtance que ce ſoit. Entre les combinaiſons ſans nombre qui ſe font des qualités de l'eſprit & des penchans du cœur, il en eſt deux auxquelles nous faiſons une ſinguliere attention dans ce pays-ci. L'une réunit de grandes vûes, des paſſions foibles & de la probité ; l'autre, de petites vûes, des paſſions fortes & de la vertu. Avec le premier caractere, on eſt fait pour conſeiller ; avec le ſecond, on eſt fait pour agir. Nous conſultons les uns, nous employons les autres à l'exécution.

DUNCAN.

Mais ne voyez-vous pas que, par cette conduite, vous uniſſez les grandes vûes, les paſſions fortes & la vertu,

& que vous en composez une vraie magnanimité.

LE MAGISTRAT.

J'en conviens ; mais c'est une magnanimité dont les piéces séparées appartiennent à différens hommes, & ne forment point un tout suspect. S'il n'étoit que des citoyens semblables à ceux que nous consultons, ou que nous faisons agir, nous jouirions de tous les avantages de la magnanimité, sans avoir un seul homme magnanime, toujours à craindre quand il dégénere, & qui dégénere si aisément. Mais c'est trop s'arrêter à disserter : la République est peut-être en danger. Vous voyez l'importance de l'objet qui nous occupe, souffrez que je vous quitte, & que j'y donne mon attention.

DUNCAN.

Il y auroit de l'indiscrétion à se donner, parmi vous, pour magnanime ; &

ce ſeroit être vain, que de ſe croire de la puſillanimité : mais, quel que je ſois, ſi le mauvais ſort de la République lui prépare des périls, & qu'elle juge à propos de m'employer, commandez, ma vie eſt à elle.





CHAPITRE III.

Etat de la philosophie parmi les Galligènes.

J'AI dit quelque part, que les Galligènes donnent une éducation complette, & exactement la même, à tous les jeunes gens de l'un & l'autre sexe. Qu'il naisse entr'eux un de ces heureux génies faits pour éclairer les autres, les soins de la République, qui s'étendent à tous les citoyens, ne manquent jamais d'en favoriser le développement, & de lui donner tous les secours qui lui sont nécessaires. C'est le seul pays où la nature ne travaille jamais en vain : rien de ce qu'elle présente n'est négligé ; aucun talent ne reste dans l'abandon & dans l'oubli ; tout est mis en œuvre, & les Galligènes avancent, de toutes leurs forces possibles, dans la

carriere des ſciences & des arts. Voici l'idée que Duncan donne de leurs progrès.

Dans la phyſique, ils ſe ſont preſque toujours attachés à d'autres branches que celles que nous cultivons ; de ſorte que nous avons beaucoup de connoiſſances qu'ils n'ont pas, & qu'ils en ont beaucoup que nous n'avons point. Je parle des connoiſſances expérimentales, & de la ſcience des faits ; car, quant aux cauſes, nos expériences détruiſent leurs ſyſtêmes, & nos ſyſtêmes ſont détruits par leurs expériences.

Entr'autres, ils ont fait une découverte qu'ils vantent peut-être un peu trop : c'eſt ce qu'ils appellent *variation du centre de la terre & des corps graves.* Un plomb ſuſpendu en l'air, à un fil de plus de cent pieds de haut, leur a décélé ce myſtere. Ce plomb s'éloigne deux fois par jour, & deux fois ſe rapproche de la perpendiculaire. Cette

variation, trop légere pour ébranler les corps ſolides qui ſont ſur la ſurface de la terre, eſt, ſelon eux, aſſez conſidérable pour émouvoir les fluides qui environnent le globe. Dans l'air, elle occaſionne, ou diſſipe, ſuivant les circonſtances, les vents, les pluies & les orages; &, dans les eaux de la mer, elle produit le flux & le reflux.

Ils ſont auſſi avancés que nous dans la métaphyſique; je veux dire qu'à cet égard leur ignorance égale la nôtre: mais ils ſe ſont égarés par d'autres routes. Duncan fut tout étonné de la ſingularité de leurs erreurs; & ils ne furent pas moins étonnés de la ſingularité des ſiennes. Chacun ſe familiariſe avec ſes folies: on n'eſt jamais ſurpris que de celles des autres.

Si nous en croyons Duncan, nous laiſſons les Galligènes fort en arriere, à l'égard de la morale. » Croiroit-on, » dit-il, qu'ils ne ſçavent pas encore

» que l'intérêt perſonnel eſt le ſeul mobile de toutes les actions des hommes.
» Ils s'imaginent que chacun de nous
» n'eſt pas inceſſamment occupé de ſoi.
» Ils ignorent que c'eſt nous-mêmes que
» nous aimons dans les autres, & que
» nous ne faiſons jamais de bien, qu'en
» vûe de celui que nous attendons «.
Ce qui fâcha le plus Duncan, c'eſt qu'il perdit ſon tems à leur dire de très-belles choſes, pour leur apprendre à connoître l'homme & à le mépriſer : il ne réuſſit point à leur perſuader qu'ils ne pouvoient trouver la vertu aimable par elle-même, ni faire, dans aucune circonſtance, le bien, pour le ſeul plaiſir de le faire. Toute erronnée qu'il trouve la morale des Galligènes, il nous en donne pourtant une idée, à cauſe de la ſingularité.

» L'amour de ſes ſemblables eſt gra-
» vé dans tous les cœurs, diſent les Gal-
» ligènes. L'amour de ſoi-même l'affoi-

» blit ſouvent, mais ne l'éteint jamais.
» Dans les contrées même où chacun a
» ſa terre, ſa moiſſon, ſa femme, ſes
» enfans, ſa famille, ſes amis; con-
» trées où le droit de propriété donne
» tant de force à l'intérêt perſonnel,
» l'amour de ſes ſemblables ſe décele
» ſouvent, lorſqu'on paroît s'en occu-
» per le moins : témoin cet attendriſ-
» ſement que la pitié arrache ſi fré-
» quemment aux hommes les plus dé-
» voués à eux-mêmes; pitié que quel-
» ques-uns ont en vain voulu confon-
» dre avec la crainte de ſubir un ſort tel
» que celui qui nous attendrit; com-
» me ſi ces deux ſentimens, lors mê-
» me qu'ils ſe réuniſſent, n'étoient pas
» manifeſtement diſtincts.

» La Providence nous inſpire l'amour
» de nous-mêmes, pour que nous veil-
» lions à nous, & l'amour de nos ſem-
» blables, pour que nous nous intéreſ-
» ſions à eux; afin que, chacun étant

» attaché à ſoi & à ceux qui l'environ-
» nent, tous vivent dans l'union, la
» concorde & la paix. C'eſt donc man-
» quer à la Providence, & ſortir de
» l'ordre, que de ne pas ſuivre ces inſ-
» pirations, & à notre égard, & à l'é-
» gard des autres.

» Ainſi, quand les circonſtances ſont
» telles, qu'en faiſant notre bien-être,
» nous faiſons celui des autres, non-
» ſeulement nous pouvons, mais en-
» core nous ſommes tenus d'agir. Mais
» s'il arrive que, pour faire notre bien,
» il faille nuire aux autres, nous ne
» pouvons agir ſans nous rendre cou-
» pables envers la Providence, qui
» veut le bien-être de tous les hom-
» mes, & conſéquemment ne veut pas
» qu'aucun faſſe le ſien aux dépens de
» celui des autres, puiſqu'elle nous
» inſpire l'amour de nos ſemblables.

» C'eſt donc un devoir indiſpenſable
» pour nous, d'étudier en quoi nous

» pouvons être utiles ou nuiſibles à ceux
» qui nous environnent, afin de ne ja-
» mais nous écarter de ce que nous
» leur devons. Les hommes vivent en
» ſociété, & le bonheur des membres
» dépend de l'harmonie du corps. Cha-
» que peuple a ſes loix, ſes uſages, ſes
» maximes de conduite, dont l'obſer-
» vation fait l'harmonie du tout, & le
» bonheur de chaque citoyen. Man-
» quer à ces loix, c'eſt occaſionner une
» diſſonance; c'eſt troubler l'ordre;
» c'eſt ébranler l'économie politique.
» Il faut donc nous ſoumettre aux ma-
» ximes de conduite qu'admet la patrie.

» En conſéquence de la variété des
» climats, des tempéramens, des ca-
» racteres, des beſoins, des circonſ-
» tances, la plûpart des choſes qui ſont
» utiles à un peuple, pourront être pré-
» judiciables à un autre. Les loix doi-
» vent donc varier; & un homme ver-
» tueux dans un pays, ſe rendroit cri-

» minel dans tel autre, s'il ſe compor-
» toit de la même maniere dans les
» deux.

» Il y a donc beaucoup de choſes in-
» différentes par elles-mêmes, aux-
» quelles les circonſtances donnent le
» caractere de bien & de mal, de vice
» & de vertu. Par exemple, c'eſt une
» choſe indifférente en elle-même, que
» vous n'ayez qu'une femme unique,
» ou que vous en ayez quatre, ou que
» toutes les femmes d'un pays ſoient
» vos épouſes. Mais, chez nos freres
» les Européens, il y a une loi qui
» porte que chacun des citoyens n'aura
» qu'une femme : un François qui re-
» garderoit toutes ſes compatriotes
» comme ſes épouſes, & s'accommo-
» deroit aujourd'hui de l'une, & de-
» main d'une autre, ſortiroit de l'or-
» dre, auroit une conduite préjudicia-
» ble à la ſociété, & ſe rendroit cri-
» minel. Parmi nous, il y a une autre

» loi, qui porte que toutes les Galligènes seront les épouses de chaque citoyen : celui d'entre nous qui s'en tiendroit à une seule, & négligeroit les autres, iroit contre le bon ordre, & se rendroit coupable. C'est que ce qui étoit indifférent par soi-même, a cessé de l'être en vertu de la loi.

» Parmi les nations où le droit de propriété est établi, le larcin est un crime. Mais qu'un peuple, en réfléchissant sur soi-même, & se trouvant dans un engourdissement, une paresse, une indolence qui pourroient lui devenir funestes, imagine de tolérer les larcins, pour réveiller l'attention, en forçant le propriétaire à veiller sur ce qui lui appartient, & pour remuer l'imagination assoupie, en permettant de s'approprier par adresse tout ce qu'ils pourront; dès-lors le larcin cesse d'être un crime.

» Ainsi, dans tel pays, où le larcin,

» la pluralité des femmes, toute autre
» chofe vous eft interdite, vous devez
» vous foumettre & vous abftenir; non
» pas que rien de tout cela foit mau-
» vais en lui-même, mais parce que
» la loi, qui marque ce qui eft utile ou
» nuifible aux citoyens, vous le défend,
» & que l'amour inné de vos sembla-
» bles vous prefcrit de ne pas nuire aux
» citoyens pour fatisfaire vos paffions.

» Loin de nous ces raifonneurs in-
» fenfés, ces efprits étroits, qui, con-
» fidérant que ce qui eft louable dans
» un pays, eft condamnable dans un
» autre, difent que le bien & le mal
» moral ne font que des chofes de con-
» vention, & blafphêment contre la
» vertu. Ils ne voyent pas que l'amour
» pur & défintéreffé de fes femblables
» eft la vraie vertu; vertu primitive;
» vertu mere de toutes les autres; vertu
» qui ne varie jamais, ni dans fon but,
» qui eft le bonheur de l'humanité, ni

» dans ſes moyens, qui ſont la bienfai-
» ſance, la ſoumiſſion aux loix, tout
» ce qui peut être utile à la ſociété;
» vertu regardée comme telle dans tous
» les tems, dans toutes les circonſtan-
» ces, & par toutes les nations; vertu
» qui ſeule fait le mérite de nos actions;
» vertu qui nous fait eſtimer les hom-
» mes, en nous donnant de la conſidé-
» ration pour leurs ſentimens & leur
» penchant naturel, & fait diſparoître
» le mépris qu'inſpireroit pour eux
» l'idée ſeule que chacun ſe guide en
» tout par le ſeul intérêt perſonnel;
» vertu, le plus précieux don de la
» Providence, dont chacun trouve le
» germe dans ſon cœur, dès qu'il veut
» l'y chercher; vertu enfin qu'il fau-
» droit ſuppoſer, quand bien même
» elle n'exiſteroit pas.

» Que ceux qui aviliſſent l'homme
» au point de lui refuſer tout autre
» mobile que l'intérêt, calculent avec

» lui, & lui persuadent, s'ils le peu-
» vent, qu'il est de son utilité de ne ja-
» mais sortir des bornes de l'honneur
» & de la probité. Pour nous, qui re-
» gardons l'homme sous un plus noble
» aspect, nous ne négligerons rien
» pour ranimer en lui ce pur amour de
» ses semblables, que l'amour de soi-
» même ne refroidit que trop souvent.
» Nous nourrirons ce feu sacré émané
» de la sagesse éternelle; nous en tire-
» rons une lumiere sûre qui éclaire no-
» tre conduite & dirige nos actions : s'il
» se peut, nous lui donnerons cette ac-
» tivité qui éleve l'homme au-dessus de
» lui, & en quelque sorte l'approche
» de la Divinité «.



CHAPITRE IV.

Vûes neuves des Galligènes ſur l'agriculture. Plante admirable, mais de laquelle Duncan ne s'oblige pas à donner de la graine.

Un jour Duncan ſe promenoit dans les champs, &, ſuivant ſa coutume, faiſoit de profondes réflexions, & tomboit dans d'étranges ſurpriſes au ſujet des mœurs, du gouvernement & de la morale de ſes freres les Galligènes. S'il y voyoit du bon, il y voyoit auſſi beaucoup à réformer; &, tout bien conſidéré, il concluoit que, pour rendre une ſociété heureuſe, il faudroit lui preſcrire partie des loix de ſon pays, partie de celles des Galligènes. Tandis qu'il imaginoit le plan d'une République, & faiſoit un mauvais aſſemblage de choſes bonnes priſes en particulier, il

fut diſtrait par la vûe de vingt ou trente hommes qui préparoient un champ, & trompoient leur travail par des chanſons que l'un d'eux fredonnoit d'une voix aſſez diſcordante. Le frere Européen trouva encore ici un nouveau ſujet d'étonnement & de critique. La terre que l'on préparoit, étoit noirâtre, graſſe & médiocrement peſante, c'eſt-à-dire, très-féconde. Les Galligènes s'occupoient à y mêler en abondance, des cailloux, du gravois & du ſable aride. Si c'eſt amuſement, dit en lui-même Duncan, c'en eſt un bien imbécille; & ſi c'eſt une maniere de préparer la terre, c'en eſt une bien inepte. Il s'approcha: mes enfans, leur dit-il en ſouriant, j'ai lu beaucoup de livres d'agriculture, mais je ne connoiſſois pas encore l'eſpéce d'amendement dont je vous vois faire uſage. Je veux croire que vous avez beaucoup lu, répondit un des travailleurs; mais vous n'avez

pas tout vu. Chacun a ſa méthode : voici la nôtre.

DUNCAN.

Elle eſt aſſûrément bien nouvelle pour moi : mais je crois qu'il vous faudroit bien des années d'une ſemblable culture pour augmenter la fécondité de ce terroir.

LE GALLIGENE.

Auſſi notre deſſein n'eſt pas de l'augmenter, mais de la diminuer.

DUNCAN.

C'eſt-à-dire que ces Meſſieurs cultivent la terre, afin de la rendre plus ſtérile.

LE GALLIGENE.

Préciſément.

DUNCAN.

Et vous avez ſans doute de bonnes raiſons pour vous comporter d'une ma-

niere qui ſemble ſi oppoſée au ſens commun ?

LE GALLIGENE.

Nous le croyons ; &, ſi vous les ſçaviez, peut-être en parleriez-vous avec un peu plus de circonſpection.

DUNCAN.

Je cherche à m'inſtruire : ne pourrois-je pas connoître ſur quels principes vous fondez une agriculture ſi extraordinaire ?

LE GALLIGENE.

Rien n'eſt plus aiſé ; mais, avant tout, je vous prie de m'éclaircir vous-même ſur un point. Nous préparons ce terroir pour la vigne : quel climat penſez-vous convenir le mieux à ces ſortes de plantations ?

DUNCAN.

La vigne, pour proſpérer, demande un climat qui ne ſoit ni exceſſivement

chaud, ni exceſſivement froid. Le trop grand froid fait languir la digeſtion des ſucs ; le fruit reſte acerbe. La trop grande chaleur précipite la digeſtion ; les combinaiſons trop hâtées ne ſe font point avec juſteſſe ; le raiſin manque de qualité.

LE GALLIGENE.

Fort bien. Et, dans les climats tempérés où l'on cultive la vigne avec ſuccès, ne peut-on pas encore diſtinguer ceux qui inclinent au chaud, comme l'Italie, de ceux qui inclinent au froid, comme votre France ?

DUNCAN.

Sans doute ; & les premiers ſemblent les plus propres à la culture de la vigne. Là, vous pouvez, en quelque ſorte, l'abandonner à elle-même. Qu'elle ſe nourriſſe d'un ſuc abondant, qu'elle croiſſe & prenne toute l'étendue dont elle eſt capable, il n'importe : la cha-

leur du climat cuit & digere tous les ſucs, quelque abondans qu'ils ſoient. Il n'en eſt pas de même des climats qui inclinent au froid. Ils demandent des vignes qui ne s'étendent pas trop, qui ne prennent pas trop de nourriture, qui donnent des grapes dont les grains ſoient petits, menus & rares, afin que la chaleur, toute modérée qu'elle eſt, puiſſe ſuffire à la coction des ſucs.

LE GALLIGENE.

Ainſi, dans ces ſortes de climats, une terre ſucculente & fertile n'eſt pas ce qu'il faut à la vigne. Où l'on n'en trouve que de telle, il faut l'amaigrir & la détériorer : il faut y mêler du gravois, du ſable aride & des cailloux. Vous avez donc vous-même trouvé les principes qui, à cet égard, ſervent de fondement à notre agriculture.

DUNCAN.

J'entre maintenant dans les raiſons

de votre conduite, & ne puis les désaprouver. Mais ce qui me ſurprend en ce moment, c'eſt que je ne vois pas ici une ſeule vigne ſemblable à celle d'Europe. Pourquoi avez-vous d'autres eſpèces que nous? & ſi vous avez trouvé le moyen de vous procurer, à volonté, de nouvelles eſpèces, pourquoi n'en cherchez-vous pas qui ait plus de rapport à votre terroir, & à votre climât, & vous donne de meilleur vin?

LE GALLIGENE.

Auſſi, depuis long-tems, en cherchons-nous : mais cela eſt plus long & pénible que vous ne l'imaginez. Lorſqu'Almont, notre pere & notre fondateur, confioit à la terre les germes précieux & féconds qui devoient nourrir ſa nombreuſe poſtérité, il vit que les menues graines lui donnoient des eſpèces précisément ſemblables aux

plantes

plantes qui les avoient produites. Mais les pépins & les noyaux, quoique provenus de bons arbres fruitiers, ne lui donnerent que des arbres ſauvages, & des fruits agreſtes, qui étoient ſans ſaveur, ou bien en avoient une déſagréable. Il crut que le terroir de ſon iſle n'étoit point favorable à ces eſpeces, & long-tems il en négligea la culture. Un jour, conſidérant que le germe de fruits excellens n'en avoit produit que de mauvais, il conçut que le germe de mauvais fruits en pourroit donner de bons. Excité par le beſoin, né avec l'eſprit obſervateur, & pourvu de la patience néceſſaire à quiconque entreprend de pénétrer dans les magaſins de la nature, & d'approfondir ſes reſſources, il ne balança point à tenter l'expérience. Il ſema, tous les ans, les germes des mauvais fruits que ſes arbres ſauvages lui donnoient, & le ſuccès répondit à ſes vues. Dans une multi-

tude d'arbres de nulle valeur, il en trouva quelques-uns de bons : en moins de vingt ans, il ſe vit riche de plusieurs ſortes de fruits, plus ſavoureux les uns que les autres, & qui, plus ou moins précoces ou tardifs, ne le laiſſoient jamais dépourvu. Dès-lors, il ceſſa de ſemer, &, par le moyen des greffes, il multiplia les eſpeces. De tous les arbres qu'il ſema & cultiva, la vigne ſeule ne répondit pas à ſes ſoins; quelques différentes eſpeces qu'il plantât, aucune ne lui donnoit d'auſſi bon raiſin qu'il eût voulu. Depuis Almont, ces ſemis de vignes ont été long-tems interrompus. Nous les avons repris il y a plusieurs années, ſans avoir encore pu trouver cette eſpece parfaitement convenable à notre terroir. En attendant, nous profitons des autres; &, pour en tirer le vin le moins mauvais qu'il ſoit poſſible, nous leur préparons la terre comme vous voyez. Ah!

M. Duncan, il y a bien des myſteres à dévoiler, & bien des avantages à découvrir à l'égard des plantes ; & l'homme ne tire pas, à beaucoup près, tout le parti qu'il pourroit de ces animaux ſilentieux.

DUNCAN.

Que me venez-vous dire d'animaux ſilentieux ? Une telle idée peut-elle entrer dans une tête auſſi-bien organiſée que la vôtre me paroît l'être ? Quoi ! vous croyez du ſentiment aux plantes, & vous les prenez pour des eſpeces d'animaux ?

LE GALLIGENE.

Sans doute. Et vous, pour qui les prenez-vous donc ? Eſt-ce que des individus qui naiſſent, vivent & meurent, qui croiſſent & multiplient, qui ſont ſains & malades, peuvent être autre choſe que des animaux ?

DUNCAN.

Quelques phyſiciens d'Europe nous ont dit la même choſe, avec les mêmes raiſons. Mais nous avons pris tout cela pour un jeu d'eſprit; nous n'en avons fait que rire.

LE GALLIGENE.

Je ne doute pas qu'en Europe on ne ſache rire très-à-propos; mais je ne vois pas, qu'à cet égard, on en ait un ample ſujet. Dites-moi, n'avez-vous pas, dans votre pays, des plantes qui fuyent l'attouchement, & donnent des ſignes manifeſtes de ſenſibilité?

DUNCAN.

Oui, nous avons des plantes automates; mais nous expliquons méchaniquement leurs mouvemens, non pas très-clairement, à la vérité; mais cela vaut toujours mieux que de les croire des animaux.

LE GALLIGENE.

Puiſque vous avez des plantes qui fuyent, vous en avez ſans doute auſſi qui ſe plaignent ?

DUNCAN.

Qu'appellez-vous des plantes qui ſe plaignent ?

LE GALLIGENE.

Oui, des plantes qui, quand on les bleſſe, s'agitent & ſe retirent en ſoupirant. Entrons un moment dans cette cabanne. Voyez, dans cette caiſſe, un arbriſſeau de hauteur d'homme. Ce verd tendre, ces rameaux déliés, ces feuilles minces & preſque ſans conſiſtence, vous annoncent la molleſſe de ſon tiſſu, & la foibleſſe de ſa conſtitution. Auſſi eſt-il d'une délicateſſe extraordinaire, & nous avons une peine extrême à l'élever. Il en naît quelques-

uns dans nos champs; mais ils meurent bientôt. Celui-ci a près de dix ans, & nous coûte des ſoins infinis. Il ſemble que la nature, pour dédommager cette plante de la débilité de-ſes organes, lui ait fait don de la voix, afin qu'en manifeſtant ſes douleurs, elle pût attendrir l'homme & l'intéreſſer à ſon ſort. Vous pouvez la toucher légérement, & comme en la flattant, elle reſtera dans le ſilence. Mais ſi, preſſant un peu fortement ſes feuilles, vous allez juſqu'à rompre quelque fibre, elle gémit, elle ſe plaint des douleurs que vous lui faites reſſentir. Entendez-vous ces petits ſoupirs, qui paroiſſent ſortir des fleurs, & qui en effet ſortent du calice globuleux qui les ſoutient. Quand elle a ſoif, quand elle a chaud, quand elle a froid, quand elle manque d'air, quand elle en a trop, elle fait les mêmes plaintes; ce ſont des gémiſſemens réels; elle implore votre

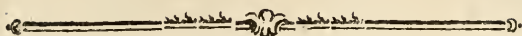
ſecours, & votre cœur ſeroit bien dur s'il n'en étoit touché. La voilà bientôt au moment où la génération des germes doit s'opérer. C'eſt le tems des amours des plantes. Si vous l'entendiez alors, comme elle babille. Ce ne ſont plus des cris douloureux ; mais des ſons pleins de douceurs, des ſoupirs de volupté ; on diroit de deux amans heureux.

Duncan.

Vous me montrez-là une plante bien extraordinaire : il y a plus, vous me la faites entendre; j'en ſuis ſtupéfait. Mais, enfin, eſt-ce un animal ? Ces ſoupirs ne ſont que de petites exploſions de l'air, renfermé dans le calice. Les fibres du calice, en ſe reſſerrant, le font ſortir par ſecouſſe & avec précipitation; de-là, ces ſons que vous prenez pour des plaintes.

LE GALLIGENE.

Sans doute ; & le cri des animaux ne vient-il pas d'un pareil jeu dans les organes de la voix. Comme eux, le plaintif (c'eſt ainſi que nous nommons cet arbriſſeau) a ſon organe vocal ; c'eſt, dans ſon eſpece, un animal qui a de la voix. La ſenſitive eſt une autre eſpece d'animal muet, qui a du mouvement. La plûpart des autres plantes, n'ont ni voix, ni mouvement ſpontané, & n'en ſont pas moins des animaux, dont le caractere eſſentiel eſt la ſenſibilité. Mais je paſſe à diſcourir, un tems que je dois au travail. Adieu, Monſieur Duncan. Souvenez-vous qu'il ne faut pas rire, quand on vous dira que les plantes pourroient bien être des animaux ; & qu'un homme qui améliore ſa terre avec du gravois & des cailloux, n'a pas toujours tort.



CHAPITRE V.

Conjuration de Montmor. Etat des Galligènes. Leurs mœurs ne s'améliorent pas plus que celles de bien d'autres nations. Caracteres de Montmor & d'Alcine. Amours qui ne ressemblent à rien.

Vers ce tems la République reçut une secousse, dont elle fut ébranlée jusques dans ses fondemens. Duncan, qui se lassoit d'écrire ces mémoires, peut-être autant que le lecteur se lasse de les lire, nous transmet l'histoire de cette révolution, telle qu'elle fut donnée, peu de tems après, par un Historien de Galligénie. Ce n'est pas qu'il la trouve bien écrite; mais c'est qu'il la trouve écrite.

Je suis fort éloigné de penser qu'il y ait une grande utilité à retirer de l'histoire. La connoissance qu'elle donne des hommes, les entreprises de tout genre dont elle décrit la conduite &

l'issue, en un mot, les affaires humaines dont elle tient registre, sont autant de leçons données aux méchans comme aux bons ; sans doute elle peut également encourager le crime & la vertu : j'écris pour satisfaire ce desir inné, qui nous porte à transmettre à la postérité, ce qui, de notre tems, s'est fait & pensé de plus mémorable ; comme si, laissant un long souvenir, nous nous dédommagions de notre courte existence. Malheureusement je n'ai pas à montrer, des mœurs réglées, douces & uniformes, des hommes vertueux à l'envi les uns des autres, des tems heureux, qui ne soient illustrés par aucune action d'éclat. Je décrirai des objets plus faits pour l'histoire, des mœurs perverties, des complots atroces, des citoyens égorgés les uns par les autres.

Tant que les Galligènes ne formerent qu'une famille naissante, la paix & la vertu furent leur partage. Dès que

leur nombre s'accrut, l'attachement à la patrie & aux devoirs diminua ; & l'homme, je ne ſçais par quelle fatalité, étant contagieux pour l'homme, notre ſociété devint vicieuſe, dès l'inſtant qu'elle devint nombreuſe. D'abord, foible & timide, le vice ſe cachoit, & pulluloit en rampant ; dans la ſuite, il prit de la hardieſſe en prenant des forces ; enfin, nous venons de le voir, à ſon plus haut point, tenter le plus horrible de tous les projets. Montmor, aſſez connu de ſes concitoyens, & non aſſez craint ; Alcine, la femme de la République la plus conſidérée, & qui le méritoit ſans doute, mais non pas à tous égards ; l'un, par une ambition audacieuſe, l'autre, par une conduite imprudente, viennent de porter, à leur patrie, un coup dont elle ſe reſſentira long-tems, & qui, peut-être, deviendra mortel.

Montmor étoit d'une taille avanta-

geuſe, d'une phyſionomie prévenante ; & d'un abord ſéduiſant. Il connoiſſoit les hommes ; il avoit l'art dangereux de les faire agir, pour ſes intérêts, en leur perſuadant qu'ils agiſſoient pour les leurs. A des paſſions fortes, il joignoit la plus grande activité d'eſprit ; caractere également propre aux plus belles actions & aux plus grands crimes, & toujours à craindre dans un Etat tranquille. Né avec des vues étendues & des déſirs vaſtes, il avoit toutes les qualités, bonnes & mauvaiſes, qui peuvent faire réuſſir des projets ambitieux. Ailleurs, en ſuivant ſes penchans, c'eût été, peut-être, un héros ; chez les Galligènes, ce ne pouvoit être qu'un ſéditieux.

Alcine n'étoit point de ces beautés piquantes, qui n'appellent qu'à la volupté. Elle inſpiroit du reſpect, en même tems que de l'amour ; & la moindre attention de ſa part étoit

plus eſtimée, que les faveurs les plus marquées des autres. Son caractere étoit formé de toutes les qualités qui manquoient à Montmor. Elle avoit moins de vivacité, & plus de juſteſſe; moins d'activité, & plus de prudence; moins de paſſions fortes, & plus de douceur; moins d'ambition, & plus d'élévation dans l'ame.

Montmor aimoit Alcine, il en étoit aimé. Par elle-même, elle avoit tout ce qu'il faut pour toucher un cœur, &, malheureuſement, pour le fixer. De plus, elle jouiſſoit d'une conſidération générale; aucun citoyen ne lui refuſoit ces hommages, dûs à la beauté unie au mérite & à la vertu. Porté par inclination vers Alcine, Montmor s'y portoit, peut-être, encore plus par ambition; il aimoit à s'attacher un cœur qui faiſoit l'objet des vœux de tous ſes compatriotes.

Il eſt, dans la nature, de déſirer

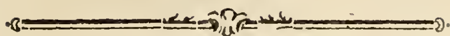
d'être aimé, quand on aime; y est-il de vouloir être aimé seul? Montmor ne se contenta pas d'avoir fait pancher Alcine en sa faveur; il forma le dessein de se l'attacher pour toujours, à l'exclusion de tout autre; il vouloit contracter avec elle, cette union criminelle & scandaleuse, connue sous le nom de mariage. Mais le devoir retenoit la vertueuse Alcine; elle ne pouvoit se résoudre à se donner à un seul. Montmor ne se découragea pas; il devint si pressant, il sçut si adroitement émouvoir une ame déja vaincue par son malheureux penchant, qu'Alcine, ébranlée par tant de sollicitations, & par sa propre passion, résolut de satisfaire, en partie, les desirs de son amant, sans trop s'éloigner de ses devoirs, & crut en avoir trouvé le moyen. Elle lui promit de l'aimer seul; voilà ce qu'elle donnoit à son amour. Elle ajouta, qu'elle ne feroit

jamais rien pour aucun autre; mais, que jamais non plus, elle ne feroit rien pour lui-même; voilà ce qu'elle donnoit à son devoir : elle aimoit mieux vivre dans une continence perpétuelle, que d'accorder à lui seul, ce qu'elle devoit à tous. Cette déclaration flattoit Montmor; mais ne le satisfaisoit pas. Son parti étoit pris, le crime étoit consommé; il vouloit vivre, avec Alcine, à la maniere d'Europe. Il redoubla ses assiduités & ses empressemens, ce fut en vain. Alcine, ferme dans sa résolution, s'expliqua tant de fois, & si positivement, qu'enfin Montmor perdit tout espoir.

Depuis long-tems, cet esprit ardent & ambitieux, rouloit des projets de révolte. Il eût voulu faire disparoître l'égalité des Galligènes, établir entre eux divers rangs, & s'emparer du premier. Il eût voulu introduire le commerce, lier avec toutes les nations, étendre sa renommée par toute la terre.

Enfin, il eût voulu ſubſtituer les loix européennes, à celles de la République, & réunir, ſur lui, tous les avantages qu'elles donnent aux uns, aux dépens des autres. Balancé entre ces vues ſéditieuſes, & les difficultés du ſuccès, l'amour le détermina. Les loix d'Europe établies, ſa paſſion rentroit dans l'ordre, ſes prétentions devenoient légitimes, & la vertu invitoit Alcine à ſe donner à lui ſans réſerve. Son amour, d'accord avec ſon ambition, emporta la balance; il prit le parti de ſacrifier ſa patrie à l'un & à l'autre, & ne s'occupa plus que de la conduite de ce projet barbare.





CHAPITRE VI.

Grande ſageſſe de Montmor, à faire de grandes ſottiſes. Il prépare une révolution, aſſemble des conjurés, & leur fait entendre que, pour le bien de la République, il faut la bouleverſer.

MONTMOR connoiſſoit le caractere de la plûpart de ſes compatriotes; il les paſſa tous en revue dans ſon eſprit, & deſtina, dès-lors, à ſes deſſeins ceux qui, diſtingués dans quelque genre, croiroient aiſément gagner aux nouveautés, & qui, naturellement remuans, ſembloient devoir applaudir à ſon entrepriſe. Eſprit ſouple & délié, il les enveloppa de ſes ruſes, & les amena, par degrés, à ſon but. Il ſe gliſſoit, comme un ſerpent, & laiſſoit par-tout des traces du poiſon qu'il nourriſſoit dans ſon cœur.

Il félicitoit les citoyens laborieux, ſur leur amour pour le travail, exagéroit les obligations que leur avoit la République ; &, leur repréſentant malignement l'impoſſibilité légale où elle étoit de les récompenſer, il leur laiſſoit à penſer combien étoit défectueuſe une police qui ne pouvoit leur rendre juſtice, ni les diſtinguer des fainéans, que leur travail entretenoit dans l'oiſiveté. Il applaudiſſoit au travail des gens de lettres, prodiguoit les plus grands éloges à leurs ouvrages, & les plaignoit, ſur la néceſſité où ils étoient, de s'employer, comme les autres, aux travaux les plus vils, eux qui étoient faits, diſoit-il, pour donner des leçons au genre humain, & pour être ſervis & honorés par des diſciples ſoumis. Il ajoutoit que, dans l'aviliſſement où ils vivoient, les talens ne pouvoient ſe déployer qu'imparfaitement, & que les meilleurs écrits annonçoient ſeule-

ment, ce que leurs auteurs auroient pu faire ſous un gouvernement plus favorable au génie. Il flattoit ceux auxquels il connoiſſoit de la vanité & de l'ambition, qu'il appelloit la ſource du courage, & l'aiguillon des grandes ames. Il admiroit cette nobleſſe de ſentiment, qui leur faiſoit ſentir toute la ſupériorité qu'ils avoient ſur le reſte des hommes. Mais que leur ſervoit, diſoit-il, ces grandes qualités, dans un Etat qui les confondoit avec les ames les plus viles ? Que leur ſervoit d'être nés pour s'élever aux plus hauts rangs, dans un pays où l'on ne trouvoit ni premiers ni derniers ? Que leur ſervoit enfin cet attrait puiſſant, qui les portoit aux actions d'éclat, dans une République dont les loix les retenoient dans une éternelle inaction ?

Après avoir laiſſé fermenter quelques mois le levain de la ſéduction, on le vit bientôt s'expliquer avec plus de

clarté, & ſe plaindre plus hautement de la conſtitution de l'Etat. Mais en cela, il ſe comportoit avec une telle adreſſe, qu'il ſembloit prendre les ſentimens des autres, & non leur faire adopter les ſiens. Il échauffoit leur eſprit; &, partant d'après les paroles qui leur échappoient, pour en tirer de plus poſitives, il les amenoit enfin à haſarder des propos manifeſtement ſéditieux. Par cette conduite, il s'aſſuroit d'autant plus du ſecret, qu'ils penſoient avoir été les premiers à ouvrir le conſeil de la révolte, & ſe regardoient comme plus emportés que Montmor. De ſorte qu'il n'y eut pas un des conjurés qui ne ſe crût l'un des premiers mobiles de la ſédition.

Montmor, actif & vigilant, ne tarda pas à former de petits conſeils avec ſes confédérés, en aſſemblant tantôt les uns, tantôt les autres. Là, il préſentoit le prétexte de l'intérêt public, à

ces citoyens pervertis, & déja diſpoſés à tout entreprendre, par intérêt perſonnel. » Si votre avantage & le mien » étoient nos ſeuls motifs, leur diſoit-» il, vous ne me verriez pas preſſer, » avec tant d'ardeur, l'exécution de » notre généreuſe entrepriſe. Mais la » voix de la patrie parle à mon cœur, » & doit toucher le vôtre. Le gouver-» nement actuel pouvoit convenir, » dans ces premiers tems de la Répu-» blique, tems obſcurs, où l'ignorance » & la ſimplicité ne mettoient aucune » différence entre les Galligènes. Mais » aujourd'hui, que les qualités per-» ſonnelles rendent les citoyens ſi ſu-» périeurs, ou ſi inférieurs les uns aux » autres, l'égalité & la communauté » ne ſont plus qu'une injuſtice, qui » confond celui qui mérite, avec celui » ne mérite pas. La République n'a-» t-elle pas enfin acquis toute ſa force, » & la conduite d'une jeuneſſe vigou-

» reuſe, doit elle être celle de l'enfance?
» Juſqu'ici ſans idées, en petit nom-
» bre, & ſeulement occupés du né-
» ceſſaire, les Galligènes n'ont pas
» même porté les yeux au-delà de leur
» iſle; maintenant, de nouveaux avan-
» tages, & de nouveaux plaiſirs, leur
» ſont réſervés; il ne s'agit que de vou-
» loir, le commerce va nous ouvrir
» tous les tréſors de la terre. Dans la
» diſtribution que la nature a faite de
» ſes productions les plus rares aux dif-
» férentes habitations des hommes, la
» nôtre a, peut-être, été la plus fa-
» voriſée de toutes. La plante aërienne,
» que notre iſle ſeule produit, & dont
» les autres nations n'ont pas même
» d'idée, eſt d'un prix ineſtimable. Fai-
» ſons part de ce lin précieux aux au-
» tres habitans de la terre, & recevons,
» de leurs mains, ce que leurs climats
» produiſent de plus utile & de plus
» flatteur. Dès-lors, nous aurons des

» vivres pour cent fois plus d'habitans
» que nous ne sommes; &, dès-lors
» tombera, d'elle-même, cette loi
» barbare, qu'une dure nécessité fit éta-
» blir; cette loi, qui arrête le cours des
» générations, & prescrit des bornes
» étroites à la nature, dans celle de
» toutes ses opérations où l'on devroit
» le plus favoriser ses efforts. Jusqu'à
» quand resterons-nous isolés & sem-
» blables à des fugitifs qui craignent
» l'aspect des autres hommes? Si vous
» n'êtes pas sensibles à l'état d'abjection
» où vous vivez, qu'au moins l'intérêt
» de la patrie réveille votre zèle. Ou-
» vrez les yeux, voyez ce qu'elle est, &
» ce qu'elle pourroit être. Elle vous tend
» les mains, que sa langueur vous tou-
» che. Armez-vous en sa faveur; abo-
» lissez un gouvernement inactif, qui
» engourdit l'ame & flétrit le cœur des
» citoyens; établissez les loix euro-
» péennes, ces loix sages, qui doivent

» faire votre bonheur, & donner une
» nouvelle vie à la République ; conſ-
» truiſez des vaiſſeaux, & que votre
» commerce appelle, des bouts de la
» terre, l'abondance & la proſpérité «.

Ainſi les allicioit ce perturbateur dangereux du repos public ; ainſi, prétextant l'utilité de ſa patrie, il en préparoit la ruine. Séduits par ces apparences captieuſes, plus encore par leur intérêt particulier, ils ſe liguoient avec lui, & juroient d'appuyer, de toutes leurs forces, les réſolutions que prendroient les confédérés aſſemblés. Il les congédioit, en exhortant chacun d'eux à ſonder, avec adreſſe, les eſprits ; à faire entrer, dans la confédération, ces hommes ardens, nés pour les grands projets ; à diſpoſer ſeulement aux changemens futurs, ceux qui ne mériteroient qu'une demi-confiance ; à ſe cacher ſoigneuſement de ces ames foibles, que révolte l'idée ſeule des innovations.

Ces

Ces aſſemblées particulieres, ne lioient pas aſſez les conjurés entre eux ; &, d'ailleurs, on ne pouvoit prendre les derniers arrangemens, que dans une aſſemblée générale. Elle fut indiquée.



CHAPITRE VII.

Vertus, d'une part; crimes, de l'autre. Conſeil des Conjurés. L'un d'entr'eux veut qu'on ſe défaſſe de la moitié des citoyens. On prend le parti de ne tuer que ce qu'il y a de plus reſpectable.

Tous les ans les Galligèns célebrent, dans la belle ſaiſon, la naiſſance de leur légiſlateur. Cette fête eſt moins remarquable par la pompe, que par le zèle du peuple. Dans le cours du mois qui la précede, on entend chanter des vers à la gloire d'Almont : il ſemble qu'on accuſe la lenteur du tems, & qu'on appelle le jour de la ſolemnité. Ce jour arrivé, les Galligènes s'aſſemblent, au bruit des fanfares. Tout ce qu'ils ont pu imaginer d'agrément dans leur maniere de s'habiller, eſt mis en uſage, & chacun s'eſt pourvu de bou-

quets, de couronnes, & de feftons de fleurs. Ils fe mettent en ordre, fortent de la ville du côté de l'orient, avancent un quart de lieue dans la plaine. Là, fur une petite éminence, fut inhumé leur légiflateur. Les Galligènes paffent fucceffivement à côté de fon tombeau, & le couvrent de fleurs. Cependant l'air retentit, tantôt des acclamations du peuple, tantôt du chant des hymnes, & des éclats harmonieux des fymphonies. Des danfes fe forment de tous côtés : tout eft en mouvement ; tout infpire la joie, le zèle & la vénération pour Almont. L'hommage rendu aux cendres de leur pere commun, les Galligènes fe féparent. Les uns reprennent le chemin de la ville ; les autres fe diftribuent par troupes dans les bofquets des environs ; tous prennent un repas frugal ; mais où regne une gaieté d'autant plus vive & touchante, qu'elle eft univerfelle. La plûpart continuent de

s'entretenir des vertus d'Almont. Les danſes & les chants ſe renouvellent. Le reſte du jour s'écoule dans ces amuſemens dignes des premiers tems de la République ; il eſt nuit, & les échos répetent encore, de toutes parts, les louanges du légiſlateur des Galligènes.

Ce jour même, conſacré au fondateur de la République, fut choiſi par les Conjurés, pour délibérer ſur ſa ruine. La ceſſation des travaux, qui, diſperſant les citoyens, en appellent une partie dans les endroits de l'iſle les plus écartés, la joie publique, que l'inattention ne manque jamais d'accompagner, tout favoriſoit leur aſſemblée furtive. Ce fut ſur le bord de la mer, entre des rochers eſcarpés, dont les amas ſtériles & confus inſpiroient je ne ſais quoi de féroce à ces ames déja altérées du crime, que l'horrible complot de Montmor fut cimenté & prit ſa derniere forme. Les Conjurés, réunis à l'heure

indiquée, commencerent par nommer un chef; ce qui ne tarda pas. D'une voix unanime, on élut Montmor. Ils jurerent ensuite, de lui rester inviolablement attachés, d'obéir aveuglément à ses ordres; &, s'il en étoit besoin, de répandre leur sang & sacrifier leur vie à l'intérêt de la cause commune. Ils fixerent pourtant son pouvoir, & leur dépendance, jusqu'au tems où les anciennes loix seroient abrogées, les nouvelles établies, & le peuple tranquille. Alors, ils devoient reprendre leur ancienne liberté, & nommer des Magistrats, pour gouverner selon la nouvelle législation. Restriction vaine, qui, ne désignant rien de précis, ni pour le tems, ni pour les circonstances, laissoit à Montmor un pouvoir sans terme & sans limites.

Ils consulterent ensuite, sur ce qu'ils avoient à faire, pour se soumettre la République, se rendre les maîtres ab-

ſolus de leurs concitoyens, & établir leurs nouvelles loix. L'un d'entr'eux, & ſans doute, le plus farouche de tous, prit la parole : » Compagnons, leur » dit-il, nous avons formé un projet, » peut-être autant utile à la Républi- » que, que glorieux pour nous ; mais » qui peut auſſi devenir funeſte aux uns » & aux autres. Si nous n'affoibliſſons » les Galligènes, jamais ils ne deſcen- » dront juſqu'à nous obéir ; &, loin » d'établir l'ordre que nous nous propo- » ſons, nous mettrons tout en confuſion. » C'eſt à regret que j'ouvre un avis qui » vous paroîtra, & qui me paroît à » moi-même, violent & ſanguinaire. » Mais nous ſommes en petit nombre, » & nous ne pouvons devenir forts, » que par la foibleſſe des autres. Ele- » vons-nous au-deſſus des préjugés, & » regardons comme vertu, un crime » d'état qui mene à la gloire & à la » proſpérité de la République. Il faut

» épuiſer un corps que nous ne pou-
» vons dompter autrement ; il faut faire
» périr la plûpart des Galligènes qui
» ſont en état de porter les armes ; il
» faut faire périr nos Magiſtrats, ces
» vieillards trop reſpectés, pour que
» leur ſeul aſpect ne réveille pas l'a-
» mour d'un gouvernement que nous
» voulons abolir. Alors, nous verrons
» la République, ſans force & ſans
» reſſources, ſe ſoumettre à toutes nos
» vues ; &, lorſque le tems, la paix
» & l'abondance lui auront rendu ſa
» premiere vigueur, elle ſe trouvera
» pliée à la nouvelle adminiſtration ;
» &, bientôt, elle perdra juſqu'au ſou-
» venir de ſes anciennes mœurs «.

Un autre conjuré remontra qu'ils ne s'étoient pas confédérés, pour verſer le ſang de leurs freres ; mais pour leur faire adopter de nouvelles loix, & les forcer à devenir opulens & heureux; qu'ils étoient en petit nombre, il eſt

vrai ; mais que parmi ceux des Galligènes qui ſeroient en état de leur réſiſter, la plûpart penchoient aux innovations ; que beaucoup preſſentoient les changemens qui ſe préparoient, & paroiſſoient diſpoſés à y donner les mains ; que le reſte ſe trouveroit dans la néceſſité de ſuivre le torren ; qu'il ne voyoit pas non plus ce qu'on avoit à craindre des Magiſtrats, ces vieillards foibles, dont toute l'influence & le crédit tomberoient avec le gouvernement actuel ; que ſon avis étoit, qu'on devoit ſeulement s'emparer des arſenaux, & de-là, appeller le peuple ; &, les armes à la main, lui dicter les loix qui devoient faire ſon bonheur.

Ces deux avis partageoient les eſprits, lorſqu'on en ouvrit un troiſiéme qui les réunit. On repréſentoit que ceux des citoyens qui ſe trouveroient en état de porter les armes, pourroient, ſans répugnance, ſe prêter aux vues de

la nouvelle adminiſtration ; mais qu'il ſe pourroit faire auſſi, qu'une innovation ſi ſubite, ne fût pas de leur goût ; ſur-tout ſi des Magiſtrats, toujours reſpectés, venoient à les aiguillonner, & à réveiller en eux l'amour de l'ancienne légiſlation ; qu'il ſe pouvoit faire que les anciens, déchus de la conſidération dont ils jouiſſoient, ne tenteroient rien, ou tenteroient vainement ; mais qu'ils pouvoient auſſi eſſayer & réuſſir ; qu'il falloit étouffer une force, qui deviendroit funeſte aux confédérés, ou la puiſſance qui la dirigeroit contr'eux ; & faire périr des hommes, qui, tôt ou tard, ſe rangeroient du côté des Magiſtrats, ou les Magiſtrats même ; que dans une telle extrémité, le plus prudent ſembloit être, de ſacrifier, à la ſûreté de leurs ſuccès, des vieillards caducs, qui, ne pouvant à l'avenir être utiles, pouvoient être ſi nuiſibles, & de conſerver à la République, une jeu-

neſſe floriſſante, néceſſaire aux vues même des confédérés, qui ſe propoſoient de lier avec toutes les nations, & d'étendre leur commerce par toute la terre.

Ainſi fut réſolu le maſſacre de ces hommes vénérables. On ſçait de quelle baſſeſſe & de quels crimes eſt capable, par lui-même, l'intérêt perſonnel : mais lorſqu'il s'appuye d'un prétexte ſpécieux, & ſe maſque de l'amour du bien public, il eſt incroyable à quel point il peut porter l'atrocité & la barbarie.

Vers ce tems, il parut quelques phénomenes, auxquels à peine fit-on attention ; mais que dans la ſuite, l'événement de la conjuration fit regarder comme des ſignes qui avoient préſagé les malheurs dont la République étoit menacée. Dans une nuit obſcure, on vit s'avancer, du côté du midi, une maſſe enflammée, qui

s'arrêta sur la ville, qu'elle sembloit menacer, éclata, & disparut comme un éclair. Quelques jours après, la foudre tomba sur le palais des anciens, où elle fit un fracas énorme, sans causer aucun dommage. Sous les voûtes du verseau, on avoit entendu des bruits sourds, comme d'une tempête, qui murmuroit, & cherchoit à se faire jour. A ces présages, si c'en est, les amateurs du merveilleux ajouterent, & ajoutent encore tous les jours, des prodiges, des fantômes gigantesques, errans dans l'ombre de la nuit, des voix nocturnes & plaintives, entendues dans le silence des bois, des soupirs & des gémissemens sortis du tombeau d'Almont, & beaucoup d'autres choses de cette nature, qu'on ne s'étonnera pas que l'historien supprime.



CHAPITRE VIII.

Avis donnés en pure perte. Entretien d'Alcine & de Montmor. Il frémit d'avoir eu la ſeule bonne penſée qui lui tomba dans l'eſprit.

FLATTÉ des premiers hommages que les Conjurés venoient de lui rendre, comme à leur chef, ébloui par les diſpoſitions qui promettoient le plus heureux événement, Montmor commençoit à goûter les douceurs de la domination. Mais, tandis que ſon ame ambitieuſe s'épanouiſſoit, ſon cœur ſe reſſerroit, & l'amour troubloit ſon bonheur. Quelle idée ſe formera la tendre, la vertueuſe, la judicieuſe Alcine, ſur la conduite des Conjurés? Montmor ſera-t-il à ſes yeux un grand homme, ou un ſéditieux; un héros, ou un ſcélérat? Peu lui importe de ſe ren-

dre le maître de la République, s'il ne peut rien ſur le cœur de ſon amante; & le trône n'a rien de flatteur pour lui, s'il n'y monte avec Alcine. Comment éclaircir ces doutes inquiétans? Haſardera-t-il toutes ſes eſpérances? Expoſera-t-il la vie de ceux qui ſe ſont dévoués à lui, en revelant le ſecret d'une conjuration qui, peut-être, le rendroit odieux? Pour ſatisfaire à ſon amoureuſe impatience, ſans nuire à la conduite de ſes projets, il eut recours à ſes ruſes ordinaires; il entreprit de faire entrevoir & déſirer à ſon amante, l'événement qu'il préparoit.

Il lui dit un jour, que les choſes ne pouvoient ſubſiſter long-tems dans l'état où elles étoient. Qu'il appercevoit, dans les eſprits, une fermentation, qui, probablement, finiroit par un changement total dans la forme du gouvernement. Qu'on ſe laſſoit des loix qui, n'accordant rien au mérite, retréciſ-

ſoient l'ame, éteignoient les talens, étouffoient le germe des grandes actions. » Que je ſerois heureux, ajouta-» t-il, ſi nos uſages faiſoient bientôt » place aux mœurs des Européens. J'au-» rois, alors, le bonheur de me dé-» vouer à vous ſans réſerve. Cette affec-» tion, qui embraſſe toutes les femmes » de la République & n'en épouſe au-» cune, cette affection, dis-je, au-» jourd'hui ſi recommandée, devien-» droit alors criminelle. Mon amour, » d'accord avec mon devoir, ne me » montreroit que vous. Epoux fortuné, » je ſerois tout à Alcine; Alcine ſeroit » toute à moi; &, par un renverſement » que nous avons peine à comprendre, » on appelleroit cela vertu «.

A ces propos téméraires, & qui, de toute autre part, euſſent révolté la vertueuſe Alcine, elle répondoit : que dans ce qu'il déſiroit, il y avoit ſans doute plus de vanité que d'amour; que

l'un & l'autre l'aveugloient ſur les ſuites de ces ſortes d'innovations, & ne lui montroient que le bonheur imaginaire, qu'il plaçoit dans la poſſeſſion excluſive & paiſible de ce que l'on aime; que ce bonheur n'étoit pas tel qu'il ſe le figuroit; que la grande recommandation où la conſtance eſt en Europe, prouve qu'elle y eſt bien rare, & qu'en amour, le droit de propriété ſemble en être la fin; que d'ailleurs, la révolution qu'il paroiſſoit déſirer, & qu'il devroit craindre, ne pourroit avoir lieu, ſans jetter un trouble univerſel dans la République, & ſans expoſer la vie de la plûpart des citoyens; que ce n'étoit que par des ſentiers arroſés de ſang, que l'on paſſoit d'un genre de gouvernement à un autre tout oppoſé; que la révolution terminée, & les nouvelles loix établies, elle ne voyoit pas qu'on dût être plus heureux qu'auparavant; qu'au moins il ne paroiſſoit

pas que les Européens, dont le bonheur sembloit si doux, en jouissent d'un plus parfait que les Galligènes. » Quant » à nous, poursuivit-elle, je ne vois » pas non plus quel avantage nous pour» roit être réservé dans une telle révo» lution. Le République détruite, l'é» galité des citoyens évanouie, si Mont» mor & Alcine se trouvoient dans les » derniers rangs de la société, ver» roient-ils, avec tranquillité, des ci» toyens orgueilleux daigner à peine les » honorer d'un coup-d'œil « ?

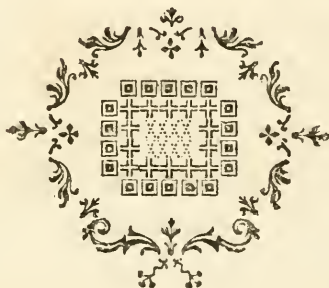
» Alcine, reprit vivement Mont» mor, vous êtes faite pour comman» der, & Montmor n'est pas fait pour » ramper. Dans l'état d'inégalité, cha» cun se propose le rang où il veut vi» vre, & son industrie l'y fait monter. » On est artisan de sa fortune, & . . . . » Et voilà précisément, interrompit » Alcine, l'origine des maux qui dé» solent ces sortes de gouvernemens.

» Comme chacun court à la fortune,
» on ſe rencontre, on ſe heurte, on ſe
» renverſe. Une telle ſociété ſemble
» plutôt un corps dont les reſſorts s'é-
» branlent & ſe détruiſent, qu'un corps
» dont les parties concourent au bien-
» être de tout. Il n'y a point de gouver-
» nement qui n'ait ſes inconvéniens.
» Avec les ſiens, le nôtre eſt celui qui
» ſemble nous convenir le mieux. Les
» Galligènes ne forment pas un peuple
» nombreux; ils ſe connoiſſent tous;
» c'eſt une famille que gouverne un
» pere tendre. De ſages vieillards, nos
» égaux par la loi, nos ſupérieurs par
» le reſpect que nous avons pour eux,
» gouvernent ſans être maîtres; &, les
» mains liées pour le mal, font tout le
» bien qu'ils peuvent faire. Ne déſirons
» point une autre adminiſtration; il en
» eſt, peut-être, d'auſſi bonnes, mais
» il n'en peut être de meilleures;

» vivons en paix, Montmor; &, s'il
» ſe peut, ne nous aimons plus «.

Confondu par des réflexions ſi ſages; attendri par la douceur inſinuante d'Alcine; preſſé par un amour dont il commençoit à n'être plus le maître, Montmor prend enfin le parti de dévoiler à ſon amante toute la trame de la conſpiration, dans le deſſein de lui ſacrifier ſes vues, s'il ne gagnoit pas ſur elle de les approuver. » Alcine, lui dit-il, » voyez à quel excès...... Il n'acheva pas : tout ſon corps treſſaillit, ſon front ſe rida, & le feu que l'amour allumoit dans ſes yeux s'éteignit. L'image des Conjurés, dont il trahiſſoit les intérêts & la perſpective de la fortune éclatante qu'il ſe promettoit, s'offrent en ce moment à cette ame altiere : l'amour cede à l'ambition. Il feint un empreſſement qu'il n'a plus, entretient encore un inſtant Alcine, lui jure un

amour éternel, & ſe retire au plus vîte. Il fuit un objet qui prend trop d'empire ſur lui; il va, dans l'éloignement, raffermir ſon ame ébranlée, & ranimer cette fougue orgueilleuſe, qu'il ſentoit s'amortir à la vue ſeule de ſon amante.



CHAPITRE IX.

Grand effet de l'esprit patriotique sur deux Conjurés. Vertu notable de Mirmond. Il découvre la conjuration, ou par prudence, ou par hasard, comme on voudra.

Il n'étoit guère possible qu'il ne transpirât rien de la conjuration. On parloit de mécontens, de confédérations, de révolutions prochaines. Montmor sentit toutes les conséquences de ces rumeurs, & pressa l'exécution de ses projets. Un de ses plus grands embarras, fut de se pourvoir d'armes. Il ne s'en trouve en aucun lieu de la République, hors ses magasins. On les en tire, ou pour les exercices militaires, ou pour la garde qui veille au palais des anciens, & sert de main-forte à la justice, ou pour la chasse & la pêche.

On les y rapporte immédiatement après ; & c'eſt une ſage police, qui, de tout tems, s'eſt exercée dans la derniere rigueur. Montmor, au moyen de quelques ouvriers en fer qu'il s'étoit attachés, fit faire furtivement, & avec le plus de diligence poſſible, autant de poignards qu'il comptoit de conjurés : toute autre arme n'auroit pu ſe fabriquer, ſans s'expoſer au danger d'être découvert. Ces armes prêtes, Montmor tint un dernier conſeil, avec ceux de ſes gens auxquels il avoit le plus de confiance, fit ſçavoir aux autres le parti qu'il avoit pris, & leur marqua la nuit, l'heure, & le lieu où ils devoient s'aſſembler pour mettre en exécution ce qu'ils projettoient depuis ſi long-tems.

Le jour fatal arrivé, deux conjurés, Marſil & Givry, liés par la conformité de leurs talens, & depuis par le complot où ils avoient entré l'un &

l'autre, s'étoient retirés enſemble dès la chûte du jour, & attendoient, dans la campagne, l'heure déſignée pour ſe rendre à l'aſſemblée générale. Marſil s'étoit trouvé ce jour même au tribunal des anciens. Il avoit vu ces reſpectables vieillards, ſans ceſſe occupés du bon ordre de la République & de la concorde des Galligènes, & ce concours de peuple reſpectueux, qui reçoivent les ſentences de leurs Juges comme des oracles, & qui, ſe ſoumettant ſans répugnance à leurs déciſions, ſemblent des enfans bien nés, qui exécutent les ordres du pere de famille. Subitement attendri par ce tableau : » Quel autre » tribunal, dit-il, veut-on ſubſtituer » à celui-ci ? Où trouvera-t-on des Ju- » ges plus reſpectables & plus reſpec- » tés ? Voilà donc le déſordre qu'il » faut arrêter ; voilà les têtes coupables » qu'il faut immoler ! Ces Juges, di- » gnes de l'immortalité, s'occuperont

» encore de notre bien-être, lorſque
» nous viendrons leur percer le ſein !
» O Montmor, ô Confédérés, nous
» ſommes, ſans doute, les plus cou-
» pables des hommes « ! Frappé de ces réflexions, & l'ame pénétrée de remords, il ſortit, preſque dans la réſolution de révéler la conſpiration. Mais l'image qui l'avoit touché, n'agiſſant plus ſur ſes yeux, ſon cœur ceſſa bientôt d'en être ému ; le ſouvenir de ſes ſermens, & l'attachement qu'il avoit pour pluſieurs des conjurés, reprirent leur aſcendant. Il paſſa le reſte du jour dans ces combats intérieurs, qu'éprouve un homme foible qui médite un grand crime ; &, ſur le ſoir, il s'étoit joint à Givry. Son extérieur ſe reſſentoit de ce qui ſe paſſoit intérieurement. Il ſe tournoit, de tems en tems, du côté de la ville, & ſoupiroit. Une contenance triſte, un morne ſilence, une air d'inquiétude, tout annonçoit

ſon trouble. » Et quoi, lui dit Givry ; » vas-tu montrer à tes compagnons un » extérieur de ſi mauvais augure ? N'as- » tu pas encore bien pris ton parti ? » Eſt-il tems de balancer, & d'écouter » un vain remords qu'enfante le pré- » jugé « ? Ce remords m'accable, ré- » pondit Marſil ; plus l'inſtant fatal ap- » proche, plus je ſens que mes forces » m'abandonnent. » Chaſſe, loin de toi, » des réflexions ſi tardives, reprit Gi- » vry. Eſt-il tems de ſe tourner du côté » de la République ? D'ailleurs, irois- » tu trahir baſſement des citoyens qui » ſe ſont confiés à toi ? Donneras-tu la » mort à ceux qui te deſtinent tant de » biens « ? Ces biens, je les déteſte, interrompit bruſquement Marſil; » ceux » qui me les promettent, ſont des ſcé- » lérats, & je le ſuis moi-même. Mal- » gré leur crime, je me ſens une ré- » pugnance invincible à les déceler. » Faiſons mieux, gardons le ſecret, &

» ne les perdons pas ; mais ne nous joi-
» gnons point à eux, & ne souillons
» point nos mains du sang de nos freres.
» Restons dans l'inaction, puisque nous
» ne pouvons agir sans nous rendre
» coupables envers nos confédérés, ou
» notre patrie. Selon l'événement, nous
» trouverons aisément quelque prétexte
» pour justifier notre conduite «. Un tel parti trahissoit également les Conjurés & la République ; mais il sembloit le plus doux, & convenoit à deux ames sans forces : ce fut celui qu'ils prirent. Ils retournerent donc à la ville, & rentrerent dans leur quartier. La nuit s'avançoit ; d'un côté, les Conjurés se répandoient dans la campagne, & s'approchoient du rendez-vous ; de l'autre, la plûpart des habitans s'étoient retirés. Bien éloignés de soupçonner ce qui se tramoit contr'eux, ils s'abandonnoient à un sommeil tranquille, dont le réveil devoit être si funeste. Touché de la paix

& du silence qui regnoit de toute part: » ô calme trompeur, dit Marsil, de » quel affreux orage tu vas être suivi !«

Le censeur de ce quartier, s'appelloit Mirmond, l'homme de la République dont les mœurs étoient les plus exactes & les plus séveres : c'étoit le Caton des Galligènes. Jamais citoyen n'a pu lui reprocher d'avoir eu, dans tout le cours de sa vie, un seul ami. Son cœur ignora toujours les dangereuses impressions de la reconnoissance, & ne connut de l'amour, que ces desirs vagues dont toutes les femmes sont successivement l'objet. Il aimoit singulierement tous les citoyens; mais jamais il ne donna son estime à aucun d'eux, & jamais il ne rechercha celle de personne. Sans cesse il crioit contre l'émulation, le desir de se distinguer, les vues de renommée, & ne vouloit d'autres motifs de nos actions, que l'humanité & le patriotisme. L'œil

toujours ouvert ſur la conduite des Galligènes, il avoit vu quelques traces de la conjuration; mais il n'avoit pu les ſuivre, ni rien approfondir. Ce jour même, il apperçut des mouvemens, qui lui donnerent du ſoupçon & de l'inquiétude. Etant aux aguets, & cherchant à s'éclaircir, il avoit entendu le dernier propos de Marſil, & ne douta plus que le danger le plus preſſant ne menaçât la République. Il ſuivit les deux conjurés, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. A peine étoient-ils entrés dans leur logis, qu'il y entra lui-même. » Quoi! leur dit-il, vous connoiſſez le » danger qui menace vos freres, & » vous reſtez dans l'inaction. Vous ver» rez d'un œil tranquille, le renver» ſement de cette République qui vous » donna le jour, qui prit ſoin de votre » enfance, qui, même dans ce moment » fatal, occupée de vos beſoins & de » votre bien-être, ne voit pas le péril

» dont elle eſt environnée ! Citoyens
» dénaturés, voici l'un de ces anciens
» deſtinés à être enſevelis ſous les rui-
» nes de l'Etat : que l'horrible ſacrifice
» commence par lui ; percez ce cœur,
» déja nâvré de toutes les horreurs qui
» l'environnent : ou plutôt, que l'a-
» mour de la patrie ſe rallume dans vos
» ames ; que ſa chûte imminente ré-
» veille votre ſenſibilité ; parlez, dé-
» veloppez-moi ces affreux myſteres,
» joignez vos efforts aux miens, &
» ſauvons la République, s'il en eſt
» encore tems «.

Marſil & Givry, frappés d'étonnement, déchirés de remords & ſaiſis de crainte, crurent que tout étoit découvert ; &, dans leur émotion, ne balancerent point à donner à Mirmond, les éclairciſſemens qu'il leur demanda. Il les quitta, en les raſſurant de leur frayeur, & leur diſant que la part qu'ils avoient priſe à la conjuration, n'étoit

pas tant un crime, qu'une ressource que la Providence avoit réservée à la République chancelante.

Sans perdre de tems, Mirmond prit toutes les mesures qu'exigeoit le danger qui pressoit l'Etat. Il s'assura des deux conjurés qui venoient de s'ouvrir à lui, & qu'une fausse compassion eût pu porter à donner avis à leurs confédérés de tout ce qui se passoit. Il fit fermer le quartier des femmes & des enfans, afin de ne recevoir aucun empêchement d'où il n'avoit aucun secours à espérer. Il fit distribuer des armes à près de trois mille hommes, dont il connoissoit le courage & l'attachement à leur patrie. Six à sept cens se rendirent au palais des anciens; les autres, sous la conduite d'Orville, marcherent à la place des exercices, où sont les magasins d'armes & de munitions de guerre. Ces arrangemens furent pris en moins de deux heures;

&, ce qui doit étonner dans un danger aussi grave & aussi pressant, tout se passa dans le silence & sans la moindre confusion.



CHAPITRE X.

Propos de femmes. Inquiétudes d'Alcine. Evénement de la conjuration. Belle résolution de Montmor, qui prend le parti de se faire égorger avec toute sa suite.

LES femmes étonnées de l'ordre inattendu qui les renfermoit dans leurs quartiers, alarmées de ce qu'elles entendoient dire qu'une guerre civile armoit les citoyens les uns contre les autres, étoient dans une perplexité qu'on auroit peine à décrire. Elles marchoient de tous côtés, sans se proposer d'aller nulle part; s'assembloient par pelotons; se demandoient, les unes aux autres, quelle étoit l'origine, la cause, le but de la révolte: les chefs, le nombre, les armes des révoltés; les troupes, les forces & l'état de la Ré-

publique. Les causes probables, ou sans apparence, les suites imaginaires, possibles & impossibles ; tout fut soupçonné, excepté le vrai. A l'impression de la curiosité, succédoit celle de la crainte. Elles se disoient, les unes aux autres, que sans doute la famille d'Almont étoit à son dernier jour ; qu'elles étoient réservées à périr les dernieres dans les langueurs de l'abandon & de la solitude ; qu'il étoit bien plus avantageux pour elles, de périr avec la République ; que si le vertige qui agitoit les citoyens pouvoit s'appaiser, ce seroit, sans doute, à l'aspect de leurs femmes ; que la douceur opere souvent plus que les efforts de la force ouverte ; qu'on leur amenât leurs enfans, qu'elles se joindroient à eux, & que les caresses de ces innocentes victimes de leurs discordes, ne pourroient manquer d'adoucir les cœurs les plus féroces ; que si les hommes perséveroient à s'achar-

her les uns contre les autres, ils commençassent par les massacrer elles & leurs enfans; qu'en pareille circonsconstance, c'étoit un bienfait de leur donner la mort, & une cruauté de leur laisser la vie, en les abandonnant seules & sans ressources, dans une isle, pour laquelle le reste de la terre est comme s'il n'étoit pas.

Au milieu de ce tumulte général, Alcine, immobile & dans le silence, étoit plus agitée qu'aucune autre. Le trouble dans le cœur, la pâleur sur le visage, la tristesse & l'abattement dans les yeux, elle n'interrogeoit personne, & ne répondoit rien à celles qui l'interrogeoient. De tems en tems, elle répandoit quelques larmes; & d'autres fois, tout son corps étoit ébranlé par des frémissemens subits. Elle se rappelloit les discours que Montmor lui avoit si fréquemment tenus, & sçavoit combien il étoit entreprenant & pré-

ſomptueux. Juſqu'alors ſa paſſion l'avoit aveuglée ; en ce moment le voile tomba, elle vit l'abîme où ſa conduite la précipitoit. Qu'un cœur tendre ſe fait aiſément illuſion, & que l'amour a d'adreſſe à voiler les malheurs qu'il entraîne !

Alcine avoit une confidente ; l'amour peut-il s'en paſſer ? Cette confidente ſe nommoit Saphire ; & c'eſt d'elle que nous tenons les détails des intrigues amoureuſes de Montmor. Saphire cherchoit Alcine, & la trouva, dans le trouble dont nous venons de parler. » Chere Saphire, lui dit-elle, » je te vois alarmée comme les autres, » & non ſans raiſon : ſans doute un » danger preſſant menace la Républi» que ; comme toi, je partage l'in» quiétude commune ; mais mon deſ» tin y mêle des malheurs particuliers » à moi ſeule. Ah ! ſi tu liſois dans » mon cœur ! Montmor, (non je ne

» crains point de te confier mes triftes
» foupçons) Montmor eft fans doute à
» la tête d'une troupe de féditieux, &
» marche contre fa patrie. Si un heu-
» reux deftin affermit la République
» contre fes attentats, il fubit une mort
» ignominieufe, qu'il n'a que trop mé-
» ritée. Si la République fuccombe,
» pourrai-je le voir, fans horreur, ve-
» nir à moi, au-travers des ruines de
» fa patrie, & fouillé du fang de fes con-
» citoyens. C'en eft fait, il faut le per-
» dre ou le haïr «. En vain Saphire
effaya de calmer l'efprit d'Alcine ; un
noir preffentiment enveloppoit fon
ame, & en excluoit toute confolation.

Cependant les Conjurés, au nombre
de près de cinq cens, s'étoient rendus
au lieu indiqué. Montmor, le feu dans
les yeux, les haranguoit, & tâchoit de
faire paffer dans leur cœur, toute la
fureur qui dévoroit le fien. Il leur fit
diftribuer les poignards, armes peu

avantageuſes, diſoit-il, mais qui ſuffiſoient à de grands courages, & qui leur ouvriroient les redoutables arſenaux de la République. Il diſtribua ſes gens en deux corps, l'un de trois cens cinquante hommes ; l'autre de cent cinquante. Le premier eut ordre d'aller s'emparer des magaſins d'armes & de munitions de guerre ; il marcha avec l'autre vers le palais des anciens.

A quelque diſtance de la ville, du côté du midi, eſt une grande eſplanade qui ſert aux exercices. Deux gros pavillons, éloignés l'un de l'autre de près d'un quart de lieue, ſe trouvent ſur l'un de ſes bords, du côté de la campagne. Du côté de la ville, un autre pavillon, à pareille diſtance, ſemble placé au troiſieme angle d'un triangle. Dans les deux premiers, ſont en dépôt des proviſions immenſes de poudre & autres munitions de guerre ; le troiſieme eſt le magaſin d'armes. La

place eſt environnée, de tous côtés, de bois taillis ſi épais, qu'il n'eſt pas poſſible d'y pénétrer. Deux ſeuls chemins y conduiſent; l'un du côté de la ville; l'autre du côté des champs. Ce fut à l'embouchure de ce dernier, que Dorville conduiſit les deux mille hommes qu'il commandoit. Il les diſpoſa en forme de croiſſant, dont les deux extrémités touchoient au bois taillis, à droite & à gauche du chemin, dont l'iſſue reſta libre. A peine les Conjurés, qui marchoient en peloton très-ſerré, eurent débouché dans la place, que les extrémités du croiſſant que formoient les troupes de la République, s'approcherent, & ſe fermant, envelopperent les Conjurés de toutes parts. Au même inſtant nos ſoldats, ſuivant l'ordre qu'ils avoient reçu, pouſſerent des cris féroces, que les bois & les vallées des environs renvoyerent, en les multipliant, & dont le calme & l'om-

bre de la nuit augmentoient encore l'horreur. Dès que le ſilence fut rétabli, » vos attentats ſont connus, dit » Dorville, deux mille hommes bien » armés vous enveloppent; ſi vous avan- » cez, vous êtes morts; ſi vous rendez » les armes, la République vous fait » grace «. Sans leur donner le tems de ſe reconnoître, il les fit déſarmer: il les avoit en ſon pouvoir, qu'ils n'étoient pas encore revenus de leur premiere frayeur.

Tandis que la République triomphe avec tant de facilité aux environs des arſenaux, une ſcene plus ſanglante ſe paſſe au palais des anciens. A peine le détachement que Mirmond avoit envoyé fut diſtribué comme on le jugea le plus à propos, que Montmor & ſa troupe avancerent en ſilence vers la porte de la cour. Dès qu'ils parurent, vingt ou trente gardes s'enfuirent, comme effrayés de l'approche d'une

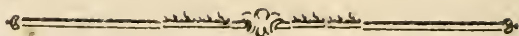
telle multitude, & les Conjurés entrerent, en riant de la défenſe que la garde venoit de faire. Tandis qu'ils s'empreſſoient d'allumer des flambeaux, quatre hommes armés de haches s'avancerent pour forcer la porte du palais. A peine avoient-ils porté le premier coup, que les deux battans s'ouvrirent, & laiſſerent voir l'intérieur du palais ſans lumiere & dans la plus grande obſcurité. Montmor frémit à cet aſpect. » Compagnons, dit-» il aux Conjurés, les ſentinelles ont » fui, même ſans s'aſſurer qui nous » étions; lorſque nous penſons forcer » la porte du palais, elle s'ouvre d'elle-» même; nous ſommes trahis, & l'on » s'eſt diſpoſé à nous recevoir. Ren-» drons-nous les armes, & attendrons-» nous l'ignominie du ſupplice, ou la » honte du pardon? Les grands dan-» gers ne doivent qu'enflammer les » grandes ames: ſi vous en croyez votre » chef, marchons à notre deſtination;

» tentons ce que peut l'intrépidité; &
» s'il faut mourir, mourons les armes
» à la main «. Un cri général & atroce, annonça le dévouement & l'acharnement de ses soldats. Montmor profite de ce moment de fureur, & marche à leur tête.

A l'instant cinq cens hommes, armés chacun de dix coups de feu, sortirent impétueusement du palais, & donnerent le signal à cinq cens autres qui étoient en embuscade, & qui entrerent dans la cour par la porte des gardes. Tous à la fois, firent feu sur les Conjurés, qui, se voyant attaqués de tous côtés par tant d'hommes armés si supérieurement, la rage dans le cœur, s'élançoient avec furie sur les soldats de la République, semblables à ces bêtes féroces, qui, hors de défense, mordent le fer dont on leur perce les flancs. L'action ne fut pas de longue durée; en un moment, les Conjurés

furent accablés par le nombre ; & l'on ſe ſaiſit de Montmor, au moment où il ſe baiſſoit pour s'emparer des armes d'un citoyen, qui, bleſſé à mort, venoit de tomber à ſes pieds. A peine avoit-il été légérement atteint, dans cette affreuſe mêlée. Vingt-cinq hommes périrent du côté de la République ; tous périrent du côté de Montmort, à la réſerve de dix, dont quelques-uns même ſe trouverent bleſſés mortellement.





CHAPITRE XI.

Assemblée générale des Galligènes. Harangue très-sage, qui, parmi nous, meneroit le harangueur aux petites-maisons.

CEUX des Conjurés qui avoient rendu les armes à Dorville, & le peu qui avoit échappé au carnage dont nous venons de parler, furent conduits au tribunal des anciens, qui passerent le reste de la nuit à rechercher l'origine, le progrès, le moteur & les fauteurs de la conjuration. Le lendemain le peuple fut convoqué, & l'assemblée se trouva complette sur les dix heures du matin. Les anciens, placés à l'endroit le plus éminent, formoient un demi-cercle, au centre duquel étoit une grande table couverte des poignards des conjurés. En face, & s'étendant à droite & à gauche,

le peuple remplissoit un spatieux amphithéâtre. Au milieu de l'assemblée étoient les Conjurés, gardés par plus de quinze cens hommes sous les armes. L'étonnement & la consternation étoient peintes sur tous les visages. Les anciens, dans une contenance triste, sembloient accablés de leurs réflexions. Le peuple jettoit les yeux sur ses Magistrats & s'attendrissoit; sur les Conjurés, & s'indignoit; sur lui-même, & frémissoit : ceux qui avoient le plus de penchant aux innovations, les détestoient en ce moment, à la vûe des suites funestes qu'elles entraînent. Montmor, & ce qui lui restoit de sa troupe, conservoient encore toute leur férocité, & accabloient de reproches ceux de leurs confédérés, qui s'étoient rendus à la merci de la République. Ceux-ci, combatus par l'espoir, la crainte & la honte, n'osoient porter les yeux, ni sur

le peuple, ni ſur Montmor, ni ſur eux-mêmes.

Un des anciens, ouvrit l'aſſemblée en ces termes. » Ne penſez-pas, ô ci-
» toyens, que la triſteſſe où vous voyez
» vos Magiſtrars plongés, vienne du
» danger qu'ils ont encouru. Qu'im-
» porte que le fer des conjurés, ou les
» glaces de la vieilleſſe, éteigne un
» ſoufle de vie, & termine une car-
» riere dont il nous reſte ſi peu à par-
» courir. L'événement qui vient de ſe
» paſſer n'eſt pas non plus l'unique ſu-
» jet de notre triſteſſe. Si nous devons
» nous affliger des noirs complots qui
» ſe ſont tramés contre la République,
» nous devons auſſi nous réjouir de les
» voir fruſtrés de leur but. Ce qui nous
» jette dans la conſternation, c'eſt la
» vue d'une ſource de malheurs, tou-
» jours ſubſiſtante parmi vous. Vous le
» ſçavez; cette ſource fatale, eſt la dé-

» cadence des anciennes mœurs. Les
» vertus des Européens, font des pro-
» grès effrayans & corrompent tout.
» Des amitiés formées de toutes part,
» & malheureuſement ſoutenues avec
» conſtance, reſſerrent entre particu-
» liers, une bienveillance qui devroit
» embraſſer tous les citoyens. Chacun
» cherchant à s'attacher une femme,
» chaque femme commençant à ſe faire
» un point d'honneur de ſe donner à un
» ſeul, les jalouſies, & toutes les ſuites
» funeſtes de l'amour, ſont ſur le point
» d'accabler l'Etat. Déja, par une cu-
» rioſité indiſcrette, & que les loix
» ont toujours déſavouée, on tâche de
» diſcerner, dans la foule des enfans de
» la République, celui auquel on a
» donné le jour, pour réunir ſur ſa tête,
» une tendreſſe dûe à tous. Qu'eſt de-
» venue cette ancienne candeur, cette
» ſimplicité de nos peres, cette vertu
» naïve? Où trouve-t-on un cœur vraie-

» ment pusillanime ; où n'en trouve-
» t-on pas de magnanimes ? Enflés de
» je ne sçais quelle vanité nous ne
» trouvons plus de quoi nous satisfaire,
» ni dans nos loix, ni dans nos arts, ni
» dans notre isle. Il nous faut de ces
» distinctions qui font le chagrin de
» ceux qui n'en jouissent pas, & qui
» ne remplissent jamais le cœur de
» ceux qui en jouissent ; de ces for-
» tunes particulieres qui ne peuvent
» exister sans des miseres générales ;
» de ces femmes pour jamais attachées
» à des époux qui les négligent, & sé-
» parées pour toujours de ceux qui les
» adorent. Amitié constante, amour
» fidele, tendresse paternelle, gran-
» deur d'ame, vertus pernicieuses,
» nous venons d'éprouver ce que vous
» pouvez sur nous & sur notre patrie !
» Encore trois heures, ô citoyens, &
» vos Magistrats étoient égorgés ; vous
» étiez esclaves, & la République n'e-

» xiſtoit plus. O nuit funeſte, où des » fils d'Almont révoltés contre leur » famille qui les chériſſoit, ont tenté » de porter, dans ſon ſein, l'eſclavage » & la mort ! O jour déplorable, qui » aſſemble les freres pour délibérer ſur » le ſuplice de leurs freres ! En eſt-ce » aſſez, concitoyens ? Une fatale ex- » périence vous a-t-elle convaincus ? » Ouvrez-vous les yeux, & concevez- » vous enfin qu'il n'eſt de ſûreté, pour » la République & chacun de vous, » que dans l'exacte obſervation des » loix, & dans la pratique des vertus » de votre pays «.

Un autre ancien alloit prendre la parole & entamer l'affaire des Conjurés, lorſqu'une femme, au milieu de quelques gardes, entra dans l'aſſemblée, & attira tous les regards.





CHAPITRE XII.

Hauteur de Montmor. Noblesse d'Alcine. Morts tragiques. Fin de la conjuration.

Les amours d'Alcine & de Montmor avoient été conduits avec autant de discrétion qu'en peuvent avoir deux amans passionnés, c'est-à-dire, que le mystere n'avoit pas été impénétrable, & que les yeux clair-voyans ne s'y étoient pas mépris. La constance d'Alcine, dont on ne tarda pas à tenir quelques propos, étoit la seule tache qu'on pût lui reprocher; encore en parloit-on avec circonspection, & comme d'une chose dont on n'avoit que des soupçons. Mais l'affaire de Montmor fit trembler pour elle. On craignoit d'aprofondir leur liaison, parce qu'on craignoit de trouver Alcine coupable. Cependant la sûreté publique exigeoit des

des éclairciſſemens ; &, en cas de crime, exigeoit un exemple. On fit donc arrêter Alcine ; &, peu de tems après, elle parut dans l'aſſemblée, au milieu des gardes qui la conduiſoient. La vue de Montmor dans les fers, ne l'émut point, ou ne parut pas l'émouvoir : elle avança d'un pas aſſuré vers les anciens. Ces graces modeſtes & majeſtueuſes ne l'avoient point abandonnée, & la ſérénité d'une ame tranquille s'annonçoit dans ſes yeux & ſur ſon front. » Alcine eſt innocente, s'écria le peuple, » Alcine eſt innocente «. » Elle eſt coupable, dit Alcine en élevant la voix ; » mais apprenez quel eſt ſon crime «. » Non, elle n'eſt point coupable, interrompit Montmor. Alcine garde » dans toute ſa pureté cette vertu que » vous honorez, & qui n'eſt pas toujours capable d'arrêter les ſaillies des » ames fortes. Elle n'eut aucune part à » la conjuration, dont je lui cachai toujours le ſecret : & ſi j'euſſe adopté ſes

» maximes, j'aurois langui sous le gou-
» vernement que je voulois éteindre.
» Seul j'ai conçu ce projet malheureux,
» seul j'en ai conduit les ressorts. J'ai
» succombé, je suis au pouvoir de ceux
» que je voulois soumettre au mien;
» je dois mourir, puisque je n'ai pu
» m'élever au-dessus de la loi qui me
» condamne. Mais Alcine, qui eût
» donné son sang pour la République,
» Alcine est digne de votre amour &
» de votre vénération «.

» Séditieux, indigne du jour, reprit
» l'amante de Montmor, oses-tu bien
» encore prononcer mon nom? Cou-
» pable envers le ciel & la terre, oses-
» tu parler de vertu, & plaider pour
» l'innocence? Penses-tu, par cette ar-
» rogance, donner un air de grandeur
» à ton crime, ou incliner mes juges à la
» clémence? O citoyens, connoissez Al-
» cine! J'ai aimé Montmor; je l'ai aimé
» seul; je l'ai aimé avec constance. Je
» lui ai abandonné ce cœur, qu'entraî-

» noit un malheureux penchant auquel
» je n'ai pas aſſez réſiſté ; ce cœur que
» la vertu veut que nous partagions à
» tous nos amans, & qu'elle défend de
» donner à un ſeul. Je n'ai rien fait pour
» les autres, & n'ai rien fait de plus
» pour lui. En lui donnant tout mon
» cœur, & me dévouant en même tems
» à une continence perpétuelle, j'eſ-
» ſayois de contenter mon amant, &
» de ſatisfaire à mon devoir ; j'ai man-
» qué l'un & l'autre objet. Le deſir
» d'obtenir ce que je lui refuſois, l'am-
» bition qui, toujours dévora cette
» ame altiere, l'ont enfin porté au plus
» horrible excès. J'ai donc ourdi moi-
» même la trame de la conjuration, par
» une fidélité conſtante que la loi con-
» damne, que je condamnois moi-mê-
» me intérieurement, & que pourtant
» j'ai toujours gardée. Il y a plus, ô ci-
» toyens ; voyez à découvert l'ame
» d'Alcine, & frémiſſez. Ce Montmor,
» ce furieux, armé contre ſa patrie,

» altéré du ſang de ſes freres, chargé
» des fers qu'il vous préparoit ; ce
» Montmor, que l'ambition & l'amour
» ont précipité, dans l'abîme où il
» m'entraîne avec lui ; ce Montmor,
» l'objet de votre indignation & de la
» mienne, il m'eſt encore cher ; en dé-
» teſtant le crime, j'aime encore le
» coupable, & je trouve de la douceur
» à le dire. Jugez, & condamnez Al-
» cine ; vous la connoiſſez mainte-
» nant «.

Tandis qu'Alcine parloit, un profond ſilence regnoit dans l'aſſemblée ; les eſprits incertains, trouvoient de quoi l'abſoudre & de quoi la condamner. On écoutoit attentivement, & l'on attendoit, avec impatience, quelque nouvel éclairciſſement, qui pût déterminer en ſa faveur. Quand elle eut ceſſé de parler, un murmure confus ſuccéda ; on prenoit conſeil les uns des autres, & l'on ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre, lorſqu'une voix s'éleva, &

fit entendre ces mots : » ſauvons la belle » Alcine «. Auſſi-tôt, tout le conſiſtoire répéta, » ſauvons la belle Alcine « ; ainſi, elle fut abſoute, par l'acclamation publique.

Le ſilence fut à peine rétabli, qu'Alcine reprit la parole. « Citoyens généreux, dit-elle, une telle conduite à » mon égard, montre votre bénignité, » & non pas mon innocence. J'accepte, » avec reconnoiſſance, la vie & la liberté que vous m'accordez, & je » m'en félicite ; non que je veuille prolonger des jours qui me ſont odieux, » mais parce que je puis maintenant » les terminer avec honneur. Cette vie » que vous me donnez, je la dévoue, » dès cet inſtant, à la République. » Que la mort d'Alcine, ſerve à jamais d'exemple ; & puiſſe ſon ſang, » éteindre les dernieres étincelles de la » ſédition. » Elle dit, elle court à la table, qui eſt chargée des armes des

conjurés, saisit un poignard, & se le plonge dans le sein.

A cette vue, Montmor tressaillit; & frappé d'horreur & d'amour, il fit un effort si violent, qu'il brisa ses liens; courut à sa chere Alcine. » Malheureuse » Alcine, s'écria-t-il, reçois la seule » expiation, qui soit au pouvoir du » plus coupable des Amans. » Il n'avoit pas encore achevé, qu'il s'étoit percé le cœur. Alcine expiroit; ses paupieres appésanties, se rouvrirent à ces paroles : ses yeux mourans, s'égarerent sur l'assemblée, & se fixerent sur Montmor, qu'ils cherchoient encore. Tandis que le sang qui couloit de leurs blessures, se mêloit l'un à l'autre, leurs regards se pénétroient mutuellement, & leurs derniers soupirs se confondirent.

Le reste du jour, & le lendemain, on examina les détails de la conjuration; on condamna ceux que l'on crut les plus coupables, & l'on fit grace aux autres.

CHAPITRE XIII.

Beau discours de Duncan, pour prouver aux Galligènes qu'ils doivent lui donner un vaisseau & des hommes, pour le conduire chez lui. Il l'obtient. Troisieme, &, pour le coup, dernier naufrage dont il soit parlé dans cette histoire.

LES Galligènes, effrayés du danger qu'ils avoient encouru, frappés des supplices de ceux qu'ils avoient condamnés, touchés de la mort d'Alcine, tomberent dans une mélancolie dont ils ne pouvoient revenir. Les Magistrats, pour les rappeller à la gaieté, ordonnerent des Fêtes, qui ressemblerent à des obseques. Rien ne pouvoit dissiper les nuages dont leur ame étoit offusquée. Toute cette longue tristesse ne tarda pas à ennuyer Duncan. D'ailleurs,

il trouvoit les Galligènes plus ſinguliers qu'aimables ; & pendant le long ſejour qu'il avoit fait chez eux, il s'étoit plus étonné qu'amuſé. Jamais il n'avoit pû goûter leurs maximes , ni s'accoutumer à leur uſage. Que faire dans un pays, où l'on n'a ni fortune à eſpérer, ni place à ſolliciter , ni récompenſe à attendre ? En Europe , un concurrent vous écraſe , & vous en écraſez un autre ; un grand vous humilie , & vous humiliez votre inférieur : celui-ci vous dupe , & vous dupez celui-là. Vous avez des amis, & à tout moment l'occaſion de vous en plaindre ; une femme qui eſt à vous , & que vous avez droit de mal mener ; des enfans , dont vos ſueurs & vos veilles préparent de loin l'aiſance & la diſſipation : tout cela occupe ; on paſſe le tems : mais chez les Galligènes , c'eſt à périr de langueur. Il n'y avoit pas à balancer ; Duncan prit le parti de retourner en

Europe. Mais comment faire ? Il étoit ſeul ; avoit des mers immenſes à parcourir, & ne voyoit autour de lui que de petites chaloupes.

Pluſieurs fois, il avoit parlé aux Galligènes, des ſecours que les Européens tirent des chevaux, bœufs, chevres & autres quadrupedes. » Ce ſont, leur diſoit-il, des animaux faits pour le ſoulagement de l'homme, & dont vous » ne vous paſſez qu'à force de ſueurs. » Dans le labour des terres, & les travaux des arts, l'homme met leur » force à la place de la ſienne ; ils portent, ils traînent, ils agiſſent pour » lui ; & ſon induſtrie oiſive, ne s'occupe qu'à les diriger. Un avantage » encore plus grand, c'eſt qu'il en tire » une nourriture ſalubre, & qui, d'elle-même, ſe multiplie & croît autour » de lui. Que ne devriez-vous pas entreprendre, pour faire une acquiſition » de cette importance ; & pouvez-vous

» balancer, lorſque rien n'eſt plus aiſé
» que de vous en pourvoir? Qu'on me
» permette de conſtruire un vaiſſeau,
» qu'on me donne cinquante hommes,
» des vivres pour ſix mois, & quelques
» balots de vos étoffes de lin aërien, je
» m'embarque, & vais prendre terre
» dans une île, où j'échangerai les
» étoffes pour des quadrupedes. Vos
» gens remettront à la voile, & vous
» apporteront de quoi pourvoir votre
» habitation, de ces animaux utiles;
» moi, je continuerai ma route, & re-
» joindrai une famille, dont le ſouvenir
» me dévore. » Si Duncan avoit envie
de partir, les Galligènes ſe ſoucioient
aſſez peu de le garder. L'étalage qu'il
ne ceſſoit de faire des vertus d'Europe,
& de la ſageſſe des loix de ſon pays,
avoit toujours été aſſez mal placé, & le
devenoit bien plus, depuis l'événe-
ment de la conjuration. Il n'eut pas de
peine à obtenir ce qu'il demandoit. On

prit ſeulement la précaution de lui faire jurer, ainſi qu'à tous ceux qu'on lui confioit, qu'ils ne révéleroient jamais, en quel parage de la mer, eſt ſituée l'île des Galligènes. Ses diſpoſitions faites, & le ſerment prêté, il s'embarqua.

La navigation de Duncan, fut encore malheureuſe; il fit naufrage à peu de diſtance de l'île où il ſe rendoit. Tout fut englouti par la mer; il ſe ſauva ſeul; & de toutes les rares étoffes qu'il avoit embarquées, il ne lui reſta qu'une écharpe, dont il s'étoit ceint les reins, pour nager avec plus de force.

Après avoir erré près de deux ans, Duncan eſt enfin arrivé depuis quelques mois à Paris, & montre, à ceux qui le vont voir, ſon écharpe curieuſe, & tiſſue de lin aërien. Il compte inceſſamment aller en cour, & la montrer à leurs Majeſtés, & à quelques Seigneurs

qui, probablement n'en feront pas grand cas; après quoi, il la déposera au cabinet du Roi, tout à côté des habits enfumés des sauvages, où sans doute, elle figurera avec distinction, & servira de titre à la vérité de tout ce que je viens de narrer comme j'ai pû.

J'ai oui-dire q ue Duncan s'obstine à cacher la position de l'île des Galligènes : je ne le conçois pas. Il est vrai, que ce lin aërien, & cette gomme saline du verseau, sont deux choses bien tentantes; nous ne pourrions nous dispenser de nous emparer d'une île, qui produit des matériaux si rares. Mais, en dépouillant les Galligènes, nous aurions soin de leur transmettre nos mœurs & nos usages, & les voilà dédommagés de reste. Qu'on voye l'Amérique, elle a été envahie, arrosée de sang; mais aussi, elle devient policée de jour en jour, & les Amériquains n'ont rien à dire. Duncan a juré; Duncan est

lié : il faut qu'il ſe taiſe. Cela eſt fort, ſans doute : mais, en repréſentant à Duncan, que c'eſt pour le bien des Galligènes, qu'on iroit leur ôter la liberté, & s'emparer de leurs terres ; en appuyant de ſi bonnes raiſons, par ces moyens qu'on connoît, ces moyens ſi inſinuans, & qui élargiſſent ſi fort les conſciences, je doute que Duncan, pût réſiſter à des objections préſentées d'une maniere ſi victorieuſe. Je crois même qu'il s'attend qu'on le tentera par cette voie ; & comme il eſt eſclave de ſa parole, il a de l'inquiétude ; il craint de ſuccomber.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus en cet Ouvrage.

Fin de la Table des Chapitres.

